This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

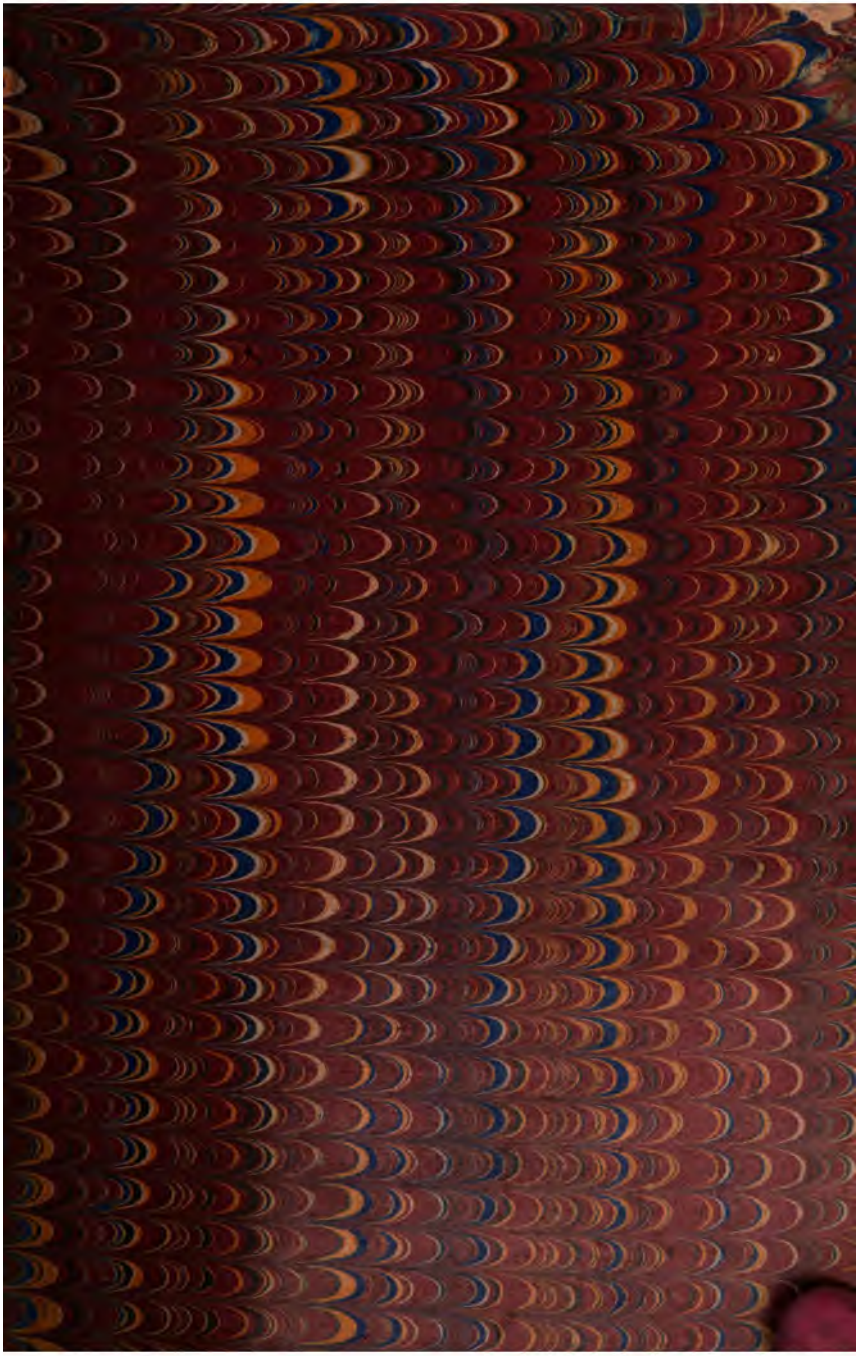
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 935,588

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
F256a

A LA BRUNANTE.

A LA BRUNANTE.

Ouvrages du même Auteur.

ÉDITION GRAND IN-18 JÉSUS.

De Québec à Mexico.—Souvenirs de voyages, de garnisons, de combats et de bivouacs. — Edition complète. 2 volumes

Choses et autres.—Conférences, études. 1 —

A la Brunante.—Contes et récits. — *Les blessures de la vie.*—Une histoire de tous les jours. 1 —

Prix des quatre volumes brochés, quatre dollars.—
S'adresser franco à l'auteur, — Conseil Législatif, Québec.

Montréal—Typographie de Duvernay, Frères & Dansereau,
212 & 214, Rue Notre-Dame.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.,

LA BRUNANTE

CONTES ET RECITS.

Montréal :

DUVERNAY, FRERES ET DANSEREAU, EDITEURS.

1874

ENREGISTRÉ, conformément à l'acte du parlement du Canada, en l'année mil huit cent soixante et quatorze, par Faucher de Saint-Maurice (Narcisse-Henri-Édouard), au bureau du ministre de l'agriculture.

Rous Long
Duchamme
10-19-43
48849

0 10-25-43 J. K.

A J. A. N. PROVENCHER,

HOMME DE LETTRES.

Un soir que je causais avec un ancien camarade des amertumes et des improbabilités de la vie, il m'interrompit, en me disant :

—Bah ! quant à moi, je suis certain de mon heure !

Et il se mit à me raconter dans un style dont je renonce à reproduire le pittoresque, la plus fantastique de toutes les histoires.

—Il n'y a pas longtemps, me dit-il, j'étais en train de fumer la pipe auprès du poële.

Ma femme veillait chez le voisin, et j'étais seul à tisonner mon feu, lorsque tout-à-coup je vis poindre, dans le rayon de lumière qui jaillissait hors de la bûche pétillante, une blonde tête d'enfant.

En la regardant attentivement, je la vis grossir petit à petit ; un léger poil follet se dessina sur la lèvre supérieure ; il devint moustache, et les boucles soyeuses se prirent à brunir puis à noircir comme des plumes de corbeau.

Bientôt le front commença à se dégarnir.

Par-ci, par là scintillèrent quelques cheveux blancs. Ils s'argentèrent tous les uns après les autres : des rides vinrent creuser les joues rebondies, et une main se dégageant du fond obscur, se posa sur les tempes jaunies, où roulaient des sueurs froides.

Une terrible impression envahit alors cette tête naguère souriante. Un hoquet saccadé déforma la bouche qui bientôt resta immobile.

Petit à petit les chairs prirent une teinte violacée.

Elles se détachèrent par lambeaux, et le crâne lui-même finit par se disloquer et disparaître en poussière fine et blanchâtre pour aller se perdre dans le rayon doré qui sortait toujours par la petite porte du poêle.

Je m'étais vu moi-même ; car c'était une apparition étrange.

—" *Qui me ressemblait comme un frère !* "

ajoutai-je, en citant le triste vers de cette Nuit de décembre, *où Alfred de Musset est venu enfouir son pauvre cœur meurtri.*

—*Oui, comme un frère, répéta-t-il avec une morne conviction, et quand je me relevai, je compris que c'était là un avertissement, et que je ne dépasserais jamais la soixantaine.*

Cette terrible vision m'était racontée, il n'y a pas bien longtemps de cela, sur les bords poétiques de cette rivière de Saint-François de la Beauce, que nous avons eu tant de plaisir à côtoyer ensemble.

Elle me remit en tête un projet que nous avions eu, celui d'écrire sous la dictée du peuple, ces mille et un riens si poétiques qui, lorsque tombe la brunante (1) *et s'allonge la veillée, accourent à tire-d'aile hanter les coins du feu de notre cher pays.*

Spectres, fantômes, sorciers, feux follets, lutins, jongleurs, loups-garous, marionnettes, chasse-galerie, tout devait trouver une honnête place dans notre manuscrit, et c'était toi-même qui avais fait les parts.

Tu prenais pour lot les émouvantes apparitions de la forêt, les contes naïfs des "gens de la cage" qui descendent l'Ottawa et le Saint-Maurice, les histoires énergiques et sauvages du chasseur et du trappeur des solitudes de l'Ouest.

Moi, il me fallait courir le golfe Saint-Laurent, et en rapporter ses ballades tristes comme son flot verdâtre, et ses récits brumeux.

Nous nous séparâmes.

Depuis, nous avons fait ce que l'homme ne cesse de faire dans la vie :

Nous avons oublié.

---

(1) Si le lecteur se met à la recherche de ce mot, il feuilletera le dictionnaire de l'Académie sans le trouver. C'est un néologisme canadien français pur sang, et m'est avis qu'à "la brunante" est beaucoup plus harmonieux et plus poétique que son synonyme français :—"sur la brune."

Nos rêves littéraires ont fait place à la chasse étourdissante, donnée sans trève ni merci, au pain quotidien.

Pourtant, entre une requête ayant pour objet d'obtenir une subvention en faveur d'un chemin de colons, et un projet de loi qui demande l'incorporation d'un chemin de fer, j'ai trouvé moyen de me recueillir au milieu des légendes et des souvenirs de mon enfance.

J'arrive le premier à notre rendez-vous, et en bon garçon qui ne garde pas rancune à ton amour du far niente, *je prends plaisir à te dédier ces modestes contes, ces humbles récits écrits dans le style et le langage de notre cher peuple Canadien-Français.*

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

A LA BRUNANTE.

LA FEMME A L'AIGUILLE.

I.

NON.

Alice avait dix-neuf ans et les portait de la manière la plus ravissante possible sur ses joues rosées, qu'un rayon de notre soleil s'était amusé à brunir.

A la voir passer rêveuse, le sourire sur les lèvres, effleurant les marguerites des champs du bas de sa robe de gaze, les cheveux légèrement dérangés par

le chaud baiser de la brise d'été, elle ressemblait à s'y méprendre à ces figures toutes dorées d'illusions et de jeunesse, qui voltigent et repassent souvent à ces heures de mélancolie, que nous ont laissées Obermann et Réné. Aussi, dans un moment de rêverie, avait-elle eu un vague soupçon qu'elle devait être jolie, et depuis ce jour-là, presque sans s'en apercevoir, elle s'était formé un petit sanctuaire d'adorateurs dont elle était la déesse. Mais Alice, qui traitait un peu les choses sérieuses, comme le bas de sa robe traitait les fleurs des prés, faisait autant d'heureux qu'elle avait de courtisans, et cela était dû à une chose bien simple, que je puis vous dire confidentiellement.

Alice était coquette jusque dans le bout de son petit doigt de nacre.

Edouard avait vingt-et-un ans, quelques lambeaux d'enthousiasme, un amour profond pour tout ce qui est grand, noble et bon, et pour tout patrimoine, quelques mauvais vers qui comptaient depuis longtemps parmi ses péchés de jeunesse.

Comme ceux de son âge, il avait cru bien naïvement, au sortir du collége, qu'il lui suffisait de posséder du talent et de l'énergie pour avoir, comme ses camarades, sa part de pain et de soleil sur le sol natal ; mais cette croyance s'était bien vite évanouie au contract de l'égoïsme et de la méchanceté, puis un beau jour, le cœur malade et mourant, il était parti pour l'étranger.

Pendant deux ans, on n'entendit plus parler de lui ; mais un matin, le voisin d'Alice était revenu, à l'ébahissement de tout le monde, décoré et capitaine de lanciers.

Ce fut un jour de fête au village.

La mère embrassait son fils avec orgueil. Alice qui aimait éperdûment la nouveauté, voyait revenir un brave camarade d'enfance, et comme les larmes des autres la faisaient facilement pleurer, elle se promettait bien d'user de toute son influence de fille d'Eve, pour épargner une douleur à la famille du voisin, en prolongeant indéfiniment le congé d'Edouard.

Il est assez difficile pour un militaire de se départir d'aucune des vieilles habitudes qu'il contracte au régiment.

Edouard avait conservé celle de faire de longues promenades sans but, rêvant il ne savait à quoi, et bien souvent dans ses excursions à travers le parc de la villa, il apercevait le chapeau de paille qui cachait la tête de linote d'Alice, se mouvant gracieusement sous les feuillées de son jardinet.

Ce morceau de paille d'Italie eut le privilége de fixer un instant ses rêveries. Il se prit à penser qu'il pourrait trouver là-dessous, ce qu'il avait vu chercher vainement à bien d'autres—la véritable pierre philosophale du siècle—une bonne femme aimant bien son mari ; et il se promit de saisir l'occasion aux cheveux—bien qu'on prétende qu'elle est chauve—et d'étudier de près sa brunette de voisine.

On se brûle souvent les doigts à ces études-là.

Edouard le savait par expérience, car son premier amour avait été pour une pâle Anglaise, qu'il avait regardée de trop près, et qui, dans un jour de déception, avait offert son cœur à Dieu ; aussi jura-t-il de ne pas s'approcher avant de bien connaître le terrain.

Alice, de son côté, était trop femme pour ne pas s'apercevoir de l'impression qu'elle produisait sur son voisin ; et, fière de sa nouvelle conquête, elle le laissa tranquillement entrer dans la collection de papillons qu'elle se formait, se disant bien qu'une fois là, elle l'y retiendrait à loisir, et qu'elle pourrait se passer le mignon caprice de lui enfoncer comme aux autres, entre les deux ailes, son épingle de naturaliste — l'amour.

Pendant un mois, Edouard fit ce que font tous les amoureux ; il se contenta d'aimer Alice de toute son âme de poète, se figurant qu'il était impossible pour elle d'en aimer un autre.

MM. Meunier et Darlington, les deux autres prétendants, en croyaient autant, et Alice était on ne peut plus heureuse de les aimer à son aisè tous les trois, car — toujours confidentiellement — elle les aimait éperdûment, tant qu'elle les voyait assis près d'elle et lui contant fleurette, mais il ne fallait pas s'en aller. Autrement le vilain petit dieu de la fable courait au plus pressé, et décochait aussitôt sa flèche la plus aiguë à l'heureux remplaçant.

Presque chaque jour, après-diner, Edouard venait causer avec Alice. Ce qui au commencement n'avait

été qu'une distraction était devenu un besoin pour lui ; car un jour, ayant voulu connaître par lui-même, jusqu'à quel point l'amour peut faire tourner la tête, il s'était privé de converser avec sa voisine pendant deux journées, et il avait failli se fondre d'ennui et de migraine.

Ce fut bien pis lorsque, dans un moment de retour sur lui-même, il s'aperçut que MM. Meunier et Darlington étaient aimés autant que lui. Il essaya pendant deux heures de se persuader le contraire. Inutile ; la triste réalité se dressait là devant lui. Il tenait d'un autre ami que M. Darlington était le fiancé de la voisine, et qu'en attendant, comme elle était bien convaincue qu'il serait son mari, Alice se permettait de lui préférer, pour le quart-d'heure, M. Meunier.

Pendant quarante-huit heures, Edouard se figura que l'amour d'Alice lui était chose parfaitement indifférente ; mais, hélas ! un soir le pauvre garçon se prit à sangloter, car il se sentait un immense besoin d'affection, et le lendemain Alice recevait la note laconique suivante :

" Vous croyez-vous le courage de m'aimer un jour, Alice ? Pour vous entendre dire " oui " je renoncerai à tout, carrière, honneurs, épée. " Non " me ferait reprendre demain mon bâton de voyage et retourner tristement sur le chemin où, depuis deux ans, je marche sans amitiés comme sans affections.

" EDOUARD. "

Alice se garda bien de répondre à ce billet. Il lui fallait de la réflexion, que sais-je moi ? enfin, tout ce bagage de prétextes, que trouve toujours une jolie femme lorsqu'elle ne veut pas se prononcer.

Edouard, lui, suivait un cours de patience. Il continua ses causeries d'après-midi, tout en évitant d'amener la conversation sur l'important chiffon de papier, et il en était récompensé par le mignon caquetage d'Alice qui ne s'était jamais montrée aussi rieuse et aussi spirituelle. Mais tout a une fin ici-bas ; et un beau soir de septembre qu'Alice était frileusement assise sous un des grands chênes qui entouraient la maisonnette, et s'occupait d'une merveilleuse broderie, Edouard lui glissa tout doucement à l'oreille sa question de l'autre jour.

D'abord, Alice feignit ne pas comprendre le mot amour ; mais poussée au pied du mur par Edouard, elle s'informa nonchalamment s'il avait sur lui son brouillon de lettre.

Une première lettre d'amour s'écrit toujours sur un brouillon.

Prenant entre ses doigts de fée son aiguille à broder, elle fit trois points presque imperceptibles sous un des mots du billet, et le remit à Edouard, pendant qu'une larme perlait sous ses longs cils.

Edouard était ému comme à son premier jour de bataille.

Son regard atterré venait de tomber sur le mot "non" et devant lui repassait toute l'humble et modeste existence qu'il avait rêvée dans sa patrie, et

que cette femme venait de faire mourir avec une piqûre d'aiguille.

Pendant cinq minutes il garda un long silence qui valait à lui seul bien de ces larmes que l'on croit venir du cœur; puis, brisé par l'émotion, il baisa respectueusement la main qui venait de tuer sa jeunesse, et s'enfuit comme un fou à travers le parc.

Le soir il s'affaissait sous les attaques d'une fièvre cérébrale. Il voulait mourir, et sa mère, qui passa toute la nuit à le veiller et à lui répéter cette axiome de la sagesse : "Malheur à celui qui peut désirer la mort tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer!"—l'entendit répéter bien souvent le nom d'Alice, mêlé au mot aiguille, sans se douter que cette arme mignonne avait poignardé l'âme de de son pauvre Edouard.

II.

OUI.

Deux longs mois s'écoulèrent sans que l'on vît Èdouard sortir de chez lui.

Les uns disaient qu'il était en train d'écrire ses curieuses aventures : d'autres, et c'étaient peut-être les mieux renseignés, qu'atteint d'une singulière maladie, il passait ses journées seul et silencieux, à regarder le coin du jardinet voisin, que l'on pouvait entrevoir par la fenêtre de sa chambre.

Alice ne passait pas le temps plus gaîment, car malgré son élégant défaut, elle s'était aperçue que l'absence d'Edouard faisait un vide autour d'elle, et, du reste, elle était douée au suprême degré de ce qu'on peut appeler la philosophie des femmes—la perspicacité.

Depuis qu'elle n'entendait plus son ami lui parler d'amour, cet amour avait grandi à ses yeux et elle s'était aperçu que la passion délicate et dévouée d'Edouard, valait bien les spleens de M. Darlington, ou les grosses turlupinades de M. Meunier. Bien souvent elle se demandait ce qu'Edouard pouvait faire, caserné comme cela dans son affreuse chambre, et les mots ingratitude, abandon, voltigeaient déjà dans sa pensée, lorsqu'un jour, au détour du bois, ils se rencontrèrent.

Edouard était pâle et défait. Alice rougissait de plaisir et d'émotion.

Edouard fut galant et prévenant comme dans les beaux jours d'autrefois, mais peu causeur : il n'osait trop l'être, crainte d'avoir des larmes dans la voix. Alice fut affectueuse et presque expansive.

Quand ils se séparèrent devant le petit parterre, Alice exigea d'Edouard la promesse qu'il reviendrait le lendemain. Le lendemain, Edouard était auprès d'elle, et les causeries et les confidences de jadis recommencèrent.

Peu-à-peu ces confidences, ces causeries devinrent ces épanchements d'âme à âme que les poëtes ont

chantés sur tous les tons, et un jour Alice se penchant à l'oreille d'Edouard lui murmura timidement :

— Avez-vous oublié l'aiguille ?

Ces paroles affectueuses portaient en elles une parcelle du baume du samaritain de l'Evangile, car à quelque temps de là, Alice et Edouard agenouillés aux pieds du Christ de l'église du village, se juraient mutuellement de s'aimer toute la vie, ce qui est plus difficile qu'on ne le pense, même pour les âmes patientes.

Le garçon d'honneur remarqua qu'Alice avait prononcé son "oui" d'une voix forte et calme ; et, au grand étonnement des invités, quand, après être rentré chez lui, Edouard présenta à sa femme sa corbeille de noces, la première chose qu'elle en retira fut une aiguille d'or.

—Si jamais il nous prenait fantaisie de rompre ce que Dieu vient de lier, cette aiguille raccommoderait tout, n'est-ce pas Alice ?

—Oh ! oui, Edouard, repartit la voix mutine de sa femme.

C'était la deuxième fois qu'elle disait "oui" depuis le matin.

Ce mariage fut on ne peut plus heureux, et Edouard, qui n'a cessé que depuis quelques années d'être membre du parlement, ne décroche plus son grand sabre de cavalerie que pour mieux faire rire les cinq blondes têtes d'enfants que Dieu lui a envoyées.

De temps à autre il reçoit encore, par l'entremise du jeune Darlington, des nouvelles de ses anciens

camarades du régiment ; car Darlington marié six ans après lui, n'a eu que ce seul fils, qu'Edouard a fait entrer au deuxième lanciers, grâce à son ancien lieutenant qui en est devenu le colonel.

M. Meunier a succombé la semaine dernière, à l'attaque d'apoplexie qui le menaçait depuis déjà quelque temps.

Cette mort a affecté un peu ma grand'mère. Elle perd ainsi un à un, tous ses souvenirs de jeunesse ; néanmoins, cela ne l'empêche pas de temps à autre, tout en brodant, de nous raconter quelques naïves histoires dans le genre de celle-ci, et de porter encore à ravir la coquetterie de ses soixante-sept hivers ; car, ma grand'mère—ce sera ma dernière confidence—c'est tout bonnement :

— La femme à l'aiguille.

LE BAISER D'UNE MORTE.

I.

Un violon ensorcelé.

— J'ai bien connu Edouard-le-Chasseur, un habitant de la paroisse de Charlesbourg, qui vint s'établir à Beaumont, quelque temps après la guerre de 1812.

C'était un beau garçon dans son temps, paraît-il, mais la première fois que je le vis, ce n'était plus qu'un grand, chauve, sec, anguleux, beaucoup plus vieux et beaucoup plus savant que moi. Il est mort,

il y a bien vingt ans aujourd'hui, et sa tombe, qui se trouve là-bas dans le coin du cimetière, entre celle de Jacques Labrèque et d'Ignace Fréchette, n'a plus même sa croix.

Elle a vieillie, puis est tombée, elle aussi !

Ces paroles étaient dites, au début de la veillée de Noël 1869, par mon grand-père Mathurin, qui assis tranquillement dans sa berceuse, se chauffait tout frileux auprès du poële bourré d'érable pétillant, et fumait doucement sa pipe d'argile, pendant qu'il remontait ainsi le cours de ses souvenirs de jeunesse.

— Notre village ne connaissait à le Chasseur qu'une manie et une passion.

Jamais il ne sortait de l'enclos de sa maison, que le dimanche pour aller à la messe ; mais en revanche, chaque soir, il jouait du violon, et, chose curieuse, disait le passant attardé, son archet se faisait entendre dans *chaque* chambre comme s'il y eût eu quatre exécutants. Vers dix heures, les lumières de la maisonnette s'éteignaient, et le lendemain, le père Chassou, comme on l'appelait, arrosait ses plantes, sarclait ses plates-bandes, émondait ses arbres, échenillait ses légumes ; puis, la veillée revenue, il recommençait sa causerie nocturne avec le mystérieux instrument.

Dès la nuit tombante, sur leur part de paradis, les plus braves ne se seraient pas approchés de la palissade noire qui entourait le réduit de le Chasseur, car, depuis bien des années déjà, le bonhomme Ouëllette—

celui qui guérissait le mal de dents, au moyen d'un charme—avait dit confidentiellement à toute la paroisse, que le violon du père Chasseur servait à entretenir des communications avec les esprits.

On avait bien, dans le temps, essayé de faire causer la vieille servante Zélie ; mais elle avait ri au nez des curieux, leur montrant quatre dents couleur de cuivre verdegrisé, et jamais l'indiscrétion villageoise n'avait pu dépasser ces redoutables incisives.

Mon intimité avec le père Chassou débuta par un temps de valse.

Un soir qu'il pleuvait et que mes cordes étaient dilatées par l'humidité, je brisai la chanterelle de mon violon. Québec est à trois grandes lieues de la maison ; il faut en faire autant pour revenir, et comme je devais, ce soir là, achever la dernière partie d'un quadrille promis pour la noce de Jacques Morigeot, j'allai tout tremblottant frapper à la porte du père Chassou.

Il jouait en ce moment un fort beau morceau que, malgré ma frayeur, je reconnus être de Mozart, et, tout en conduisant son archet sur les cordes harmonieuses, s'en vint ouvrir lui-même.

Sa tête était couverte d'une tuque rouge d'où s'échappaient quelques mèches d'un blond grisonnant ; il se trouvait en bras de chemise, ce qui faisait ressortir sa charpente osseuse, et son air était franchement bourru.

— Bonsoir, M. le Chasseur, pardon de vous déranger.

— Qu'est-ce que c'est ? que me voulez-vous à une heure aussi avancée ? répliqua-t-il ; il n'y a que les ivrognes, les voleurs et les loups-garous dehors par un temps pareil.

Il avait prononcé ce mot "loups-garous" avec une telle intonation, que le peu de courage qui me restait se prit à basculer. Vraiment, je les entendais dans la nuit accourir derrière moi, et, comme avant-coureur de leur tourbillon, un étrange frisson me circulait dans le dos ; néanmoins, j'avais ouï dire que ces esprits malins ne se rassemblaient jamais avant minuit ; je suspendis donc ma souleur à deux mains et reprit doucement :

— Mais, père Chassou, il est à peine neuf heures ; je viens vous demander de me prêter une chanterelle ; regardez-moi bien, je suis Mathurin votre troisième voisin.

— Ah ! ah ! ah ! le petit Mathurin que je prenais pour un des gens de la bande de Chambers, ricana-t-il en me mettant sa bougie sous le nez ; entre, mon garçon, viens-t-en auprès du feu, car il bruine dehors ; tu veux une chanterelle ? mais tu joues donc du violon ?

— Oui, un peu, père Chassou.

— Et qui te l'a montré ?

— Personne, ou plutôt Richard le colporteur.

— Ce qui revient au même, ajouta le père Chassou en soutirant une prise d'une belle tabatière d'or,

sur le couvercle de laquelle chevauchait un officier tout chamarré de croix et de cordons, monté sur un superbe cheval en émail noir.

Il renifla longuement le parfum de sa fine civette d'Espagne, puis décrochant de la muraille un second violon, tout vieux, tout rapiécé, tout dévernisé, pour lequel Richard n'aurait certainement pas donné deux minots de patates, il passa de la résine sur l'archet, et me regardant de ses yeux gris d'acier :

— Ecoute-moi ça, mon gars, me dit-il.

Par un mouvement brusque, il avait jeté à terre son bonnet de laine ; ses cheveux clair-semés laissaient à découvert un front large, luisant et jauni comme celui d'un vieux christ en ivoire : le pied droit légèrement cambré en avant, attendait le moment de battre la mesure ; il avait redressé son dos voûté d'habitude, et son regard perdu entre les poutres du plafond, semblait y chercher quelque chose de vague, d'infini comme la profondeur de sa prunelle, pendant que l'archet courait distraitement sur les cordes, d'où s'échappaient des gémissements plaintifs.

Tout-à-coup son bras s'allongea fiévreusement, une trille navrante sortit des flancs du sapin harmonieux, et attaquant soudain une symphonie en mineure, il se prit à faire jaillir hors de son violon des cris d'amour, des larmes d'angoisses, des sanglots de désespoir qui me suffoquèrent la gorge.

Jamais mon âme, au milieu de ses rêveries, de ses épanchements et de ses douleurs intimes, n'avait rêvé rien de plus surhumain.

Renversé dans ma chaise, la tête en arrière, le regard au plafond, à mon tour, je me sentais tourbillonner, emporté par un véritable rêve d'opium.

Devant moi une forme svelte, aérienne semblait se tordre voluptueusement sous l'amoureuse chanterelle.

Puis elle s'agenouilla.

Ce fut alors une prière, comme jamais je n'en avais entendu s'élever de l'orgue de la vieille cathédrale de Québec ; peu-à-peu, la voix s'éteignit dans une nocturne charmante, sonore, argentine, comme seul, me dit-on plus tard, sut les faire Chopin, pour se relever crescendo jusqu'à la valse la plus échevelée, la plus entraînante qu'ait jamais enfantée Faust dans ses nuits d'orgies sataniques.

Je m'éveillai alors, le violon à la main, ce même violon que le père Chassou avait, lorsqu'il m'ouvrit sa porte. Mon rêve était devenu folie et, sans pouvoir m'expliquer où je l'avais puisé, j'avais eu le courage d'accompagner le maître.

La sueur perlait sur mon front, mes doigts étaient gonflés par le contact des cordes ; mais lui, il riait de son petit rire sec et nerveux.

— Bien ! bien ! très-bien ! Mathurin, tu es fort, excessivement fort, mon garçon ! le talent, l'inspiration, le démon de la musique ont fait plus pour toi que Richard le colporteur ; mais il est dix heures, voici ta chanterelle : reviens me voir quand le cœur te le dira ; tu seras le bienvenu, et il y aura toujours un violon pour toi.

II.

UNE PRISE DANS LA TABATIÈRE DU PÈRE CHASSOU.

Chaque soir, quand me le permettaient le travail de la ferme et mes études chez l'excellent M. Noël, notre curé, je retournai chez le père Chassou qui bientôt me rendit d'une belle force sur le violon.

Il est vrai que ces visites réitérées m'avaient mis au plus mal avec les commères du faubourg qui se chuchottaient entre elles :

— Cela ne fait-il pas pitié de voir un si joli garçon se gaspiller comme ça entre les mains de cette espèce de savant qui au fond n'est qu'un vieux sorcier !

Même la petite Françoise, qui était érudite, leur avait à ce propos raconté l'*incendie* de Jeanne d'Arc, car elle parlait en termes ; mais je faisais l'homme qui ne voit pas, ne comprend pas, et j'allais bravement chaque soir soulever la clenche de la porte maudite.

Nous étions déjà à l'approche de la Noël 1839.

Ce soir-là, en attendant l'heure de la messe de minuit, je m'étais rendu, comme à l'ordinaire chez le père Chassou, et nous venions de terminer une étude ravissante sur les vieux noëls de jadis

Au dehors, on entendait craqueter la neige sous les pieds des chevaux qui menaient l'habitant de la concession réveillonner chez son ami du bord de l'eau. De temps en temps un des clous du toit, saisi par le froid, sautait en produisant une forte détonation. Il faisait bon être dans une maison par un temps pareil, et, tout en me disant cela, je regardais la veilleuse placée entre nos deux violons couchés nonchalamment sur la table, éclairer le front du père Chassou, qui paraissait plus pensif qu'à l'ordinaire.

J'allais rompre le silence, lorsque tout-à-coup je le vis se lever et quitter la salle basse où nous étions. Il ne fut qu'un instant sorti, mais il n'était plus seul lorsqu'il revint, car dans chacune de ses deux mains longues et blanches, il tenait douillettement deux

bouteilles, petites, très-effilées du col et couvertes de toiles d'araignées.

De ma vie je n'avais vu le père Chassou en pareille veine de prodigalités ; mais je me souvins à propos du proverbe arabe, que l'expédition d'Afrique venait alors de mettre à la mode.

— Le silence est d'or me chuchottai-je tout en me contentant d'ouvrir de grands yeux interrogateurs.

Il brisa très-proprement le cachet de cire verte de l'une de ces bouteilles, et abaissa le goulot sur un verre qui dormait derrière un gros cahier de musique.

Une gerbe d'or jaillit, et le père Chassou, ricanant sec comme toujours, me dit :

— Goûte-moi ça, mon gars.

— A votre santé, père Chassou ! Il est bon, très-bon.

— S'il est bon ! je le crois bien, tu n'es pas dégoûté, mon garçon, du *Constance* de 1793 ! A ta santé, Mathurin.

— Fitchtre ! 1793, c'est bien loin ça ! hazardai-je pour réparer ma gaucherie.

— Oui, mon enfant, répondit-il, en hochant la tête, loin, bien loin, car c'est l'année de ma naissance.

Il but à petites gorgées, puis reprit gravement :

— Et il y aura aujourd'hui trente ans que le missionnaire de la Rivière-Rouge est né.

— Comment le missionnaire de la Rivière-Rouge ? répliquai-je tout étonné.

— C'est mon fils qui est prêtre là-bas. Ah ! plût au ciel que je ne me fusse jamais marié !

— Bah ! qui n'a pas eu ses malheurs domestiques ! dis-je en cherchant quelque part au fond de mon verre, une parole de consolation.

— Oh ! non pas pour moi, fit-il en soupirant ; mais pour le repos de ma mère.

J'allongeai doucement les jambes sous la table, pour mieux écouter le récit qui perlait sur les lèvres du père Chassou, au milieu des gouttelettes parfumées du Constance.

Il continua d'une voix altérée.

— Elle n'était pas trop jolie, mais assez bonne pour être sainte ; pourtant ma mère n'en voulait pas. J'étais jeune alors, et avec mon violon, elles étaient les trois personnes que j'aimais le plus au monde, car, apprends une chose Mathurin, celui qui créa le premier violon savait bien ce qu'il faisait en y mettant une âme ; il y laissa glisser la sienne.

Je me rappelle comme si c'était hier, le jour de notre première rencontre.

On faisait la fenaison dans une prairie voisine de l'emplacement où demeurait ma mère. Nous n'étions pas riches, et, pour gagner quelque chose, j'avais prêté à M. Bédard, propriétaire du champ, l'usage de mes deux bras ; ils fauchaient, fanaient, et engrangeaient à raison de deux francs par jour ; ça n'était pas cher, mais alors nous ne passions pas par les temps durs d'aujourd'hui.

J'étais en train d'effiler ma faux, et, tout en repassant la pierre sur la lame bleuâtre, j'écoutais la curieuse harmonie qui sortait de ce bruissement du grès contre l'acier, lorsque je vis venir, par le sentier qui courait le long de la clôture, alerte et chansonnante, la fourche de frêne sur l'épaule, une jeune fille chaussée de souliers sauvages, la jupe de droguet gris serrée à la taille, le fichu rouge noué autour de la tête. Elle avait le teint hâlé, la voix fraîche, la main potelée, et Baptiste Loupret, qui faisait son rang tout près de moi, me dit d'aussi loin qu'il l'aperçut :

— Tiens ! Ursule Trépanier, des Eboulements ! Tu ne connais pas ces gens-là toi, mais ils sont tous taillés comme cela dans la famille ; robustes, vifs, bien plantés, honnêtes comme l'épée du roi, et pas poltrons du tout en face du travail.

La petite arrivait à nous.

Sans mot dire, elle se mit à faner.

Moi, je continuai à repasser ma faux, tout en examinant la jeune fille du coin de l'œil, et il me semblait qu'un parfum tout nouveau sortait de dessous les levées que retournait si gentîment sa fourche. Le croiras-tu Mathurin ? une femme me faisait peur alors ; j'étais timide, elle aussi, et nous ne nous serions probablement jamais parlé, si le soleil n'avait pas été si étouffant ce jour-là.

A force de remuer les bras, les sueurs coulaient du front ; il faisait chaud plein la prairie, et comme

j'avais emporté un bidon d'eau fraîche, ce fut Ursule qui me dit la première :

— Me permettriez-vous d'en prendre une goutte, monsieur ?

— Certainement mademoiselle, lui dis-je tout gauchement, et pourtant rien qu'à l'entendre me demander cela, je lui aurais donné mon cœur.

Elle but à longs traits ; puis, comme l'herbe était fraîche et que le canon de midi venait de tirer à la ville, nous nous assîmes sur le foin nouvellement coupé, et petit à petit nous commençâmes à causer tout en cassant une croûte de pain de ménage.

Depuis lors, je la vis chaque jour une petite demi-heure, et cela, tranquillement sans lui dire une parole d'amour ; entre nous, il n'en était guère besoin ; rien qu'à se regarder dans les yeux, on se comprenait.

Mais les mauvaises langues causèrent pour nous ; et, un soir que j'étais assis sur le perron de la porte, songeant à Ursule, ma mère qui filait près de la huche me dit assez brusquement :

— Edouard, tu fais parler de toi avec la petite Trépanier.

Je soupirai, sans rien dire ; que veux-tu qu'on fasse, Mathurin, quand c'est la mère qui parle ?

Elle continua.

— Oui, tu te compromets, et, ce qui est pis encore, car un garçon s'en retire toujours, tu la compromets aussi. La mère Sauviatte, en m'apportant une nouvelle graine de concombre, est venue me parler de tout cela aujourd'hui. Le bruit court dans Charlesbourg que tu vas te marier avec Ursule Trépanier; elle s'est vantée elle-même d'avoir reçu de toi une paire de boucles d'oreilles. Elles sont en or, paraît-il, et, pour te les procurer, tu as dû sacrifier une partie du salaire gagné à la fenaison. Or, tu n'ignores pas l'usage du pays : fillette recevant cadeau devient fiancée. Je te crois trop sage pour faire pareille folie. Rien ne presse, Edouard ; reste avec moi ; cela ne te coûtera rien; nous vivrons tant bien que mal, et avec le peu que nous possédons, il y en aura toujours assez pour faire bouillir la marmite. Comme tu as du temps devant toi, tu finiras, d'ici à ce que tu atteignes la trentaine par faire des économies; alors tu te marieras, si le cœur t'en dit, avec une jeune fille qui te conviendra mieux sous tous les rapports qu'Ursule Trépanier, une sans-le-sou, qui n'a que l'œuvre de ses dix doigts pour dot !

Ces dernières paroles se perdirent au milieu du bourdonnement du rouet qui filait toujours.

Ma mère était penchée sur sa navette, la tête perdue dans ses pensées ; moi, je pris silenciensement mon chapeau, et m'en allai errer à l'aventure, à travers champs.

Je ne sais vraiment comment cela se fit ; mais je me trouvai tout auprès de la maisonnette de Joseph

Nadeau le forgeron, écoutant une voix fraîche qui se perdait dans le calme de la nuit.

Elle chantait :

Dans les prisons de Nantes,
Lui y a t-un prisonnier,
Gai faluron, falurette,
Lui y a t-un prisonnier,
Gai faluron, dondé.

Je n'ai jamais pu entendre le récit de la captivité de ce prisonnier

Que personn' ne va voir,

comme le dit la chanson, sans me sentir ému par la touchante complainte populaire. Mais ce soir-là, je l'étais plus que d'habitude ; car c'était Ursule qui la chantait pour endormir l'enfant du forgeron, chez qui elle était à gages. La respiration du petit qui dormait mollement aux ondulations du berceau, se mêlait aux battements de mon pauvre cœur, qui lui, hélas ! saignait tout éveillé.

Je restai là, assis sur la clôture, écoutant tendrement, les larmes aux yeux, la naïve ballade. Je t'ai dit que je pleurais, Mathurin, et c'est vrai cela ! car il m'avait fallu prendre une terrible décision. Puisque je ne devais pas épouser Ursule, de grand matin il me fallait quitter ce village où il m'était impossible de rester sans l'aimer.

Combien de temps demeurai-je là, enveloppant cette pauvre maison, d'un long regard ? je l'ignore.

était morte, le modeste ameublement de ses quatre chambres, une vache, une charette et un harnais, plus la somme de trente louis sterling en rente annuelle et puis.... c'était tout.

Pas une seule parole d'oubli et de réconciliation au milieu de ses pattes de mouches noires et serrées, qui avaient bien rapporté une bonne guinée à ce coquin de notaire Cloutier.

En recevant cette triste nouvelle, je pleurai longtemps comme un enfant, et, dans mon chagrin, j'en étais venu à prendre mon mariage en grippe, et à regretter le jour où j'avais vu Ursule s'en venir faner dans le pré Bédard ; car vois-tu, Mathurin, s'il est naturel d'aimer sa femme, il ne l'est pas moins de toujours chérir sa mère, et je ne pouvais parvenir à m'ôter de l'esprit la pensée que la mienne avait encore devant elle de longues années, si je ne l'eusse pas si lâchement abandonnée, pour courir après la petite Ursule Trépanier.

Quelles tristes heures j'ai passées à cette époque ! Il me semblait n'avoir jamais été heureux de ma vie, car nous sommes tous ainsi faits, paraît-il. Vienne la joie, on oublie les larmes ; est-ce le tour des sanglots, ils effacent bien vite les sourires du passé, et il en est alors comme si rien n'avait existé pour l'âme rieuse ou attristée.

Ce fut en proie à ces idées noires que je fis le voyage de Beaumont à Charlesbourg.

La maison où s'étaient écoulés mes jours d'autrefois n'était point changée. C'était bien au pied de ce

perron que, naïf enfant j'avais joué aux marbres avec mes camarades d'école : sur la petite passerelle en pin qui menait à l'étable, je voyais encore les traces qu'avait creusées le clou de nos toupies. Partout les souvenirs de jeunesse se dressaient devant moi, et parfois oublieux du triste départ de celle que j'aimais tant, il me semblait que la porte s'entrouvrait et que ma bonne mère paraissait sur le seuil, avec sa *câline* de toile blanche sur la tête, sa robe de barège retombant en longs plis noirs sur ses pieds, et ses aiguilles à tricoter à la main, me disant de sa voix douce :

— Edouard, n'oublie point de donner du foin à Rougette.

Pour moi ces souvenirs se groupèrent encore plus poignants autour de mon cœur, quand il me fallut entrer dans la maison et recevoir de l'exécuteur testamentaire, l'inventaire de ce qui me revenait.

Tout était comme au jour de mon abandon. Son lit en palissandre revêtu de sa courte-pointe de laine grise rayée de larges barres bleues, l'image de la Sainte-Vierge clouée au chevet, au-dessus du petit bénitier en faïence blanche où nageait encore le rameau qui avait été bénit l'an dernier. Elles étaient encore là ces vieilles chaises en paille, du haut desquelles, nous avions éparpillé si souvent nos douces causeries du soir, et dans un coin, tout auprès du grand coffre peint en rouge, où elle mettait sa literie, ses bas de laine et ses quelques livres de dévotion, sommeillait le paisible rouet, témoin de notre dernier entretien.

La vue de tous ces objets chéris me serrait la poitrine, et rien que d'y penser ce soir, Mathurin, je me sens encore ému.

Mais cela n'était rien auprès de ce qui m'attendait dans ma pauvre chambre.

Tout était dans le même ordre, et rien n'avait été dérangé depuis mon départ. Les vêtements que j'avais négligé d'emporter, restaient suspendus à l'endroit où je les avais accrochés moi-même, mes fleurs s'étaient désséchées dans leurs pots de terre rangés toujours sur l'escabelle verte de la fenêtre, et il y avait au pied de mon lit de sangle une paire de pantoufles oubliées par moi, et qui attendaient patiemment mon retour.

Pauvre mère ! comme tu as dû souffrir de mon éloignement, et comme j'ai vu alors que tu savais m'aimer !

Ma conversation avec le notaire Cloutier ne fut pas longue.

J'acceptai la succession telle qu'il me la présentait ; je fis fermer la maison, envoyai Rougette à Beaumont ; mais aussitôt que tout fut réglé, je m'en fus voir au cimetière celle qui m'avait donné la vie.

Elle dormait sous une humble croix de bois peinte en noir, et déjà les herbes Saint-Jean commençaient à pousser dans cette terre fraîchement remuée. Je priai là bien longtemps, car il faisait bon de parler à Dieu de cette morte, et quand mes genoux se furent bien engourdis au contact de l'herbe humide, je

songeai à m'éloigner, et à revenir vers ceux qui m'attendaient depuis une quinzaine.

Je retrouvai notre petit Joseph déjà grandelet ; ses dents étaient faites, et j'ai toujonrs pensé qu'il était étonnant comme ces chers êtres croissent vîte. On dirait qu'ils ont hâte de laisser bien loin — en arrière — cet âge où l'on ne se sent pas si plein de bonheur et si exempt de soucis, pour se jeter corps et âme dans les chagrins et les tribulations.

Cela nous montre, Mathurin, que l'homme est véritablement créé pour la souffrance et pour l'expiation.

Mon chagrin était profond, et pour la petite famille plongée dans mon triste deuil, tout allait tranquillement et bien uniment ; il y avait un peu plus d'aisance qu'autrefois, et moins de joie bruyante, voilà tout.

Cela aurait duré longtemps, si nous n'avions pas eu à passer par la nuit du deux novembre 1840, et c'est ici, mon pauvre Mathurin, qu'il va te falloir me prêter ton attention, car il n'est pas donné à tous les hommes de voir et de comprendre les terribles choses que je veux te confier.

Cette journée du deux novembre s'était passée silencieuse et sombre, comme la douloureuse fête que l'on célèbre en ce temps-là.

Après la messe, j'étais allé seul, au cimetière, faire une visite à mes amis de jadis, pendant qu'Ursule se rendait à la maison pour préparer le dîner. Le soir venu, nous avions dit les psaumes de la Pénitence,

le *de Profundis* et le chapelet *Pie Jesu Domine.* Cela avait bien pris deux bonnes heures, et pendant que je récitais, ma femme pieuse et recueillie berçait tout doucement Joseph, encore plus doucement qu'elle ne le faisait autrefois pour l'enfant du forgeron Nadeau.

Le petit s'était endormi, et rien qu'à entendre sa respiration douce et régulière, le sommeil nous était venu.

Je songeais, chaudement roulé dans mes draps, à ces pauvres morts qui, par tous les temps et par toutes les saisons restent exposés à l'oubli des vivants, lorsque tout-à-coup j'entendis venir une voiture, par le chemin du roi.

C'était chose bien ordinaire dans la paroisse, mais à mesure que le roulement des roues se rapprochait, il me prit une singulière idée, et je ne pus m'empêcher de trouver, à la manière dont le cheval posait ses fers sur la route, le pas et l'allure de ce pauvre *Pétillard,* un cheval que nous avions eu autrefois, et qui s'était malheureusement brisé les reins dans la côte du Gros Pin, en menant un traîneau chargé de bois de corde, à la ville.

Cette pensée me ramena vers le passé, et j'allais m'y laisser entraîner bien tranquillement, lorsque la voiture s'arrêta tout droit, en face de la maison.

La porte que j'avais fortement fermée au verrou, tourna muette sur ses gonds; je le sentis bien, à un vent coulis qui se glissa sous ma couverture.

Quelque chose de léger comme une plume voltigea de marche en marche dans l'escalier, puis ce fut le tour de la porte de ma chambre à coucher à s'entrebailler, et j'ouïs un frôlement imperceptible auprès du berceau de Joseph. Cela dura cinq secondes tout au plus ; les issues se refermèrent sans bruit comme auparavant, et à demi-mort de peur, j'entendis distinctement le cheval et sa voiture s'éloigner au trot, dans la direction de Québec.

A mes côtés Ursule dormait profondément la tête tournée vers la ruelle, et ce soir-là on avait oublié de mettre de l'huile dans la lampe que nous gardions allumée pour faire chauffer le boire du petit. Je me contentai donc de prier pour les morts et de rester les yeux grands ouverts pendant toute la nuit.

— A mesure que le père Chassou me contait ces terribles choses, j'avais tellement peur qu'il me semblait voir prendre des proportions fantastiques à tout ce qui m'entourait. La longue horloge placée debout dans un coin de la salle, avait l'air d'un cercueil assez vaste, pour donner hospitalité à la statue de Commandeur ; son *tic-tac* rendait des sons de l'autre monde. Les chaises allongeaient sur la muraille l'ombre de leurs dos déchiquetés comme celui des vieux squelettes, le nez du père Chassou ressortait crochu comme une griffe de loup-garou, et sa silhouette osseuse semblait s'être détachée de la danse des morts de Holbein, pour venir me faire ses étranges confidences.

J'avais peur de rester, peur de m'en aller, mais lui continuait toujours gravement ; on aurait dit que son récit était devenu automatique.

— Le lendemain, je m'en tirai avec une légère migraine, suivie d'un singulier malaise qui ne me quitta pas de la journée. A mesure que tombait la brunante, cette curieuse sensation augmenta, et, quand vint l'heure de prendre du repos, ce fut avec un sentiment d'indicible terreur que je me mis au lit.

La pauvre Ursule qui ne se doutait de rien, glissa une mèche sur l'huile de la veilleuse, l'alluma, donna un dernier coup de ber au petit et s'en vint prendre place à mes côtés.

A force d'être travaillé par l'excitation nerveuse, je finis par tomber insensiblement dans une demi-somnolence, et peut-être aurais-je fini par m'endormir, si vers minuit et quart, l'épouvantable cheval n'était revenu piaffer à ma porte.

Elle s'ouvrit sans bruit comme le soir du Jour des morts. Un vent léger gravit l'escalier : ma porte baricadée se trouva tout-à-coup grande ouverte, et cette fois-ci, je vis clairement une forme diaphane et grisâtre, effleurer la catalogne de ma chambre à coucher, et s'approcher du berceau de Joseph.

Elle se pencha silencieuse sur le front de l'enfant ; un imperceptible murmure arriva jusqu'à mon oreille : c'était comme le bruit d'un baiser, puis se retournant à demi vers ma couchette, pour reprendre le che-

min du dehors, j'entrevis le profil immobile et pâle de la figure, qui appartenait autrefois à ma pauvre mère !

En ce moment, Ursule poussa un grand cri, qui éveilla l'enfant. Elle avait vu, elle aussi, et cette nuit là ne fut plus qu'une longue prière pour nous deux.

Que dois-je ajouter, Mathurin, à tous ces épouvantables détails ?

Pendant six nuits, l'invraisemblable apparition s'en vint comme cela, baiser au front notre cher Joseph. J'avais tout essayé ; les prières, l'aumône, les messes, rien n'y faisait, et pourtant je ne devais pas me résigner à ces transes continuelles, car Ursule dépérissait à vue d'œil, et le petit qui commençait à parler, se plaignait de voir chaque nuit une figure ensanglantée se pencher sur lui.

Un soir donc, ne sachant plus où donner la tête, je fis un vœu à la Sainte-Vierge. En échange du bonheur de ma mère, je m'engageai solennellement à consacrer au culte de la chaste mère du Sauveur, la liberté de mon fils, et de l'élever de manière à en faire un de ses prêtres les plus dévoués. Je m'humiliai profondément, et puis je demandai humblement pardon pour tout le chagrin que j'avais causé à la chère morte.

Cette nuit-là, nous fûmes tranquilles.

Probablement ma mère avait achevé son temps d'épreuve, et elle ne renouvela plus cette expiation,

qui consistait à venir embrasser ce cher ange, que ma désobéissance lui avait fait méconnaître de son vivant.

J'ai tenu parole, pour ma part ; car Ursule s'en était allée six mois aprés, emportée par la consomption, me laissant seul avec le petit et mon violon, à songer aux étranges affinités qui existent entre notre frêle humanité et le monde mystérieux.

J'ai développé de mon mieux la jeune intelligence qu'elle m'avait confiée, et Joseph, devenu prêtre depuis sept ans, évangélise à la Rivière-Rouge.

C'est un beau grand garçon, de ta taille Mathurin, seulement son caractère s'est ressenti de la terrible épreuve qui a passé sur son enfance, et rien qu'à l'entendre, grave et triste, prêcher la parole de Dieu, tu reconnaîtrais sans peine, celui dont le front a été effleuré jadis, par le baiser d'une morte.

— Maintenant mes enfants, bonsoir ! Je me fais vieux ; il est temps pour moi d'éteindre ma pipe et d'aller me coucher. Quant à vous, allez voir naître l'Enfant Jésus. Priez-le pour grand-papa, à qui vous n'avez jamais désobéi, et quand je ne serai plus là, ne craignez pas les baisers que mon âme pourra venir déposer sur vos fronts endormis, car j'aurai pris mon repos en accomplissant les paroles du psalmiste :

— *In pace in idipsum, dormiam et requiescam.*

BELLE AUX CHEVEUX BLONDS.

I.

Bal chez Bernard.

Le 15 Septembre 1862, il y avait bal chez Martin Bernard, riche cultivateur d'un des plus coquets villages du comté de Verchères.

Deux mois s'étaient passés depuis que Rose la blonde, comme on l'appelait au couvent de Maria-Villa, avait quitté ce nid d'amies dévouées, et pendant

ce temps, sans s'en douter le moins du monde, elle était mise à l'épreuve par maître Martin, que l'on avait souvent blâmé d'avoir voulu donner à sa fille, paysanne comme les autres, une éducation de demoiselle.

A la grande satisfaction des joues rubicondes de monsieur son père, Rose n'avait trop abusé ni de Chopin, ni de Wagner, car Martin, pour mieux éblouir ses collègues du conseil municipal, avait voulu avoir son piano, un *Steinway* superbe. Toujours ses bas de laine étaient trouvés chaque matin, délicatement ravaudés, et douillettement pelotonnés sur la courte pointe de son lit à baldequin ; le déjeuner et le dîner arrivaient à point, précédés d'un parfum de cuisine des plus appétissants ; vingt minutes après les grâces, la faïence à fond blanc, ramagée de larges fleurs bleues et rouges, brillait proprette et luisante dans l'armoire vitrée de la salle, et puis Rose, tout en s'acquittant à merveille de ses devoirs de ménagère, savait si bien lire et commenter la gazette au grave conseiller, elle était si bonne, si sage, si avenante, que maître Martin n'avait pu résister à la tentation de la montrer à ses compères villageois.

Ce soir là, on dansait donc à cœur joie dans la maison des Bernard, vieux débris de l'ancienne architecture française, laissant entrevoir au clair de la lune, sa large toiture rouge, appuyée sur de solides murs en pierre blanchie à la chaux, dont la couleur mate était coupée çà et là par les troncs raides et noueux d'une rangée de peupliers, qui laissaient voir à

travers les échappées de leurs branches une gracieuse file de persiennes que maître Martin avait soin de passer lui-même au vert, chaque printemps.

La cohue villageoise encombrait partout le logis Bernard.

Au fond de la salle où d'ordinaire se tenait le jovial conseiller, on entrevoyait à travers un épais nuage de fumée, le gros ventre de Pierre Michon. Jean-Baptiste Duranceau le faisait bondir de joie à chaque forte saillie tombée de ses lèvres, tandis que plus loin, tout près de l'immense poële en fonte qui se reposait en ce moment du travail de l'hiver précédent, Jérôme Branchaud et Etienne Pelchat reprenaient pour la centième fois une chaude discussion à propos d'une part de route éternellement contestée entre leurs deux amitiés.

Au milieu de toutes ces têtes blanchies et courbées au contact de la charrue, passaient les notes basses de la voix du maître de céans, qui en ce moment développait avec complaisance un sien projet de code municipal, destiné à mettre fin aux querelles des Branchaud et des Pelchat de l'avenir. Cette démonstration philantrophique n'empêchait pas les mains rugueuses de l'honnête habitant de verser çà et là, à ses convives de rudes rasades d'un vieux rhum blanc qu'il tenait de son grand'père, et que ses invités tenaient pour bon à leur tour, à en juger par le crescendo de bruit et de gaîté qui sortait par les fenêtres basses de la salle, entr'ouvertes pour laisser

échapper le parfum par trop aromatique, du tabac de la récolte Bernard, qui en ce moment subissait un terrible assaut.

La cuisine faisait contraste à cette pièce, sa voisine, car il y régnait un silence et un ordre absolus.

Deux chandelles placées sur une énorme table de sapin mettaient en pleine lumière un paysage, comme seul les aimait et pouvait les rêver Gargantua.

C'étaient des montagnes de croquignoles dorées et de pâtisseries tachetées çà et là par du sucre blanc glacé. A leurs pieds dormaient des lacs de crême jaune où flottaient comme des nénuphars des œufs à la neige ; puis, s'élançaient des falaises grisâtres de jambons fumés, cachant un peu plus loin une mare de sirops et de confitures, d'où sortaient comme des îlots, les dindons rôtis, les hures de porcs, les oies aux pommes, tout cela à côté d'une lagune de tire de sucre d'érable bornée par des collines de tourtières et de langues piquées d'aromates.

Et de ces bonnes choses aussi loin que l'œil pouvait aller, jusque dans l'ombre faite par le vieux bahut et le grand coffre bleu de la servante, pendant qu'au-dessus de cette terre promise, suspendus à la muraille miroitaient comme des nuages argentés les antiques couvercles à plat, fraîchement étamés.

Le petit doigt de Rose avait fait surgir toutes ces merveilles hors du garde-manger de l'honnête cultivateur, et pendant que muettes elles attendaient en

paix le rude coup de fourchette de minuit, on entendait venir clair et timbré le rire argentin de la jeune fille à travers les rumeurs qui arrivaient du salon.

Le père Bernard venait d'y faire son entrée, ayant à son bras madame Robidoux, la mairesse, et profitant du moment où le rhum blanc laissait errer sur les anciens, une bouffée de jeunesse, aux applaudissements de tous, il organisait un menuet.

Danseurs et danseuses finirent par prendre place au milieu des sonores invitations de M. Bernard, et bientôt tous ces beaux et toutes ces élégantes du temps passé se mirent en branle, aux sons joyeux de deux violons et de la voix aigrelette d'une vieille clarinette.

Le plaisir régnait en maître sur ces têtes, et, profitant de la joie générale, Rose s'était glissée auprès d'une fenêtre, défendue par de grands rideaux rouges, achetés à l'enchère des meubles du seigneur ruiné.

Là, une douce causerie avec son cousin Jules l'attendait.

II.

UNE VOCATION.

Jules était le fils du grand Michel Porlier, le bedeau de la paroisse.

A force d'aligner à la file les uns des autres mariages, baptêmes et sépultures, Michel avait su amasser quelques économies, qu'il avait, en grande partie consacrées à l'éducation de son fils, et cela sans trop se faire tirer l'oreille par sa femme Marguerite. A la grande satisfaction de l'orgueil paternel, Jules venait

de terminer, au mois de juillet précédent, son cours d'études classiques au collége de Terrebonne où l'un de ses oncles était directeur, et comme, malgré les conseils du bon abbé, il n'avait pu se résoudre à suivre l'état ecclésiastique, ses idées tâtonnaient à la recherche d'une vocation, sans pouvoir se fixer sur aucune, si ce n'est sur les yeux bleus de sa cousine Rose qui en ce moment lui disait doucement :

— Vous paraissez tout triste ce soir Jules ; est-ce que vous ne seriez pas décidé à suivre les avis que vous a donnés mon père ?

— Faire mon droit ! mais vous n'y pensez pas, ma bonne Rose ! ce serait se mettre au cou un franc collier de misère. Où prendre l'argent pour faire face aux premiers déboursés indispensables, puis est-il certain que l'on puisse toujours battre monnaie, affublé d'une robe d'avocat ? Trop souvent, hélas ! elle ne couvre les épaules que d'un piètre agent d'affaires véreuses, ou d'un maigre courtier de toutes sortes de choses. Et le vrai talent que fait-il ? Regardez Joseph Landry, l'ancien amoureux de Jeanne Mercier ; il végète à Montréal depuis tantôt trois ans, vainement désireux de s'attacher une clientèle récalcitrante, en dépit de tous les diplômes universitaires possibles, et bien que la pauvre Jeanne l'attende toujours. Oh ! non, Rose, je vous en prie ; n'insistez pas sur ce sujet, car le droit m'effraie avec tous ses déboires, toutes ses responsabilités, et, dois-je le dire, avec toutes ses injustices !

— Vous avez mal saisi la pensée de mon père, Jules, et vous savez trop combien il vous aime pour ne pas confondre ses avis avec ses ordres. Il n'y a pas que le droit qui puisse mettre à l'aise une honnête intelligence : cherchez autour de vous ; comparez les bonheurs qui vous entourent, et peut-être en regardant bien, saurez-vous trouver le vôtre ?

— Le bonheur, ma bonne petite Rose, je sais bien où le trouver, fit Jules en lui prenant affectueusement la main : malheureusement je n'ai que mon instruction et mes deux bras pour y parvenir. Avec ce bagage là, la route se fait longue, trop longue parfois.

— Mais savez-vous, Jules, que ces paroles sont plus que du courage. Il ne vous reste plus qu'une bonne décision à prendre. Allons ! vite, faites-vous clerc chez l'avocat Nicol. Si cela ne vous plaît pas, installez-vous commis derrière le comptoir de Rossignol ! Les chiffres vous découragent-ils ? griffonnez du papier timbré dans l'étude de l'ennuyeux notaire Bédard, mais, de grâce, faites vite, car si vos hésitations continuent, j'ai bien peur que notre nid de campagne, ne se recule jusque aux frontières d'Espagne. Vous savez cette maisonnette, Jules. . . s'interrompit Rose en se dégageant la main du geste le plus félin du monde.

— Oh ! chère maison si rêvée, et si lointaine pourtant, reprit Jules avec mélancolie. Je l'entrevois d'ici, continua-t-il, en se fermant à demi les yeux, dans un songe extatique. A peine aperçoit-on son

pignon blanc au milieu d'un bouquet de sapins verts : elle a une étage, pas plus ; les fenêtres laissent çà et là passer au vent leurs blancs rideaux : canards, oies et poulets picorent à qui mieux mieux au pied du balcon, pendant que la porte mi-entr'ouverte laisse apparaître une femme, la fée de la chaumière, qui s'en vient causer avec les fleurs du jardin, pendant que les enfants dorment là-haut ; car je veux qu'il y ait des enfants. . . .

— Oh ! Jules, vous allez trop vite, fit Rose qui, les joues empourpées comme une cerise de juillet, venait d'accepter le bras du taciturne marguillier Nicolas Grondin, arrivé en tapinois auprès des deux rêveurs, pour rappeler d'un air timide et gauche à mademoiselle que la *gigue* promise frétillait déjà sur l'indiscrète chanterelle des violons.

Longtemps Jules suivit des yeux celle qui le faisait tant hésiter sur le choix d'un avenir, car il voulait le lui faire rose, comme son nom.

Les chassés-croisés de la joyeuse compagnie qui sautait et trépignait autour de lui, laissaient entrevoir par ci par là une jolie robe d'indienne frappée sur le dos de laquelle retombaient en nattes dorées une chevelure blonde et massive.

C'était Rose, sans contredit la plus fraîche et la plus mignonne fillette des environs, même à une bonne distance à la ronde.

Tout le monde le savait ; Jules le premier ; seuls Rose et le dévot marguiller semblaient l'ignorer.

Bientôt un cotillon remplaça la gigue mourante ; puis ce fut le tour d'un reel, puis d'un quadrille, puis d'une danse ronde, et Rose infatigable, en bonne maîtresse de maison, passait du bras de Thomas Toupin à celui de François Bélanger, de Gervais Lalonde à Germain Lambert, sans fatigue apparente, jusqu'à l'heure du réveillon, ainsi que l'exige l'étiquette canadienne-française.

Mais dès que les nombreux invités furent confortablement installés autour de la table ployante, et que les chansons à boire et les santés se prirent à circuler de convive à convive, Rose, sous un prétexte quelconque, pria sa tante Marguerite de faire les honneurs du logis, et revint auprès de Jules qui, debout dans un des angles de la salle, regardait distraitement le salon vide.

— Je me sens fatiguée, lui dit-elle, et, avant de monter à ma chambre, j'ai tenu à venir vous dire bonsoir ; j'espère pouvoir me glisser inaperçue au milieu de toute cette gaieté qui monte.

— Inaperçue ! vous êtes plus que cruelle, Rose, répliqua Jules, vous êtes une petite égoïste, car vous semblez toujours oublier que je suis là.

— Méchant cousin ! fit Rose en lui présentant son front à baiser : bonsoir ! à demain !

Hélas ! le lendemain devait être triste, bien triste, et, puisque j'ai entrepris de raconter cette navrante histoire, il me faut maintenant aller jusqu'au bout.

Rose envolée, aucun attrait ne retenait Jules au logis de l'oncle Bernard, et il s'achemina tranquillement chez lui par un de ces froids piquants que produisent toujours les gelées blanches de septembre.

De son garni il vit les lumières de la fête s'éteindre une à une.

Seule une veilleuse tremblottait toujours dans la chambre de Rose.

Longtemps, malgré la fraîcheur de la nuit, il se tint la figure collée aux vitres, épiant et cherchant à deviner ce qui pouvait tenir la rieuse cousine éveillée : mais de chez lui on n'entrevoyait pas de face la fenêtre de Rose, et, lassé de l'inquiétude qui commençait à le gagner, il prit le parti de s'envelopper dans son épais capot d'étoffe du pays, et d'arpenter philosophiquement le chemin du roi, en face de la maison de l'oncle Bernard, décidé à ne s'en aller qu'avec l'agaçante lumière.

Mais à peine mettait-il le pied sur le seuil que quelqu'un se prit à chuchotter auprès du balcon de Rose.

Jules se rappelait avoir souvent entendu cette voix, mais par cette nuit obscure il était impossible de la donner à une personne connue, lorsque tout-à-coup la porte, en s'ouvrant, inonda d'un jet de lumière la douce et sainte figure du curé de la paroisse. Elle était à demi-cachée par les bords de son large chapeau, et ses deux mains jointes semblaient dissimuler quelque chose sous la longue houppelande noire passée frileusement par-dessus sa soutane,

Le vieil abbé n'avait pas franchi la dernière marche du perron que déjà Jules tout atterré par sa présence, se tenait respectueusement à ses côtés, interrogeant de l'œil la servante Gertrude qui pour toute réponse fit briller une grosse larme sous ses cils gris, en dirigeant un regard muet vers l'appartement de Rose.

Jules y était arrivé avant ce coup d'œil chargé d'angoisses.

Hélas ! Le bal Bernard avait eu le dénouement qu'a décrit un poète :

> Dans les lustres blêmis on vit grandir le cierge,
> La mort mit sur son front ce grand voile de vierge
> Qu'on nomme éternité !

Déjà Rose ne pouvait plus parler, et depuis trois quarts d'heure une angine couenneuse s'était déclarée, à la suite de l'action traîtreuse du chaud et du froid.

En ce moment, elle avait ce délire effrayant de calme et de majesté qui précède certaines agonies, car pour la pauvre Rose l'agonie approchait, et—cela est bien triste à dire—le docteur Buteau ne se trouvait pas là pour en surveiller les terribles progrès, les arrêter, les modérer ou les couper net grâce à sa science incontestée. Il était précisément parti depuis une heure pour aller faire les couches de Josephte Brochu la fileuse, qui demeurait à deux grandes lieues de là.

Le vieux Bernard avait bien essayé tout ce que l'amour paternel pouvait lui suggérer de plus propre

à maîtriser le mal, et, de l'avis de la tante Marguerite, il ne restait plus maintenant, qu'une seule voie de salut — les Saintes-Huiles, — ce que le curé essayait très-pieusement en ce moment, administrant l'Extrême-Onction au milieu des pleurs de la petite famille, qui, en sanglots, récitait la prière des agonisants.

Jules était abîmé dans son insondable douleur ; il n'entendait rien, ne voyait rien, ne comprenait rien au drame lugubre qui se passait : la morne ivresse du désespoir venait de le saisir.

Autour de lui, on psalmodiait, et la vieille servante Gertrude en était déjà venue à ce verset de la prière suprême :

— *Offerentes enam in conspectu Altissimi.*

Le pauvre M. Bernard vieilli de six longues années depuis le réveillon de minuit, répondit alors en sanglottant :

— Ma pauvre Rose est finie !

Jules se prit la tête dans ses deux mains et murmura lentement :

— Oh ! mon Dieu ! s'il est possible que pareil calice d'amertume puisse s'approcher de nouveau d'une lèvre humaine, donnez-moi la science pour le briser, et faites-moi médecin pour que je puisse en sauver d'autres, en souvenir d'elle.

III.

BELLE AUX CHEVEUX BLONDS.

Depuis déjà cinq mois, Jules Porlier suivait à Montréal les cours de l'Université McGill.

Par les soins de l'oncle Bernard, il s'était installé dans une modeste pension de la rue Lagauchetière, et précisément ce soir-là, il y avait chez son voisin de chambrée, Ulric Bertrand, un comité de carabins, réunis pour étudier et repasser ensemble les cours déjà donnés par les professeurs.

Toutes les têtes fortes de *première année* faisaient cercle dans cette mansarde, où l'épaisse fumée de leurs brûle-gueules se trouvait mal à l'aise. Ils étaient tous là, Pierre Michon, Edmond Talbot, Edward O'Brien, Luc Renvoizé, Prudent Furois, Robert de la Durantaye et bien d'autres, — dont les noms m'échappent maintenant, — riant, crachant, fredonnant, s'étudiant à prendre les poses les plus délabrées, et ne travaillant guère, car Jérome Migneault venait de faire son apparition sur le seuil de la porte, tenant sous son bras trois bouteilles de *Old Rye*, et à la main quatre boîtes de sardines en conserves, qu'il avait, à force de diplomatie, arrachées à la mère Sweeney, la vieille épicière du coin.

En un clin-d'œil, Cazeaux, Orfila, Trousseau, Churchill, Wilson, Hunter, Grisolles, etc., toute la file de ces auteurs soporifiques autant que scientifiques était allée s'endormir sous les meubles d'Ulric Bertrand, à côté d'une vieille trousse Mathieu.

Le quart-d'heure de Rabelais venait de sonner pour eux, car on se préparait à confectionner une *bross*, mot parfaitement acclimaté dans le vocabulaire des étudiants en médecine, et pendant qu'Edmond Talbot, le seul de ces messieurs qui fût propriétaire d'un tire-bouchon, se disposait à travailler, Ulric Bertrand, voyant Jules faire mine d'aller se coucher, reprit la conversation interrompue par l'arrivée des produits commerciaux de la mère Sweeney :

— Comment se fait-il que l'on ne t'ait pas encore vu à la dissection, Jules ?

— La chose est toute simple, Ulric, et riez de moi si vous voulez, messieurs, mais je ne puis prendre sur moi de vaincre mon extrême répugnance à tailler dans la chair humaine ; peut-être cela viendra-t-il plus tard, car il le faut bien ! ajouta-t-il, en poussant un profond soupir.

— Allons donc ! interrompit la bande joyeuse, Jules Porlier ! le plus fort étudiant de première année, trop femmelette pour donner un coup de scalpel.

J'ai une recette infaillible pour vaincre ta répugnance, reprit Ulric Bertrand.

— Et cette recette ? dit Jules.

— L'école a besoin de sujet, viens avec nous ; tu nous aideras à faire notre prochaine razzia.

— Oh ! pour cela, non ! répondit Jules, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Le truc n'est pas malin, et pourtant je n'ose pas te blâmer, Jules, reprit Ulric Bertrand, car moi qui te parle, j'ai bien eu mes petites répugnances. Mais aujourd'hui, c'est différent ! je crois sincèrement que je serais de force à enlever le meilleur ami de mon père — mort, ça s'entend — pour en faire un sujet. Il ne naît pas un chirurgien sans qu'il en coûte à l'humanité, et comme je me sens en verve ce soir, je veux vous raconter un épisode de mes nuits de résurrectionniste. A votre santé ! mes tourlouroux.

— Salut ! reprit la troupe altérée, en chargeant à qui mieux mieux, pipes, bouffardes et cudmers dans l'immense pot à tabac placé auprès des bouteilles.

— Il y aura de cela vendredi prochain trois mois, commença Ulric Bertrand, en essuyant sa grosse moustache rousse ; c'était dans la nuit de la Sainte-Catherine.

Le matin même, notre protecteur nous avait délicatement insinué dans les trompes d'Eustache, que la table de dissection avait faim, et je ne fus pas long à arranger une petite expédition avec Marc Beaulieu et Augustin Marchand, que je rencontrai flânant au *Terrapin*.

Le soir de la Sainte-Catherine, nous étions donc en route, cheminant de l'autre côté du fleuve, sur le chemin du roi de Longueuil. Une neige floconeuse l'argentait, et notre cariole, traînée par un bon cheval, loué chez Dumaine, allait grand train, malgré une énorme cruche de Molson surveillée amoureusement par Augustin, et un immense paquet de conserves que ce gourmand de Marc avait songé à apporter. Pour ma part de gâteau, je m'étais chargé d'une pelle, de deux pics, de deux cordes, menus objets nécessités par notre voyage, et c'était vraiment plaisir d'entendre de temps à autre, l'harmonieux cliquetis que tout cela rendait ensemble, quand ces objets se rencontraient au fond d'un cahot. Ils exécutaient une musique qui sentait son cadavre à trois cimetières à la ronde.

Le tout trottinait à merveille, ne s'arrêtant de temps à autre que pour nous permettre de boire un coup de *hot scotch*, aux auberges connues de l'inté-

ressant Augustin qui, je dois lui rendre cette justice, possédait son itinéraire à merveille.

Dans l'une d'elles, je me rappelle qu'il nous fit part d'une de ses meilleures théories.

Le whiskey écossais pris chaud, disait-il, est excellent. Il laisse, *primo* — un doux parfum de fumée au palais qui vous rappelle, à s'y méprendre, celui de la pipe culottée laissée au logis ; *secundo* — l'hiver, il concentre au foie une chaleur toute bienfaisante, et *tertio* — pris à doses répétées, il sème sur les lèvres de ces chansonnettes, comme seuls savent en fredonner les excellents montagnards qui le distillent, grivoiseries inoffensives qui feraient rendre des points à la douce gaieté du poëte Burns, un Ecossais modeste s'il en fut un. Chaque jour, il creusait dans sa cave d'aussi larges sillons que sa charrue en laissait dans son champ.

— Allons !

" Mes chères brebis, "

pour me servir de l'heureuse expression de madame Deshouillières, en souvenir d'Augustin retenu ce soir par les suites désastreuses d'un violent mal de cheveux, à la santé du chansonnier Burns !

— A force d'avaler du *hot scotch*, le temps semblait se refroidir singulièrement autour de nous, et ce diable de cimetière s'allongeait toujours devant les naseaux fumants du cheval.

Il fallut recourir aux moyens violents pour nous remettre sur le train, et Augustin songeait que c'était

là le temps ou jamais de placer ce célèbre chant du fossoyeur, que je composai en un jour de folle gaieté.

Je fis des mines, car il y avait une rime qui clochait.

Cercueil et linceul se marient fort bien au fond d'une fosse, mais pas en poésie, paraît-il.

Malheureusement, Augustin n'était pas né puriste :

Il entonna.

Vous savez, ça va sur un air inconnu, et il y a refrain :

LE CHANT DU FOSSOYEUR.

I.

Les morts pour moi sont bonne aubaine :
Il m'en vient par toute saison.
J'en crèverais bien à la peine,
S'il fallait compter ma moisson.
A moi, la pâle fiancée !
Houp ! mes cordes sous ce cercueil !
Couche-toi là, ma trépassée.
Dors en paix sous ton frais linceul !

Et puisque la besogne est faite,
Vite ! buvons un petit coup !
Cela vous met le rire en tête,
J'ai soif, et j'ai creusé mon trou !

II.

A moi le pauvre ! à moi le riche !
A moi la mère ! à moi l'enfant !
A mon jeu personne ne triche.
Celui qui gagne est le perdant.

Mon pic en main, je fais la carte :
Le gazon vert sert de tapis.
Je mêle, et personne n'écarte :
Mes beaux joueurs sont endormis !
Et puisque la besogne est faite,
Vite ! buvons un petit coup !
Cela vous met le rire en tête,
J'ai soif, et j'ai creusé mon trou !

III.

Le soir venu, je siffle et j'erre,
Souriant à mes croix de bois :
Seul avec mon vieux cimetière
J'ai l'air ainsi d'un bon bourgeois.
Je baie aux cieux, puis je fredonne
Entre mes dents un air ancien :
A mes pieds, l'insecte bourdonne,
L'herbe épaissit et monte bien.
Et puisque la besogne est faite,
Vite ! buvons un petit coup !
Cela vous met le rire en tête,
J'ai soif, et j'ai creusé mon trou !

IV.

Un jour pourtant, notre camarde
Me couchera dans le sainfoin.
Là, près du mur qui se lézarde.....
Mais, je ne vais pas dans ce coin !
La mort est triste et je l'abhorre !
J'ai peur de dormir là-dedans.....
C'est pour cela que dès l'aurore
Je creuse et bois, tuant le temps.
Ma gorge est une large fosse
Où la mort glisse à petits pas.
Un fossoyeur chante et se gausse
Jusqu'à l'heure de son trépas.

Le refrain faisait merveille ; on le répétait à tue-tête, et pourtant ce diable de cimetière trottait toujours devant nous.

Enfin, une maison de sombre apparence se dessina lentement à notre gauche, et, amoindrissant poliment les sons de sa voix de basse-taille, Augustin nous dit :

— Attention ! mes futurs confrères ! c'est ici que vont commencer les précautions : il va falloir insinuer le cheval dans ce fourré de sapins, et escalader ce grand mur gris qui sort de ce banc de neige, là-bas. Passe-moi un pic, Ulric, et en besogne !

— Est-ce qu'on n'en décapite pas une ? hasarda timidement Marc.

— Tu as de l'esprit, toi, et tu finiras par avoir la spécialité des hydropisies ; puisque tu le veux bien, passe-moi la cruche avec le pic.

Un glou-glou sonore fit le tour ; puis la cariole poussée par six bras vigoureux alla se confondre avec les rameaux ployés par la neige, et dix minutes après, nous commencions à entamer la terre durcie d'une tombe, placée à angle droit avec la grande croix du cimetière.

Nous travaillions doucement, bien doucement, de peur d'éveiller les gens, et surtout les chiens du voisinage. Nos mains étaient bleuies par l'onglée, ce qui n'empêchait pas les pieds de tomber régulièrement. Ils grinçaient bien, de temps à autre, sur un caillou subitement ramené au grand air, mais en somme, ce n'était pas trop dangereux, car pas un chat ne rôdait autour du champ des morts.

Un remblai de six pieds de terre gelée gisait sur la neige maculée, lorsque nous atteignîmes la tombe. Au fond de ce trou informe, il faisait noir comme dans un four ; mais Augustin et Marc avait des yeux de loups-cerviers. Pendant que je faisais le guet, à genoux tous les deux sous les ais ouverts et craquetants, ils arrachaient lestement un fragment de cercueil, brisé à sa partie supérieure par un maître coup de pic.

Le bras de Marc disparut alors dans l'ouverture.

Je frissonnais des pieds à la tête, car pour rien au monde, je n'aurais voulu être à sa place en ce moment. Mais, faisant fi du contact marmoréen de ce cadavre, Marc enroula son bras gauche autour d'une poignée de cheveux, tira violemment le contenu hors de sa boîte et, comme le temps pressait,—une lumière passait et repassait derrière la fenêtre du bedeau, — Augustin procéda à la toilette, déchirant promptement ce qui devait être le suaire, car il était défendu de toucher à la garde-robe des bourgeois de l'autre monde.

Une corde fixée autour des reins, le cadavre sortit tranquillement du lit où il dormait ; en un clin-d'œil, la fosse reprit à peu près sa physionomie première, et cinq minutes plus tard, notre sujet était douillettement couché dans le coffre de la voiture, les genoux ramenés sur la poitrine, car la carriole n'était guère large.

Le lendemain soir, nous rentrions triomphalement à Montréal, revenus par un train d'enfer : c'était

Augustin qui conduisait, et pourquoi le cacherai-je ? les auberges étaient fermées.

En m'endormant, je l'entendais chuchotter :

— Notre sujet devait être d'excellente famille, il avait une bien belle robe de tulle blanc.

— J'attachai peu d'importance à ce détail, car j'avais sommeil, mais le matin en entrant dans le cabinet de travail, je revis notre trouvaille nocturne, vrai bijou anatomique.

Ravissante dans ses contours, dans sa blancheur matte et dans son immobilité, c'était une vraie statue grecque déterrée des ruines du Parthénon.

Je ne la décrirai pas plus longuement, car depuis, elle s'est embrouillée dans ma mémoire avec bien d'autres, mais je dirai que nous mîmes huit jours à en faire un squelette superbe et, puisque cette histoire semble vous intéresser, j'ajouterai que, par un curieux procédé d'injection, j'ai réussi à préserver le crâne, non pas tel que nous l'a remis le cimetière de . . . . tiens ! c'est trop fort d'avoir son nom sur le bord des lèvres, sans pouvoir le dire : qu'importe ? c'était dans le comté de Verchères, — mais tel que la science me l'a gardé, avec ses magnifiques tresses de cheveux blonds.

Il est là, dans l'enfoncement de la boiserie, au-dessus de la porte. Voyez-vous s'allonger sur la muraille l'ombre de la pipe que ce farceur d'Augustin lui a glissée entre les dents ?

A nos bouteilles maintenant, et gare à la sardine !

— A la santé du bonnet de nuit, Jules Porlier, qui n'a pas même entendu la fin de ton récit pour s'endormir, reprirent en chœur les carabins.

Jules, pâle comme la pauvrette exposée naguère sur la table de dissection, n'était pas pourtant endormi. Son âme avait faibli en face du crâne d'ivoire qui fut Rose Bernard, et il venait de perdre connaissance.

Oh ! science, que de crimes commis en ton nom !

IV.

SUNT LACRYMÆ RERUM.

La veille de la Toussaint de 1866, quatre ans après, je visitais en compagnie de quelques amis l'asile de Beauport. Dans les immenses prairies qui entourent ce château de la folie, les pauvres d'esprit allaient se promenant et causant entre eux de leurs

rêves insensés. Le docteur Turcotte, homme de cœur, véritable Providence, donnée par une autre Providence pour veiller sur ce morne cimetière de la pensée, m'avait indiqué plus d'un cas curieux, lorsque tout à coup, en tournant le carrefour d'une allée de sapins, il s'arrêta devant un jeune homme au front haut, à l'œil triste et vague qui lisait discrètement, couché sur des feuilles mortes.

— Voilà, me dit-il, un cas excessivement grave : ce jeune homme que vous voyez là offre une folie tranquille, douce, et pourtant incurable. Il passe ses journées à lire les contes fantastiques d'Hoffmann ; l'Albertus de Théophile Gauthier lui est familier, Edgard Poë ne le quitte pas, Charles Beaudelaire est son favori, et il m'est impossible de le tirer de cette littérature imprégnée de bière, de nicotine et d'opium.

— Mais, répliquai-je, n'y aurait-il pas moyen de l'en distraire et de lui ôter ces moyens d'alimenter son imagination malade, en éloignant de lui les livres qui la surexcitent ?

— Impossible, mon bon ; il est doué d'une mémoire implacable qui lui représente sans cesse les scènes les plus terribles de ces conteurs fantastiques. Vous allez en juger par vous-même.

— Jules . . . fit-il, en se penchant, et en lui touchant l'épaule bien doucement.

Le pauvre interpellé se retourna lentement vers le docteur Turcotte. Un instant ses yeux ternes s'arrêtèrent sur la figure honnête de celui que tout le

monde appelle le médecin des pauvres ; puis tout à coup un éclair étrange passa dans sa prunelle vague ; il fit un geste terrible et, d'une voix brisée :

Analyseurs damnés, abominable race,
Hyènes qui suivez le cortége à la trace
Pour déterrer le corps ;
Aurez-vous bientôt fait de déterrer les bières
Pour mesurer nos os et peser nos poussières :
Laissez dormir les morts !

Mes maîtres, savez-vous, qui donc a pu le dire ?
Ce qu'on sent quand la scie avec ses dents déchire
Nos lambeaux palpitants ?
Savez-vous si la mort n'est pas une autre vie.
Et si, quand leur dépouille à la tombe est ravie,
Les aïeux sont contents ?

Ah ! vous venez fouiller de vos ongles profanes
Nos tombeaux voilés, pour y prendre nos crânes ;
Vous êtes bien hardis !
Ne craignez-vous donc pas qu'un beau jour, pâle et blême,
Un trépassé se lève et vous dise :—" Anathème ! "
Comme je vous le dis.

Vous imaginez donc, dans cette pourriture,
Surprendre les secrets de la mère nature
Et le travail de Dieu ?
Ce n'est pas par le corps qu'on peut comprendre l'âme :
Le corps n'est que l'autel, le génie est la flamme.
Vous éteignez le feu !

Le fou avait su donner à ces vers de la *Comédie de la mort* de Gauthier, un tel accent de l'autre monde que le frisson en serait passé sur le scalpel d'un athée-médecin.

Instinctivement, je pressai le bras du docteur qui m'entraîna dans son cabinet particulier.

Un bol de punch et de longues pipes nous y attendaient, et c'est entre deux ouateuses spirales de fumée qu'il me raconta la triste histoire de Jules Porlier et de sa "*belle aux cheveux blonds.*"

LE PÈRE MICHEL.

I.

SOLEIL DE MAI.

Le soir de la Saint-Michel, j'écoutais le vent de Nord-Est passer en gémissant entre les branches dénudées des peupliers qui bordent mon jardin. Il tordait leurs grands faîtes désolés par la grive et la tourmente ; puis descendant et miaulant le long de

la cheminée, il venait agoniser sur le bon feu de bouleau rouge qui pétillait, tout ravivé par le contact de la bise d'automne.

Le fleuve était moutonneux ; il faisait froid dans les champs : au loin, un volier d'outardes remontait du golfe en découpant le ciel gris de son vol triangulaire et, tout en fumant ma pipe, le nez sur la vitre brumeuse, je me mis à songer aux choses du temps passé.

Ce fut alors que je commençai à me trouver vieilli ; car ce jour-là, c'était jadis la fête du père Michel Larivée, un vieillard qui avait enduré et dorlotté mon enfance.

Depuis longtemps, il dormait son somme sans nul souci des choses de ce monde, et pourtant il me sembla qu'à cette heure de rêverie, cela ferait plaisir aux os verdis de mon vieil ami, si je pensais à lui, et si je faisais une place à sa pauvre âme frileuse, tout à côté de la mienne qui en ce moment se chauffait à la sève et au meilleur sang de la vie.

Penché sur mes souvenirs, je vis alors — comme il y a vingt-cinq ans — poindre sur la lisière grisâtre du chemin du roi un petit chapeau de paille recouvert de toile cirée.

C'était le père Michel : il était bien reconnaissable à son gilet de *bouragan*, à ses pantalons tout rapiécés et à la longue perche de ligne qu'il tenait à la main.

A mesure qu'il approchait, on voyait son nez bourgeonné s'illuminer de joie ; il riait, le pauvre

cher homme, rien qu'à me savoir là, l'attendant l'œil au guet, et d'aussi loin qu'il m'entrevit, il cria joyeusement :

— Ah ! M. Henri, quelle bonne pêche nous allons faire, aujourd'hui !

A ces mots, je sautai de joie — car la bise avait cédé sous les chaudes effluves de mon soleil de mai : j'étais redevenu enfant, — content de la permission que ma mère m'avait donnée de grand matin, j'allongeai bravement mon petit pas, derrière les immenses enjambées du père Michel qui, comme d'habitude, marchait en sauvage, effleurant si légèrement le sol, qu'une feuille morte n'aurait pas craqueté au contact de son pied.

Nous descendîmes la route du manoir, qui court vers la grève et, à mesure que nous cheminions, il m'expliquait de sa voix, cassée mais sympathique, comment il avait laissé un lambeau de sa vie à presque tous les endroits de la côte de Beaumont.

C'étaient, comme toujours, de terribles histoires de sauvetages opérés sur les immenses et terribles battures qui font face au *trou* Saint-Patrice, puis des pêches incroyables accomplies à l'époque des grandes marées ; tout cela pour finir par de curieuses trouvailles faites sur le *plein*.

Tant qu'il parla mes frêles jambes d'enfant firent leur tantinet de chemin, et cela sans se morfondre ni s'endormir. Elles ne demandaient pas mieux que de continuer avec le récit attachant ; mais arri-

vées sur la côte escarpée qui surplombe la toiture rouge et pointue du vieux moulin banal, il fallut s'arrêter.

Le père Michel s'était penché sur une grosse pierre moussue qui masquait la racine d'une souche à demi-brulée. D'un poignet vigoureux, il la déplaça et tirant hors de cette armoire improvisée une petite gourde, il avala quelques gouttelettes d'eau-de-vie ; puis, replaçant le tout d'une main adroite, il continua le récit pour l'achever à la fin de la grande Anse qui aboutit au petit cap.

Pour ne pas perdre de temps, en route nous avions déroulé nos lignes ; je puisai dans sa provision de vers de terre, et bientôt nos appâts gisaient au fond du fleuve, à la grâce de Dieu.

Quand il pêchait, le père Michel devenait silencieux comme une roche.

Parler empêchait le poisson de mordre, disait-il, et puis il se complaisait à laisser errer ses idées au fil du courant.

Je savais cette manie par cœur, et pour rien au monde je n'aurais pris sur moi de le déranger.

De temps à autre, néanmoins, il se tournait à demi de mon côté pour me faire une question sur le dernier livre que j'avais lu ; car il était curieux comme une belette, le père Michel.

Je le lui faisais connaître brièvement, et sa pensée taciturne ne tardait pas à aller se replonger dans la monotonie de la vague.

Le soleil était chaud ; on approchait de la canicule ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur le front ridé de mon compagnon qui, de temps à autre agitait sa ligne, comme pour agacer le poisson ; mais carpes, brochets et dorés nageaient fraîchement en eau profonde par un temps pareil, et le fil trompeur ne rendait à la main rugueuse aucune de ces secousses rapides et voraces qui lui faisaient autant de plaisir que sa gourde d'eau-de-vie.

Seul un petit achigan vert gisait sur le tuf, les ouies sèches et la bouche démesurément ouverte, comme pour demander une goutte d'eau réconfortante.

Lassé de son immobilité, le père Michel me demanda alors pour la quinzième fois :

— Petit, quoi de nouveau ?

— Mais rien, père Michel, si ce n'est que j'ai trouvé des balles hier sur les *crans* de la Rivière au Seigneur.

— Ces trouvailles deviennent curieuses, Henri : la semaine dernière, c'était un biscayen ; le mois passé, une bayonnette ; aujourd'hui, des balles. M'est avis qu'il y a une soixantaine d'années, les Anglais ont du faire une descente ici dans l'anse et qu'ils ont été chaudement reçus par les miliciens. Mais les pauvres gens finirent par avoir le dessous, et j'ai entendu raconter à mon grand'père que, pour s'en venger, l'ennemi brûla une grande partie de la paroisse. Ce qui n'a pas empêché le contingent de

Beaumont de faire bravement son devoir pendant la guerre de 1812. J'en sais quelque chose, car j'en étais, moi.

— Comment, vous en étiez ? mais contez-moi ça, père Michel.

— Je le veux bien, enfant, quoique ça me chiffonne de penser à ces choses-là, dit-il en jetant un long regard sur le moulin qui bruissait à notre droite, mêlant la vibration sonore de ses moulanges aux grondements de la chute de la Rivière au Seigneur, qui tombait au pied d'un vieux mur gris tout constellé de mousses.

II.

LE MOULIN DE LA MEUNIÈRE.

— J'ai été jeune, moi aussi, Henri, bien qu'à force de rides et de cheveux gris, cela ne paraisse plus maintenant.

Ah ! dans ces temps-là, c'était le bon moment pour vivre ! Au coin du feu, le soir, les anciens berçaient les enfants en leur racontant les malheurs de

la patrie, les efforts de Montcalm, les victoires de Lévis essayant de replanter chez nous la hampe du drapeau blanc que les Anglais avaient remplacé par leur ennuyeux chiffon rouge.

Alors on vivait autrement ; c'était déshonorant pour un habitant que de donner la main à un John Bull, et maintenant on fait des courbettes à l'envahisseur, ce qui prouve que le vieux sang français s'affaiblit dans nos veines.

On aime mieux prendre des professions que se mettre à la charrue comme autrefois, et m'est avis qu'en fourrant dans la tête de notre jeunesse l'idée d'être avocat, médecin, notaire, les gouverneurs suivent des instructions secrètes venues de Londres, dans le but de nous faire disparaître petit à petit. Remarque une chose, Henri ; pour se défaire des sauvages on leur donne l'eau de feu ; pour effacer la race canadienne-française, on lui retirera sa charrue et son champ.

Je les déteste, vois-tu ces Anglais, bien que je les aie servis ; et tu en sauras la raison plus tard : qu'il me suffise de te dire qu'alors s'ils n'étaient pas si nombreux qu'aujourd'hui, ils étaient plus à craindre. On nous haïssait, au lieu qu'on nous caresse maintenant ; car l'habitant connaissait leur côté sensible, et il savait se passer des produits britanniques. Son champ, son fusil, sa ligne et son métier suffisaient pour tous les besoins de la maison. Partout le gibier foisonnait ; on ne brûlait pas les forêts à tort et à travers, sous prétexte de colonisation, de potasse et

de bois de chauffage. Les bras se fatiguaient rien qu'à tremper l'hameçon dans l'eau. Aujourd'hui tout s'en va, même le poisson ; regarde ma ligne, Henri ; comme elle est tranquille !

En ce temps-là, je passais ma vie chez Juste Labrèque.

Il n'était pas riche ; mais c'était un brave homme qui par-dessus le marché était mon oncle et mon parrain.

Nous jasions de choses et autres et, comme il avait bon jugement et que la gazette n'avait pas encore pénétré dans la paroisse, tout le monde acceptait son avis, sa décision, comme parole d'Evangile.

Il était beau surtout, lorsque la conversation tombait sur l'empereur que le maître d'école, McIntyre, s'obstinait à appeler " Mossieu de Bonaparte. " Oh ! alors son dos voûté se redressait, son œil devenait flamme, sa moustache tremblottait, et il m'a toujours semblé que mon oncle, vu comme cela, écrasant de son regard et de sa parole le maître d'école, ressemblait à ce vieux grenadier qui suit l'empereur, s'élançant sur le pont d'Arcole, un drapeau à la main, comme on le voit dans la vieille gravure que le seigneur de Beaumont a dans sa bibliothèque.

Depuis sept ans mon oncle avait été installé par le seigneur meunier en son moulin banal que tu vois là-bas sur la grève. C'était moi qui lui aidais à mettre la farine dans les bluteaux, et cela faisait vraiment plaisir que de travailler auprès du parrain,

bien que ce fût à cœur de jour, car j'étais sûr que Marguerite, bonne et souriante, me crierait, le soir venu :

— Eh ! comment cela va-t-il, Michel, puisqu'on fait de la farine, il n'est que juste de manger son pain blanc le premier. Avance ici, et viens-t'en causer auprès de mon rouet.

Marguerite était une petite orpheline que l'oncle Labrèque avait un jour recueillie dans le chemin du roi. Une vieille mendiante battait la pauvrette qui ne pouvait plus marcher ; l'oncle lui offrit alors une piastre française si elle voulait lui céder la petite. Ce fut marché conclu ; la vieille alla se soûler avec son argent, et l'orpheline, élevée pieusement par les soins du parrain Juste, grandit tranquillement loin des mauvais traitements et de la triste pitié des grandes routes.

Sous les murs du vieux moulin, elle avait retrouvé l'ombre de sa famille perdue.

La charité que lui fit mon parrain, la pauvre Marguerite me l'a bien rendue depuis ; car sa voix douce ne ménageait ni les conseils ni les bonnes paroles ni les tendres avis.

A force de l'entendre prendre sur moi son petit ton d'autorité, j'avais fini par l'aimer avec tant d'ardeur que je l'aurais suivie au bout du monde, avec mon gilet enfariné, ma petite casquette toute saupoudrée de poussière de blé, et cela sans sourciller ; car si Marguerite était affectueuse, belle et

toujours de bonne humeur, elle n'était pas fière du tout, cette fille-là.

Tous les soirs, quand les moulanges avaient été nettoyées, la farine bien empochée, et le moulin mis en ordre, l'oncle et moi, nous descendions au premier étage où étaient ses appartements.

Là, mon parrain lisait attentivement quelques vieux livres que lui prêtait le curé, pendant que le chat, couché sur ses genoux, filait gravement son ron-ron, les yeux à demi-fermés, observant et cherchant finement à deviner ce que Marguerite et moi pouvions nous dire si longuement auprès de la fenêtre du pignon qui regarde le fleuve.

Les amis venaient quelquefois nous voir ; mais, comme il fallait gravir la côte très-escarpée du moulin, ils choisissaient d'ordinaire pour leurs visites les soirées où il faisait clair de lune.

Je n'en étais pas fâché : cela nous laissait à nos délicieux tête-à-tête, où l'on causait si familièrement et où l'on se sentait si heureux.

Heureux ! je l'étais, mon cher Henri, et cela aurait duré toute ma vie, si les Anglais ne s'étaient pas avisés vers cette époque, d'interdire aux Américains le commerce avec la France.

Une déclaration de guerre s'en suivit, du moins c'est ce que vint nous dire, un bon soir, cette vilaine chouette de maître d'école :

— " C'est les Anglais reconquérir le prétendu Etat-Uni, nous dit-il, dans son français invalide :

nos réguliers vont marcher, et l'habit rouge tape fort, sans s'en apercevoir, car c'est le sang pas paraître du tout sur le costume militaire anglais. "

Le dimanche suivant, notre curé, M. Raby, nous lut au prône une lettre du grand-vicaire Roux, nous rappelant, au nom de l'évêque, toute la loyauté due à l'Angleterre : les milices allaient être appelées, et c'était donc vrai que peut-être il me faudrait retrousser mes manches de chemise jusqu'au coude, et taper les yeux fermés dans un tas de poitrines humaines, jusqu'à ce qu'à son tour le blanc farinier tombât rouge de sang, et qu'un pied de terre étrangère couvrît ses os rompus et son pauvre corps meurtri, loin du moulin si aimé et si tranquille de Beaumont.

Je roulais toutes ces pensées dans mon esprit, jusqu'au jour fixé pour le tirage au sort.

Depuis la réception de la triste nouvelle, Marguerite était devenue encore plus laborieuse que d'habitude. Elle me tricotait des bas de laine, me confectionnait quelques chaudes chemises de flanelle, et faisait ce qu'elle appelait " le trousseau du fiancé de la gloire. "

Moi, j'aurais préféré Marguerite à cette dernière. Souvent il me passait par la tête que j'aurais peut-être la chance de mettre la main sur un bon numéro ; alors je me voyais remplacer l'oncle Juste, comme meunier en chef : je me mariais, et dans la suite des années, un grand garçon brun, soigneusement charpenté, s'en venait prendre les fonctions

modestes que j'exerçais auprès du parrain. Je riais dans ma barbe, rien qu'à voir comme ce fils avait poussé vite ; et ces rêveries aidaient à tuer l'inquiétude, car enfin le jour décisif était venu.

Je me rendis tout pensif chez le capitaine Boilard, un bon vieux qui, après m'avoir demandé mon âge, mon nom et m'avoir fait prendre un carré de papier, se concerta un instant avec le docteur qui m'avait examiné des pieds à la tête puis, se tournant vers moi me dit d'un air radieux :

— Tu as fièrement de la chance, mon garçon ; tu te trouves être un des premiers à courir à la frontière pour défendre ton pays. Allons, demi-tour à droite ! pas accéléré ! file ! tu as deux jours pour embrasser tes parents.

Demi-tour à droite ! pas accéléré ! jamais de ma vie personne ne m'avait parlé de ce ton-là ! Le rouge m'en vint à la figure, mais je me rappelai que rien au monde n'était plus poli que le capitaine Boilard, et, tout en mettant cette familiarité sur le compte de la joie que cela lui faisait de me voir soldat, j'arrivai au moulin.

Je faisais bonne contenance, autant que le permettait mon cœur gonflé ; mais Marguerite devina la triste chose en me voyant, et comme elle se mit à pleurer, cela fit déborder tous les yeux, même ceux de l'oncle Juste, dont l'œil était sec, depuis dix-huit ans que sa femme était morte.

Chacun me faisait ses recommandations :

— Tiens-toi les pieds chauds et la tête froide, disait le parrain ; c'est le principal, et, en suivant ce conseil tu reviendras au pays ; car la maladie tue plus sûrement que la balle.

— C'est toi ôter ton chaîne de montre, insinuait McIntyre, et le mettre dans le poche de ton veste, car ça brille, et les *Rangers* du Delaware tirer de loin, bien et très-juste.

— Oh ! me dit tout bas à l'oreille, Marguerite, ne portez rien de brillant sur vous, Michel ; car ça attire la mort. Le seul bijou que je vous permets est celui-ci.

Et elle me glissa au doigt un jonc d'or.

Cela voulait dire qu'elle se fiançait à moi ; et, tout embarrassé, je ne pus que me pencher vers la terre, comme si j'avais laissé tomber quelque chose, et tout en faisant semblant de chercher, lui effleurer la main du bout de mes lèvres.

Ces deux jours là passèrent vite, très-vite ; car Marguerite et moi, nous nous aimâmes pour le temps perdu.

En mon honneur le moulin chômait ; tous mes amis étaient venus, chacun son tour, me serrer la main et me dire adieu ; le curé m'avait envoyé un beau scapulaire ; tout le monde dans la paroisse avait pensé au pauvre conscrit, pendant qu'il se sentait si heureux auprès de sa fiancée.

Mais hélas ! le matin du terrible jour était venu !

Je sautai dans la chaloupe qui devait me mener à Québec et, prenant courageusement une rame, je lançai un baiser à Marguerite, un coup de chapeau au parrain et, sans détourner la tête, commençai à nager vigoureusement. J'étais tout drôle ; le chagrin que j'avais, je ne le sentais pas ; mon cœur était resté sur la grève. Nous atteignîmes, comme cela, la passe qui sort de la batture pour nous mettre dans le chenal.

Alors, ne pouvant plus y tenir, je tournai la tête.

Marguerite avait disparu ; elle était rentrée sans doute pour pleurer plus à son aise.

Seul le moulin me regardait aller ; ses grands murs blancs scintillaient au soleil ; sa toiture rouge était devenue pourpre à la lumière, et dans le lointain on entendait le grondement de la moulange ; car plus il avait de chagrin, plus il travaillait fort, mon oncle Labrèque.

III.

LA MEUNIÈRE DU MOULIN.

— Je n'eus guère le temps de pleurer les bonnes gens de chez nous. A peine installé dans la caserne de Québec, on commença par nous briser au métier et par nous faire faire des marches à gauche, à droite, en avant, en arrière, en échelon, que sais-je, moi ? sous la conduite d'un caporal rouge, flanqué

d'un côté de son fourreau de bayonnette, et de l'autre d'une petite canne qu'il faisait tournoyer au bout du bras, comme s'il se fût agi de chasser un essaim de moustiques.

La grosse voix du capitaine Boilard n'était rien auprès des aménités que nous disait ce sous-officier, et c'est là, dans cette cour de l'ancien collége des Jésuites, que je vis bien que cette politesse exquise entre militaires, dépasse rarement le sergent-major et qu'elle est toujours un mythe pour le pauvre soldat.

Néanmoins, je n'étais pas trop gourmandé ; là comme au moulin, je tenais à ce que l'on fût content de moi.

Je rattrapai les plus forts, et un beau matin, un grand anglais, à favoris roux, le lorgnon sur l'œil et la tabatière à la main, s'en vint nous dire, après nous avoir inspectés, qu'il était fier de notre escouade, tellement fier qu'il allait donner des ordres pour nous faire embarquer le soir même sur le brigantin du capitaine Lagueux, et nous expédier à Montréal pour de là être dirigés sur le corps commandé par M. de Salaberry.

Nous mîmes trois jours à nous rendre à destination ; ce qui me permit d'écrire une longue lettre à Marguerite, et bien m'en prit ; dès le débarquement on nous dirigea à l'Acadie, où mon bataillon venait de se tirer quelques coups de fusil, avec les Bostonnais.

Le colonel de Salaberry était déjà parti pour remonter la rive gauche du Châteauguay ; nous ne le rejoignîmes qu'après une marche forcée, et pour nous mettre tout de suite à couper des arbres et à détruire des ponts, comme s'il se fût agi de faire retomber sur les pauvres habitants de l'endroit l'invasion de tous ces étrangers.

Ah ! je vis alors, mon petit Henri, comme c'était une horrible chose que l'art militaire, et je passai la nuit à regretter la vie heureuse que je menais si tranquillement au moulin, lorsque le roi d'Angleterre déclara la guerre aux Bostonnais.

Le lendemain, ce fut bien pis.

On nous fit ranger en bataille : le colonel passa devant nous en donnant tout bas ses ordres à un enfant de seize ans. Celui-ci se dirigea vers mon capitaine, lui montra du bout de son sabre un endroit du bois, et nous voilà partis au pas de course sans savoir où nous allions.

Plus tard, quelques années après, j'ai su que si la bataille avait été gagnée, c'était grâce à nous qui avions défendu le gué de la rivière.

A peine étions-nous installés, à l'affût, derrière le fourré, qu'un officier grand, fort et bel homme, s'avança vers nos lignes en criant :

— Braves Canadiens, rendez-vous ! nous ne voulons pas vous faire de mal !

Ignace Gendreau leva le bout de son fusil ; un éclair jaillit et le géant roula dans l'herbe, pendant

qu'autour de son bel uniforme souillé de sang, les coups et les balles pleuvaient dru comme grêle.

Ce n'était pourtant que le commencement, et pendant longtemps je n'entendis plus rien de distinct : un cauchemar impossible m'entraînait dans le vertige ; seulement on m'a dit que je m'étais battu comme les autres, et je n'ai pas de peine à le croire, car mon fusil était noir de poudre.

D'ailleurs pas une trace sur mon corps pour m'indiquer clairement que j'avais été en danger de mort.

Quand je commençai à voir ce qui se passait autour de moi, j'eus le frisson.

Des cadavres, de pauvres êtres qui vivaient, pensaient et aimaient peut-être comme moi, au lever du soleil, gisaient pêle-mêle, la figure dans la boue, le corps aplati par les talons de bottes de ceux qui leur avaient marché dessus, et rien que de revoir ces choses-là en pensée, ça me donne la chair de poule.

Nous étions vainqueurs pourtant, et avec 300 hommes, on avait mis en déroute 7,000 américains commandés par le général Hampton.

Je pensai que l'oncle Labrèque serait fier en lisant cela ; car il avait promis à McIntyre de s'abonner à la *Gazette de Québec*, et puis, la pauvre Marguerite, comme son cœur tremblerait de joie en ne voyant pas mon nom parmi ceux des morts !

Nous sommes tous ainsi faits, Henri, et l'homme est un étrange esprit : ce qui est deuil pour l'un devient souvent cause de joie pour l'autre.

J'aurais donné tout au monde pour faire savoir de mes nouvelles au moulin ; mais le temps pressait, paraît-il ; les Américains voulaient encore tâter du bout de nos crosses de fusils, et nous nous mîmes à battre les environs.

Ce ne fut que deux mois après que je retrouvai le tour d'écrire.

On me nomma garde-magasin à Montréal ; et pendant tout cet hiver là, je me suis fait bien du mauvais sang, car les nouvelles ne m'arrivaient pas régulièrement. Je les recevais presque toujours par l'entremise de quelque camarade, et je paraissais être oublié au moulin, lorsqu'un beau matin, le sergent vaguemestre me remit ce billet.

Le père Michel tira de son gousset un petit portefeuille noir, et en déroula un morceau de papier jauni qui enveloppait sa médaille de Châteauguay.

— Tiens, lis-le, Henri, dit-il : je l'ai conservé, car c'est écrit par mon pauvre parrain.

Il disait :

BEAUMONT, ce 15 Février 1813.

Mon cher Michel,

Je ne suis pas bien, et en attendant ton retour qui, je l'espère, aura lieu prochainement, j'ai été obligé de prendre Pitre Belours pour m'aider. J'étais trop

faible pour faire marcher le moulin tout seul. Pitre est un garçon économe et rangé, qui travaille dur.

Marguerite est bien et nous t'embrassons.

Ton parrain qui t'aime,

JUSTE LABRÈQUE.

P.S. — N'oublie pas ma dernière recommandation, mon garçon : tiens-toi les pieds chauds et la tête froide ; ce serait bête de ta part si tu allais mourir de maladie, maintenant que tu as échappé aux balles des yankees.

— Hélas ! tout n'était pas fini pour moi, reprit le père Michel, et ce congé désiré par l'oncle Juste n'était pas facile à obtenir, car les Bostonnais devenaient remuants, et croyant que la fonte des neiges leur porterait chance, ils étaient revenus faire une petite promenade en Canada, en passant par Odelltown. Nous les attendîmes de pied ferme à Lacolle où M. de Salaberry nous avait cantonnés, et c'est là, Henri, que je n'ai pas jeté ma poudre aux corneilles, car ces grands maigres de coquins s'étaient mis en tête de canonner le moulin de la paroisse.

C'était à la fin de mars : il faisait un froid piquant, et à chaque boulet qui venait éventrer la muraille du pauvre moulin, un fort courant d'air se précipitait dans la chambre où nous étions. Heureusement que je ne les craignais pas, comme le bon M. Raby, notre curé ; et, agenouillé près de l'embrasure de la fenêtre, je tirais sur l'ennemi, en descendant un à

chaque coup de fusil ; car vois-tu, Henry, j'avais la rage au cœur et je me disais :

— Si au lieu de venir à Lacolle, ces gueux-là s'étaient mis en tête de venir braquer leurs canons sur le moulin de Beaumont, comme Marguerite se mourrait de peur en ce moment !

Et boum ! à chaque fois que mon chien redescendait sur le bassinet, un Américain s'allongeait par terre, et se mettait à planter des poireaux.

Pauvre Marguerite, elle qui me rendait le cœur si faible autrefois, elle ne s'est jamais doutée du coup d'œil que son seul souvenir me donnait ce jour-là. Dieu me pardonne ! je crois que je les aurais tous abattus les uns après les autres, si une grenade n'était pas venue me faire entrer dans l'épaule un éclat de bois du chambranle de la fenêtre.

Je tombai à mon tour : on m'enleva, et je demeurai deux mois en convalescence à l'hôpital de Mont réal.

Un beau jour de juin, le chirurgien me dit en riant qu'il avait un nouveau remède pour moi, et il me prescrivit d'en prendre aussi longtemps que je voudrais ; puis, il me tendit un rouleau.

C'était mon congé et mon brevet de sergent-major.

Que de joie cachée sous ce bout de parchemin ! Je reverrai donc le parrain, son moulin et la meunière, me disais-je ; et le soir j'étais en route pour Québec.

Lorsque j'y arrivai, le temps de la marée était passé, et les chaloupes de Beaumont avaient quitté le port depuis déjà deux grandes heures. Force me fut donc de traverser le fleuve à la Pointe Lévi, et de faire la route à pied. Elle n'était pas longue habituellement — deux petites lieues, — mais ce jour-là elle se fit interminable; depuis quatre mois j'étais sans nouvelles de ceux que j'aimais.

Déjà j'étais arrivé sur le côteau de Vincennes ; mon cœur battait à me rompre la poitrine ; il n'y avait plus qu'un quart de lieue pour se rendre au moulin, et prenant mon sac, je l'appuyai le long de la clôture, puis m'assis dessus pour préparer mes idées aux joies que j'allais éprouver.

En ce moment le petit Turgeon passait ; je vis bien que ma blessure et la fièvre m'avaient changé, car il me regarda sans me reconnaître !

— Eh ! l'enfant, il n'y a rien de nouveau dans la paroisse, lui dis-je en grossissant ma voix ?

— Non, monsieur, fit-il d'un air tout effrayé.

— Où vas-tu donc de ce pas, ajoutai-je doucement pour le rassurer ?

— En bas de la côte, chez Pitre Belours.

— Mais, c'est au moulin ça ; comment va le meunier Labrèque ?

L'enfant me regarda avec des yeux tout grand ouverts, et me dit simplement :

— Depuis trois mois et demi il est mort, monsieur.

— Comment, il est mort ! criai-je avec les yeux pleins de larmes.

— Et mademoiselle Marguerite ? ajoutai-je, si bas que je m'entendis à peine.

— Dame ! son amoureux Michel Larrivée a été tué à la guerre, et, comme après la mort du meunier Labrèque, elle n'était pas pour demander la charité, elle s'est mariée avec Pitre Belours qui a fait des économies pendant que l'autre faisait le soldat.

Je crus que j'allais mourir.

Je tombai sur l'herbe, et là je pleurai comme un enfant, puis quand ma première douleur fut passée, je me rendis chez M. Raby qui me confirma toutes ces affreuses nouvelles.

Maintenant, n'ai-je pas raison de dire que c'est une bien triste chose que la guerre, Henry ? et tu ne comprendras bien ces paroles que lorsque tu auras encore grandi de deux bons pieds.

Dire que sans le régent George IV, je me serais marié à la meunière du moulin, morte de chagrin en voyant les économies de Pitre s'en aller à l'auberge, et que j'aurais joui de la vie, moi aussi, tandis que maintenant, sans famille, sans enfants, je ne suis plus qu'un invalide pensionné par le gouvernement.

Ah ! tu ne sauras jamais combien je les déteste ces Anglais !

IV.

SOLEIL D'AUTOMNE.

Aujourd'hui, tout s'en est allé.

Le vieux moulin banal de Beaumont a suivi le sort du manoir seigneurial ; il est abandonné. La route par où nous filions vers la grève fait partie de la prairie, et le rivage lui-même n'est plus fréquenté que par de rares pêcheurs aux bars qui, au mois d'octobre, viennent allumer leurs feux sur les crans du petit Cap.

Seul je reste encore debout, au milieu de ces souvenirs d'enfance qui s'en vont ; car le père Michel a suivi la loi commune.

Depuis longtemps il dort son dernier somme sans nul souci des choses de ce monde, et pourtant il m'a semblé qu'en ce jour de sa fête, cela ferait plaisir aux os verdis de mon vieil ami, si je pensais à lui, et si je faisais une place à sa pauvre âme frileuse, tout à côté de la mienne qui, en ce moment, se réchauffe doucement au contact des derniers rayons de son soleil d'automne.

LE FEU DES ROUSSI.

I.

LE PETIT CYPRIEN.

Il est bon de vous dire que le petit Cyprien Roussi n'avait pas fait ses Pâques depuis six ans et onze mois.

La septième année approchait tout doucement ; et, comme c'était l'époque où les gens placés en aussi

triste cas se transformaient en loups-garous, les commères du village de la bonne Sainte Anne du Nord s'en donnaient à cœur-joie sur le compte du malheureux.

— Rira bien qui rira le dernier, disait dévotement la veuve Demers. Quand il sera obligé de courir les clos, et cela pendant des nuits entières, sans pouvoir se reposer, il aura le temps de songer aux remords que laissent toujours les fêtes et les impiétés.

— Courir les clos ! ça c'est trop sûr pour lui, reprenait non moins pieusement mademoiselle Angélique Dessaint, vieille fille de quarante-huit ans ; mais peut-on savoir au moins ce qu'il deviendra, ce pauvre Cyprien ? J'ai ouï dire qu'un loup-garou pouvait être ours, chatte, chien, cheval, bœuf, crapaud. Ça dépend, paraît-il, de l'esprit malin qui lui est passé par le corps ; et, tenez, si vous me promettiez de ne pas souffler mot, je dirais bien quelque chose, moi....

— Ah ! jour de Dieu, bavarder ! jamais de la vie, affirma hardiment la mère Gariépy, qui tricotait dans son coin. C'est bon pour la femme du marchand, qui est riche et n'a que cela à faire. Parlez, parlez toujours, mademoiselle Angélique.

— Eh ! bien, puisque vous le voulez, je vous avouerai que j'ai dans mon poulailler une petite poule noire qui me donne bien du fil à retordre. Elle ne se juche jamais avec les autres, caquète rarement et ne pondrait pas pour tout le blé que le bonhomme

Pierriche récolte le dimanche. Parfois, il me prend des envies de la saigner ; il me semble qu'il doit y avoir quelque chose de louche là-dessous.

— Mais, saignez-la, Angélique ; saignez-la, interrompit la veuve Demers. Qui sait ? en la piquant du bout d'un couteau, peut-être délivrerez-vous un pauvre loup-garou ; car, pour finir leur temps de peine, il faut de toute nécessité qu'un chrétien leur tire une goutte de sang ; ce sont les anciens qui le disent.

— Ah ! bien, ça n'est pas moi qui saignerai Cyprien Roussi ; j'aurais trop peur de toucher à sa peau d'athée !

C'était la petite Victorine qui hasardait cette timide observation, et peut-être se préparait-elle à en dire plus long sur le compte de Cyprien, lorsqu'on entendit une voix avinée qui venait du chemin du roi.

Elle chantait :

On dit que je suis fier,
Ivrogne et paresseux.
Du vin dans ma bouteille,
J'en ai ben quand je veux. (1)

— Tiens ! voilà le gueux qui passe, murmura modestement la charitable Angélique, en marmottant quelques douces paroles entre ses dents.

(1) La plupart de ces fragments sont tirés des "Chansons populaires du Canada, recueillies et publiées avec annotations par M. Ernest Gagnon." Ce livre, qui se fait rare, est précieux à plus d'un titre pour celui qui veut se rendre compte des origines de notre poésie et de notre littérature populaire.

La voix était toute proche ; et, avec cette solution de continuité qui caractérise les idées d'un chevalier de la bouteille, une nouvelle chanson faisait vibrer les vitres du réjouissant repaire où ces dames commé-raient à loisir.

Ell' n'est pas plus belle que toi,
Mais elle est plus savante :
Ell' fait neiger, e l' fait grêler,
Ell' fait le vent qui vente
Sur la feuille ron.... don.... don don
Sur la jolie feuille ronde.

Ell' fait neiger, ell' fait grêler,
Ell' fait le vent qui vente,
Ell' fait reluire le soleil
A minuit, dans ma chambre.
Sur la feuille, etc.

— Ah ! sainte bénite ! j'en ai les cheveux à pic sur la tête, gazouilla à la sourdine la mère Gariépy. L'avez-vous entendu comme moi ? vous autres :

Il fait reluire le soleil,
A minuit dans sa chambre !

— Oui, c'est triste, bien triste, toutes ces choses, continua la suave Angélique ; et pourtant, ce soleil qui à minuit reluit dans sa chambre, n'est qu'un faible commencement de la fin. Le pauvre garçon en souffrira bien d'autres !

Ces dames se reprirent à jaser de plus belle ; car, la voix s'était perdue dans le lointain et pourtant de prime abord celui qui en était le propriétaire ne méritait certainement pas si triste renommée.

Cyprien Roussi n'était pas né à la Bonne Sainte-Anne du Nord ; mais comme tout jeune encore il avait perdu père et mère, le hazard l'avait confié aux soins d'un vieil oncle, garçon et esprit tant soit peu voltairien, qui avait laissé Cyprien pousser à sa guise, sans jamais s'en occuper autrement que pour le gourmander sévèrement lorsqu'il n'arrivait pas à l'heure du repas.

Pour le reste, liberté absolue.

Aussi, dès l'âge de vingt ans, Cyprien avait réussi à grouper autour de lui la plus joyeuse bande de lurons qui ait jamais existé, à partir du Château-Richer en remontant jusque dans les fonds de Saint-Féréol. Il était, par droit de conquête, le roi de tous ces noceurs, roi par la verve, par l'adresse, et par la force corporelle, car personne mieux que le petit Cyprien ne savait raconter une *blague*, adresser un coup de poing, décapuchonner avec une balle un goulot de bouteille, et vider en une heure les pintes et les chopines de rhum.

Sur lui, le mal de cheveux n'avait guère plus de prise que les Bostonnais sur les habitants de la bonne Sainte-Anne du Nord.

La nature n'avait rien épargné pour façonner au petit Cyprien une bonne et rude charpente.

Front haut et dégagé, œil fier et ferme sous le regard d'autrui, bouche agaçante et pleine de promesses, tête solidement assise sur un cou fortement planté entre deux larges épaules, poitrine musculeuse

et bombée ; tout était taillé chez Cyprien Roussi pour le pousser à une vieillesse de cent ans.

Lui-même, quand on lui parlait de rhumatismes, de maladies mystérieuses, de morts subites, et des peines de l'enfer, il se frappait l'estomac de son poing velu, et disait en ricanant :

— Est-ce qu'on craint le froid, la maladie, la vieillesse, le diable, avec un pareil coffre ? Là-dessus le chaud et le froid passent sans laisser de traces. Cessez vos psalmodies, mes doux amis, et gémissez sur le compte d'autrui ; car en me voyant naître, la bonne Sainte-Anne a dit à son mari :

— Tiens, je vois poindre là-bas un gaillard qui pendant la vie s'économisera bien des vœux.

Alors, tout le monde se signait ; on le recommandait aux prières des fidèles, et les bonnes gens de l'endroit égrenaient le chapelet pour lui, et écoutaient dévotement les vêpres, pendant qu'en joyeuse compagnie, le petit Cyprien jurait haut et buvait sec dans les bois qui foisonnent autour de la Grande-Rivière.

Là, pelotonné à l'ombre, tout le village passait devant ses yeux, sans pouvoir trouver grâce.

Les vieilles avaient la langue trop affilée ; ce qui était un peu vrai :

Les jeunes voulaient enjôler les garçons par des charmes d'importation anglaise, et par des vertus tout aussi artificielles :

Le marchand faisait passer un tributaire du Saint-Laurent dans son rhum et dans son genièvre :

Le curé buvait sec, mais en cachette ; ce qui constituait un pénible cas d'ivrognerie :

La bonne Sainte-Anne ne se faisait pas assez prier pour opérer ses miracles :

Les béquilles suspendues à la voûte et aux parois de l'église étaient toutes de la même longueur ; ce qui prouvait en faveur de la monotonie du talent de l'ouvrier chargé de la commande :

Les *ex-voto* étaient faits dans le but d'encourager la colonisation, au détriment de la navigation pour laquelle le petit Cyprien se sentait un faible décidé.

Et la bande joyeuse de rire aux éclats, de trinquer à chaque saillie, et de faire chorus autour de l'athée.

Il n'y avait pas de scandales cousus au fil blanc qu'il n'inventât, lorsqu'un beau dimanche ce fut au tour de tous ces lurons d'être scandalisés.

Pendant la grand'messe, le petit Cyprien Roussi qu'on n'avait pas vu depuis trois semaines, s'était pieusement approché du balustre, et, à la vue de tout le village ébahi, y avait reçu des mains de son curé la sainte communion.

II.

MARIE LA COUTURIÈRE.

Le secret de tout ceci était bien simple pourtant.

Si le dimanche qui suivit la fête au Bois, les farauds du Château-Richer et de Saint-Féréol, tout en pomponnant leurs chevaux et faisant leur tour de voiture, s'étaient adonnés à passer devant la porte de la modeste maison du père Couture, sise au pied

d'une de ces jolies collines, qui traversent le village de Sainte-Anne, ils auraient aperçu le cabrouet de Cyprien, dételé et remisé sous le hangard.

Ce jour-là, bayant aux corneilles, fatigué de courir la pretentaine et de fainéantiser, Cyprien, avait appris, l'arrivée de Marie la couturière.

Marie la couturière, était une grande brune, ni belle ni laide, qui avec l'œuvre de ses dix doigts, gagnait un fort joli salaire à la ville, où elle s'était fait une réputation de modiste. Elle était venue prendre quelques jours de repos, chez l'oncle Couture, et comme le petit Cyprien, s'était levé ce matin-là, avec l'idée fixe d'aller lui conter fleurette, il avait attelé, après le dîner, et s'en était venu bon train, superbement endimanché, pipe virege sous la dent, mettre le feu dessus et faire un brin de jasette.

Le père Couture était un vieux rusé, qui, lui aussi, avait fait son temps de jeunesse. Aussi, vit-il, d'un très-mauvais œil le vert galant, arrêter sa jument devant la porte, la faire coquettement se cabrer, puis s'élancer lestement sur les marches du perron, tout en faisant claquer savamment, son fouet. Mais, sa nièce Marie, lui avait montré une si jolie rangée de dents, elle l'avait appelé :

— Mon oncle !

avec une intonation si particulière, qu'il se prit à chasser cette mauvaise humeur, comme on chasse une mauvaise pensée et sans savoir ni pourquoi, ni

comment, il s'en était allé tranquille mettre le cheval à l'écurie, et remiser la voiture sous le hangard.

Pendant l'accomplissement de cette bonne action, le petit Cyprien, le toupet relevé en aile de pigeon, le coin du mouchoir artistement tourmenté hors de la poche, avait fait son entrée triomphale, tenant d'une main son fouet, et de l'autre sa pipe neuve.

Marie était bonne fille, au fond. Cet air d'importance n'amena pas le plus petit sourire sur le bout de ses lèvres roses. Elle lui tendit gaiement la main, tout en disant :

— Eh ! bien, comment se porte-t-on par chez vous, Cyprien ?

— Mais cahin et caha, mademoiselle Marie : l'oncle Roussi est un peu malade ; quant à moi, ceci est du fer, ajouta-t-il, en se passant familièrement la main sur la poitrine.

— Savez-vous que vous êtes heureux d'avoir bonne santé comme cela, Cyprien : au moins, c'est une consolation, pour vous qui mettez sur terre tout votre bonheur, car, pour celui de l'autre côté, on m'assure que vous n'y croyez guère.

— Ah ! pour cela, on ne vous a pas trompé, et je dis avec le proverbe : un tu tiens vaut mieux que deux tu tiendras.

— C'est une erreur, Cyprien ; on ne tient pas toujours, mais en revanche vient le jour où l'on est irrévocablement tenu : alors il n'est plus temps de regretter. Voyons, là, puisque nous causons de ces

choses, dites-moi, cœur dans la main, quel plaisir trouvez-vous à être détesté par toute une paroisse, et à vous moquer continuellement de tout ce que votre mère n'a fait que vénérer pendant sa vie ?

— Quel plaisir ! mais Marie, il faut bien tuer le temps, et je conviens franchement, puisque vous l'exigez, que je m'amuserais beaucoup mieux à Québec. Ça, c'est une ville où l'on peut faire tout ce qu'on veut sans être remarqué ; mais ici, pas moyen de dire un mot sans que de suite il prenne les proportions d'un sacrilége. Vous ne me connaissez pas d'hier, mademoiselle Marie, et vous savez bien qu'en fin de compte, je suis un bon garçon, mais je n'aime pas à être agacé, et dès que l'on m'agace, je. . . .

— Eh bien, je. . . . quoi ?

— Sac à papier ! je ris.

— Vous riez, pauvre Cyprien ! mais savez-vous ce que vous faites ? vous riez des choses saintes. Dieu, qui de toute éternité sait ce que vous fûtes et ce que vous deviendrez, se prend alors à considérer cette boue qu'il a tirée du néant et qui cherche maintenant à remonter vers lui pour l'éclabousser, et alors, cette bouche qui profère en riant le blasphème, il la voit à travers les ans, tordue, violette, disjointe et rongée par la vermine du cimetière.

— Vous lisez, mademoiselle Marie, vous lisez trop ; vos lectures vous montent à la tête, et quelquefois, ça finit par porter malchance.

— Ne craignez rien pour moi, Cyprien, et vos facéties ne m'empêcheront pas d'aller jusqu'au bout, car je veux vous sermonner tout à mon aise. Vous le méritez et vous m'écouterez, je le veux !

Elle fit une moue toute enfantine, et Cyprien, étonné de se trouver si solidement empoigné par ces griffes roses, se prit à se balancer sur sa chaise, tout en se taisant courageusement.

Marie reprit doucement.

— Vous disiez tout à l'heure, Cyprien, que vous regrettiez de ne pouvoir pas demeurer à la ville ; on y mène si joyeuse vie, pensiez-vous ! Eh bien ! voulez-vous savoir ce que c'est que la vie à Québec ; écoutez-moi bien alors.

— Ça y est, belle Marie ; j'emprunte les longues oreilles du bedeau, et j'écoute votre aimable instruction.

— Aimable, non, franche, oui. Regardez-moi bien en face, Cyprien ; je ne suis qu'une pauvre fille, qui a fait un bout de couvent, mais qui, restée orpheline à mi-chemin, a su apprendre et comprendre bien des choses que la misère enseigne mieux que les Ursulines. Livrée seule à moi-même, j'ai cru que le travail était la sauve-garde de tout, et je ne me suis pas trompée. J'ai travaillé, et en travaillant, j'ai vu et j'ai retenu ce que le paresseux ne voit pas et le riche ne sent pas.

J'ai vu de pauvres compagnes d'atelier, faibles et confiantes, tomber et se relever les mains pleines de

cet argent que le travail honnête ne peut réunir que par parcelles.

J'ai coudoyé des hommes respectables et réputés très-honorables, qui, la bonhomie sur le visage, le sourire de la vertu sur les lèvres, s'en allaient porter à l'orgie et au vice le salaire que la famille réclamait piteusement.

J'ai vu monter chez moi des femmes couvertes de soie et de dentelles fines, pendant que leurs enfants, au bras d'une servante, croupissaient dans l'ignorance.

J'ai vu déchirer à belles dents des réputations, par de saints marguilliers qui, pieusement et sans remords, ronflaient dans le banc-d'œuvre.

J'ai vu bien des beaux esprits se paralyser au contact de leur verre plein.

J'ai vu des jeunes gens bien élevés, employer leur intelligence à faire franchir le seuil de la débauche à de pauvres enfants, qui jusque-là n'avaient eu d'autre chagrin que celui qu'apporte la rareté du pain quotidien.

J'ai vu.... mais à quoi sert de vous parler de toutes ces choses, Cyprien? Vous les savez mieux que moi, car si Québec regorge de ces horreurs, Sainte-Anne renferme bien aussi quelqu'un qui peut marcher sur leurs brisées, et ce que les autres font en plein soleil et sous des dehors de grand seigneur, vous le faites ici sans façon et à la débraillée. Ah! Cyprien, ce n'est pas pour vous faire de la peine que je dis ces choses-là; mais il est pénible de vous voir, vous, fils

d'habitant, boire votre champ, au lieu de le cultiver.

Dans quel siècle vivons-nous donc, grand Dieu, et où l'intelligence humaine s'en va-t-elle ?

Cyprien ne riait plus ; la tête baissée, les joues vivement colorées, il réfléchissait silencieusement.

Mauvaise cervelle, mais cœur excellent, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

— Merci ! merci du sermon ! il profitera : et maintenant, il faut que je m'en aille ; sans rancune, Marie, au revoir.

En route, il fut rêveur et fit, presque sans s'en apercevoir, tout le bout de chemin qui le séparait de la maison Roussi.

Dès ce jour, il y eut un changement notable dans sa conduite. Ses amis ne pouvaient plus mettre la main dessus ; il était toujours absent, et même les mauvaises langues commençaient à chuchoter ; car le cabrouet de Cyprien s'arrêtait souvent à la porte du père Couture.

Marie était légèrement malade depuis quelques jours ; le travail avait un tant soit peu ébranlé cette frêle constitution et, sous prétexte d'aller chercher de ses nouvelles, le petit Cyprien passait ses après-midi à la maison de la couturière.

Or, un beau matin, comme Marie était à prendre une tisane, et que Cyprien tout distrait

tambourinait de ses doigts sur la vitre de la fenêtre, il se prit à dire tout à coup :

— J'ai envie de me marier, Marie ?

— Un jour le diable se fit ermite, murmura doucement la malade, en remettant son bol de tisane sur la petite table placée auprès de sa berceuse.

— Je ne suis plus le diable, pauvre Marie ; depuis un mois me voilà rangé. Déjà ma réputation de viveur s'en va par lambeaux, et maintenant j'ai besoin d'une bonne fille pour me raffermir dans la voie droite. Vous savez.... l'habitude de chanceler ne se perd pas facilement, ajouta-t-il en riant.

Puis, redevenant sérieux, il dit :

— Voulez-vous être ma femme, Marie ?

— Vous allez vite en besogne, monsieur Cyprien, reprit la malade ; et vous profitez de l'intérêt que je vous porte pour vous moquer de moi. Vous ne vous corrigerez donc jamais de votre esprit gouailleur ?

— Dieu sait si je dis la pure vérité, Marie !

— Dieu ! mais tout le village sait aussi que vous avez dit cent fois ne pas y croire.

— Ah ! mon amie, c'étaient alors de folles paroles que je passerai toute ma vie à expier. J'y crois, maintenant. Plus que cela, j'y ai toujours cru !

— Et qui me le dit, maître Cyprien ? avec des viveurs comme vous autres, nous, pauvres filles, il est toujours bon de prendre ses précautions.

— Mademoiselle Marie, Cyprien Roussi vient de se confesser, et il doit communier demain, répondit-il lentement.

Marie se tut : une larme erra dans son œil noir ; puis, faisant effort pour rendre la conversation plus gaie, elle reprit :

— Bien, Cyprien, très-bien ! après avoir été le scandale, vous serez l'expiation ; tout cela est raisonnable ; mais je ne comprends pas comment monsieur le curé a pu m'imposer à vous comme pénitence.

— Oh ! Marie, c'est à votre tour maintenant de railler ! mais écoutez-moi : il vous est si facile d'être bonne que je serai bon. Tenez, si vous dites oui, et si vous voulez être madame Roussi, eh ! bien, je ne suis pas riche, mais je vous ferai un beau cadeau de noce.

— Et ce cadeau de noce, que sera-t-il ?

— Je vous jure que de ma vie jamais goutte de liqueur forte n'effleurera mes lèvres.

Marie resta silencieuse un instant ; puis étendant sa main vers Cyprien :

— Puisque vous dites la vérité, je serai franche avec vous : je vous aime, Cyprien.

Et voilà comment il se fit que deux mois après avoir communié, le petit Cyprien, toujours au grand ébahissement du village, était marié à Marie la couturière.

III.

LE FEU DES ROUSSI.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis ce jour de bonheur et d'union, quinze ans de paix, tels que Cyprien n'avait jamais osé les souhaiter lui-même à ses heures de rêveries les plus égoïstes.

La petite famille s'était augmentée d'un gros garçon bien fait et bien portant, et, comme Cyprien

s'était vite apprivoisé à l'idée du travail, une modeste aisance l'avait bientôt récompensé de son labeur assidu.

C'était à Paspébiac qu'il habitait maintenant ; il lui avait été difficile de demeurer plus longtemps en ce village de la bonne Sainte-Anne du Nord, qui ne lui rappelait que le souvenir de ses fredaines passées. Là, il avait trouvé de l'emploi auprès de la maison Robin qui avait su apprécier cet homme sobre, actif, rangé ; et petit-à-petit les économies n'avaient cessé de se grouper autour de lui ; car Marie aidait aussi de son côté, et tout marchait à merveille.

Chaque semaine, les écus s'en allaient au fond du grand coffre qui renfermait le linge blanc ; et là, ils s'amoncelaient dans le silence, en attendant le mois de septembre suivant, époque où le fils Jeannot pourrait monter commencer ses études au petit séminaire de Québec.

Cyprien s'était bien mis en tête de lui faire faire son cours classique, et Jeannot avait débuté en écoutant attentivement sa mère lui inculquer ces principes sages, cet amour de la religion et cette triste expérience du monde qu'elle avait su jadis faire passer dans l'âme du petit Cyprien.

Le bonheur terrestre semblait fait pour cette humble maison ; la paix de l'âme y régnait en souveraine, lorsqu'un soir une catastrophe soudaine y fit entrer les larmes et les sanglots.

C'était en hiver, au mois de janvier.

Marie était seule à préparer le souper auprès du poële rougi : Cyprien et Jean s'en étaient allés causer d'affaires à la maison occupée par les employés de MM. Robin.

Que se passa-t-il pendant cette triste absence ? Personne ne put le dire.

Seulement, lorsque Cyprien et son fils furent arrivés sur le seuil de leur demeure, ils entendirent des gémissements plaintifs. Ils se précipitèrent dans la cuisine, et le pied du malheureux père heurta le corps de sa pauvre femme, qui gisait sur le plancher au milieu d'une mare d'eau bouillante. A ses côtés, une bouilloire entr'ouverte, n'indiquait que trop comment ce malheur navrant était arrivé.

Pendant deux heures, Marie eut le triste courage de vivre ainsi ; elle offrait à Dieu ses indicibles souffrances, en échange de cette absolution qu'elle savait ne pouvoir obtenir sur terre ; car on était alors en 1801, et la côte était desservie par un pieux missionnaire qui restait à une trop grande distance de Paspébiac.

Agenouillés auprès de ce calvaire de douleur, Cyprien et Jean pleuraient à chaudes larmes. Déjà ce calme poignant qui se glisse sous les couvertures du moribond, était venu présager l'agonie, et Marie, les yeux demi-fermés, semblait reposer, lorsque tout-à-coup elle les ouvrit démesurément grands. Cyprien vit qu'elle baissait : elle se leva pour se pencher sur elle ; mais la main de la pauvre endolorie s'agita

faiblement sur le bord du lit, et il l'entendit murmurer :

— Ta promesse, Cyprien, de ne plus boire....

— Je m'en souviens toujours, et je la tiendrai ; sois tranquille ; dors, mon enfant !

Alors Marie s'endormit.

Le silence de l'éternité avait envahi la maisonnette du pauvre Cyprien, ne laissant derrière lui que des larmes et de l'abandon.

Le coup fut rude à supporter ; aussi Cyprien prit-il du temps à s'en remettre. Ce départ avait tout dérangé et, comme bien d'autres projets, celui de mettre Jean au séminaire fut abandonné. En ces temps de douleurs, son père avait vieilli de dix longues années ; cette vieillesse prématurée affaiblissait ses forces ainsi que son courage, et Jean lui-même avait demandé à rester pour venir en aide au travail paternel.

Les jours passaient devant eux, mornes et sans joie, lorsqu'un matin Daniel Gendron fit sa bruyante entrée dans la maison des délaissés.

Gendron arrivait en droite ligne de Saint-Féréol. Là, il avait entendu dire que par en bas la pêche était bonne.

Si la pauvreté contrariait maître Daniel ; en revanche l'esprit d'ordre ne le taquinait pas trop et, repoussé de toutes les fermes du comté de Montmorency, il s'en était venu solliciter un engagement à la maison Robin. Elle avait besoin de bras : il fut

accepté, et sa première visite était pour Cyprien avec qui il avait bu plus d'un joyeux coup, lors des interminables flâneries de jadis, sur les bords de la Grande-Rivière de Sainte-Anne.

Cyprien n'aimait pas trop à revoir ceux qui avaient eu connaissance de sa vie de jeunesse ; aussi lui fit-il un accueil assez froid.

Gendron ne put s'empêcher de le remarquer :

— Comme tu as l'air tout chose aujourd'hui, maître Cyprien ; est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de me revoir ?

— Oui, oui, Daniel, ça me ferait plaisir en tout autre moment ; mais aujourd'hui c'est jour de pêche et, comme tu es novice, j'aime à te dire qu'on ne prépare pas en une minute tout ce qu'il faut emporter pour aller au large.

— Tiens ! je serais curieux de t'accompagner pour voir ça ; tu me donneras ta première leçon.

— Je veux bien ; mais si tu veux suivre un bon conseil, tu ferais mieux de profiter de ton dernier jour de liberté ; car on travaille dur par ici.

— Bah ! ça me fait plaisir d'aller jeter une ligne ; et puis ; nous parlerons du bon temps.

— Ah ! pour cela, non ! dit énergiquement Cyprien, je n'aime pas qu'on me le rappelle !

— Pourquoi donc, mon cher ? Nous buvions sec et nous chantions fort alors ! est-ce que cela n'était pas le vrai plaisir, Cyprien ?

— Daniel, ce qui est mort est mort : laissons ça là,

— Comme tu voudras, monsieur ; mais tout de même, tu es devenu fièrement ennuyeux ! et toi qui riais de si bon cœur de notre curé, tu as rattrapé le temps perdu, et te voilà maintenant plus dévot que le pape.

Sans répondre, Cyprien se dirigea vers la grève, suivi de Jean et de Daniel ; là, ils poussèrent la berge à l'eau, et se mirent à ramer vers le large.

Le temps était légèrement couvert ; un petit vent soufflait doucement, et tout promettait une bonne pêche. Daniel chantait une chanson de rameur, pendant que Cyprien et Jean fendaient silencieusement la lame ; cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les fonds ; alors, ils se mirent courageusement à pêcher.

Pendant deux bonnes heures, ils y allèrent de tout cœur, et la berge s'emplissait de morues, lorsque Daniel interrompit tout-à-coup son travail, en disant :

— Ne trouves-tu pas Cyprien que la brise renforcit ? il serait plus prudent de rentrer, qu'en dis-tu ?

Cyprien sembla sortir d'une longue rêverie : du regard, il fit le tour de l'horizon ; puis, d'une voix brève, il commanda à Jean :

— Lève la haussière !

Et se tournant vers Daniel :

— Déferle la voile ! je prends la barre ! déferle vite, nous n'avons pas de temps à perdre, Daniel !

Une minute après, la berge était coquettement penchée sur la vague et volait à tire-d'aile vers la pointe du banc de Paspébiac.

On était alors vers les derniers jours de mai : il fait encore froid à cette époque, surtout par une grosse brise, et rien de surprenant si les mains s'engourdissaient facilement. Daniel ne le savait bien que trop ; car il se soufflait dans les doigts depuis quelque temps, lorsque tout-à-coup, portant la main à sa poche, il en retira une bouteille de rhum.

Il la tendit triomphalement à Cyprien :

— Prends un coup, mon homme, ça réchauffe, et ça n'est pas l'occasion qui manque par cette température-ci. Diable ! qui a eu l'idée d'appeler cette baie, la baie des Chaleurs ?

— Garde pour toi, Daniel ; je n'en prends pas, merci ! Veille toujours à l'écoute ! Et il secoua tristement sa pipe par-dessus bord de l'air d'un homme qui ne se sent pas le cœur à l'aise.

Cependant la brise montait grand train. De minute en minute, le temps se chagrinait ; les nuages gris étaient devenus noirs comme de l'encre, et pour cette nuit-là la mer ne présageait rien de bon. Tout-à-coup la berge prêta le flanc, et une vague plus grosse que les autres, arrivant en ce moment, couvrit Cyprien des pieds à la tête.

Roussi tint bon tout de même ; sa main n'avait pas lâché la barre ; ses habits ruisselaient, le froid augmentait, et Daniel qui avait à demi esquivé ce coup

de mer, s'en consolait en reprenant un second coup.

— Là, vraiment, Cyprien, tu n'en prendrais pas? Ça fait furieusement du bien pourtant, lorsqu'on est mouillé !

Cyprien eut un frisson ; il ne sentait plus la pression de ses doigts sur la barre ; l'onglée l'avait saisi, et détachant une main du gouvernail, il la tendit enfin vers Daniel et but à longs traits.

Il avait menti à sa pauvre morte !

Qu'advint-il d'eux depuis? Nul ne le sait.

Le lendemain matin, on trouva à l'entrée du Banc une berge jetée au plein, la quille en l'air, et à ses côtés, maître Daniel Gendron qui avait perdu connaissance.

Depuis ce sinistre, on aperçoit à la veille du mauvais temps une flamme bleuâtre courir sur la baie.

— Suivant les rapports de ceux qui l'ont examinée, dit l'abbé Ferland, elle s'élève parfois au sein de la mer, à mi-distance entre Caraquet et Paspébiac. Tantôt petite comme un flambeau, tantôt grosse et étendue comme un vaste incendie, elle s'avance, elle recule, elle s'élève. Quand le voyageur croit être arrivé au lieu où il la voyait, elle disparaît tout-à-coup, puis elle se montre de nouveau, lorsqu'il est éloigné. Les pêcheurs affirment que ces feux marquent l'endroit où périt dans un gros temps une berge conduite par quelques hardis marins du nom de Roussi ; cette lumière, selon l'interprétation populaire, avertirait les passants de prier pour les pauvres noyés. —

Ceci est la pure vérité.

Aussi voyageurs et pêcheurs, lorsque vous verrez osciller un point lumineux au fond de la baie des Chaleurs, agenouillez-vous, et dites un *de Profundis* pour les deux défunts, car vous aurez vu le *feu des Roussi*.

LE FANTOME DE LA ROCHE. *

I.

SEUL !

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand'mère est morte ; et si pendant tout ce temps là l'oubli et le cimetière creusent silencieusement leurs ruines, moi j'y pense toujours avec amour.

---

* L'Honorable L. A. Olivier, ex-sénateur et aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, a publié en 1845, sous le titre " Le débiteur fidèle " une nouvelle charmante dont le fond est brodé sur cette légende.

Une note de M. Olivier, publiée dans le " *Repertoire National,* " dit :

Le fait sur lequel repose cette histoire m'a été rapporté comme véritable. L'est-il ? Jugera qui lira ? Le lieu de la scène était l'île d'Orléans, près de Québec : Fraser le nom, au lieu de Dumont.

Il y a erreur de localité : la scène s'est passée à Beaumont, où M. Fraser vint s'établir après la conquête.

Je la revois encore au fond de ma chambre, aimable, souriante et belle sous son diadème de cheveux blancs, me regarder de son œil gris et serein ; et, s'appuyant sur sa petite canne de frêne, gagner tout doucement, clopin-clopant, le grand fauteuil en cuir de Russie d'où elle savait causer avec tant d'esprit et d'indulgence sur les douces choses d'autrefois et sur les curieuses absurdités du temps présent.

Pauvre grand'mère ! dire que vous nous avez quittés depuis huit longs mois, et cela, malgré toute notre tendresse et tous nos petits soins ! Le canapé où vous êtes morte est encore là, triste et solitaire, en face de votre causeuse à peine refroidie, et pourtant, rien qu'à regarder ces objets que vous aimiez tant et qui respirent encore votre vie, il me semble entendre votre voix claire et sympathique me raconter les légendes et les histoires de jadis.

Je suis seul, ici, ce soir, grand'mère. Il vente dehors et la pluie tombe froide et serrée au cimetière.

Allons ! revenez auprès de moi : tisonnez le feu qui s'éteint et asseyez-vous là, bien en face de moi. Personne ne vous dérangera ; j'ai fermé ma porte à tous les bruits du dehors. Causons en doux tête-à-tête, et contez-moi une longue histoire bien horrible, telle que celle du Fantôme de la Roche.

Elle me faisait si peur dans le temps ! vous en souvenez-vous, grand'mère ?

II.

À CRÉDIT.

— Si je m'en souviens de la légende du Fantôme de la Roche ? Je le crois bien ! Sans cela, il faudrait être ignorante de ses traditions de famille, et chez les Frasers on se la lègue de père en fils, depuis plus de cent ans.

Je veux bien t'en faire part ; car pour toi aussi, enfant, il arrivera ce jour où il te sera donné de voir le terrible Fantôme de la Roche.

Autrefois, j'avais un grand-oncle qui vivait dans la rue de Notre-Dame. Cela était en 1764, et tu vois que ça ne date pas d'hier.

La basse-ville était alors le quartier le plus aristocratique de ce cher vieux Québec, qu'on commence à me démolir.

Il nous quitte pierre par pierre, et bientôt il n'en restera plus rien que ses rues étroites et tortueuses, et son cap gris, tout triste de se voir veuf de ses canons, Déjà s'en vont ses vieilles portes dont on était si fier autrefois ; elles gênent la circulation, paraît-il, du moins M. le Maire nous l'assure, et il faut bien déranger ces niches poussiéreuses où dort silencieusement notre histoire, pour laisser passer deux voitures de front.

Ah ! les vieillards sentent bien qu'ils sont de trop maintenant : les jeunes le leur disent tous les jours en se laissant mourir jeunes ; et puisqu'il est bien vrai que les vieilleries ont fait leur temps, je dois bientôt me préparer à partir moi-même.

— Mon grand-oncle demeurait donc dans la rue Notre-Dame.

Je ne l'ai connu que par les récits de mon père ; mais c'était, m'a-t-il dit, un beau vieillard, large d'épaules, l'œil vif, les cheveux grisonnants, qui jadis avait été capitaine dans les " Montagnards de Fraser. " C'était un de ceux qui avaient eu pour triste mission d'aller incendier St. Joachim. Là, il s'était querellé avec le cruel Montgomery et, comme tout

le monde savait qu'il s'était montré humain, il réussit à captiver le cœur de ma grand'tante, et tous deux s'étaient mariés après la signature de la paix.

L'ordre était alors arrivé de licencier le régiment, et, comme le ménage n'était pas riche, chacun avait réuni ses modestes ressources, ce qui servait à faire fructifier un petit commerce qui allait tant bien que mal. De temps à autre, une poule glissait dans le pot-au-feu, et que pouvaient-ils demander de plus en ces temps de gêne ? Dans cette rue ils vivaient sans faste, sans bruit, craints et respectés par tout le quartier ; car si le capitaine Fraser était honnête homme, il en exigeait autant de tous ceux qui l'approchaient, et, pour être plus certain de son coup, il ne faisait jamais crédit.

Or, un jour, l'oncle Augustin était debout à la porte de son échoppe, la main passée chaudement dans la large ceinture en laine fléchée qui lui serrait la taille, selon la mode du temps.

Il faisait froid ; c'était en automne, et sans doute le Capitaine Fraser songeait que vers cette époque il chassait autrefois le chevreuil dans ses rudes et chères montagnes d'Ecosse si lointaines maintenant, et pourtant si présentes à sa mémoire.

Autour de lui cheminaient en bandes joyeuses les gais *voyageurs*, qui s'en allaient passer l'hiver à trapper et à courir les bois et les solitudes de l'Ouest. Ce soir-là même, les bateaux devaient partir pour hiverner à Montréal : les anciens avaient pronostiqué une

saison longue et giboyeuse, et chacun allait retenir son passage, tout en chansonnant en chœur :

— V'là l'automne qu'est arrivé :
Tous les voyageurs vont monter ;
Nous n'irons plus voir nos blondes.
Dans les chantiers nous hivernerons !
Dans les chantiers nous hivernerons !

Certes, il faisait bon de voir tous ces braves gens partir comme cela, le cœur gai, le sourire aux lèvres ; et, tout en se disant cela, mon oncle se frottait les mains et murmurait :

— Ils ont bien raison d'être joyeux, ma foi ! le travail les attend là-bas, tandis que voilà la morte saison qui arrive pour moi. Il faudra que je dise ce soir à Jeanne de mettre en bouteilles ce vieux whiskey écossais que m'a envoyé mon cousin Malcolm. Quel plaisir n'aurai-je pas cet hiver à les déboucher une par une, en compagnie du vieux capitaine de Lacorne, qui prétend toujours que le Canada a été vendu par de Vergor, au lieu d'avoir été conquis par Wolfe. Ah ! ah ! je vois d'ici le chevalier cligner finement de l'œil, tout en emplissant son verre d'un bon doigt, puis y verser doucement l'eau chaude en disant :

— Saprelotte ! qu'il fait froid dehors ! Brrrr ! à votre santé, capitaine Fraser !

Il en était là, de son monologue, lorsqu'un voyageur, se détachant du groupe qui flânait au coin de la

rue, s'en vint timidement vers mon oncle qui riait tout seul en lui-même, rien qu'à songer aux douces joies de son logis.

— Bonjour, capitaine Fraser, lui dit-il, tout en ôtant respectueusement son bonnet de fourrure.

— Bonjour, l'ami ! qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous m'avez donc oublié, capitaine Fraser, puisque vous ne me tutoyez plus ?

— Pardine ! il vient tant de monde à mon magasin que cela serait encore très excusable. Allons, approche ici, que je te reconnaisse !

Le voyageur s'avança vers le capitaine qui lui frappa joyeusement sur l'épaule, en disant :

— Tiens ! tiens ! cet excellent Martial Dubé que j'ai tiré des griffes du capitaine Goreham. Sans moi, mon homme, tu promettais d'être proprement scalpé.

— C'est très-vrai cela, M. Fraser : sans vous ça y était, et l'on me rangeait dans la catégorie des trophées de guerre. Mais tout de même, ce service n'a pas été aussi grand que vous semblez le croire.

— Et comment cela, Martial ?

— C'est que, voyez-vous, capitaine, tout dans Beaumont a été brûlé et mis à sac par les "Rangers" du misérable Goreham ; aujourd'hui, il ne reste plus rien à ma vieille mère qui travaille maintenant à la journée chez des habitants. A son âge, c'est dur, capitaine ! Elle a soixante ans passés, et toute cette misère m'a forcé de partir pour courir ma chance, et essayer de lui venir en aide en montant dans les bois.

— Tu fais bien, mon garçon, et ce ne sera pas moi qui t'en blâmerai ; je connais le commandement :

— " Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement."

— Oui, oui, je le connais, moi aussi, et je trouve que c'est beau comme commandement, mais comme promesse, ça ne vaut pas grand chose, car en somme la vie n'est pas drôle.... Avez-vous des chemises de flanelle à vendre, capitaine ?

— Certainement, Martial, et des plus belles encore ; comment t'en faut-il ?

— Oh ! pas celles-là, M. Fraser, elles sont trop cher : décrochez-en de vos plus communes, et rien qu'une ; car je n'ai pas de moyens, et il me faut encore une paire de bottes sauvages, une ceinture de laine, un couteau avec sa gaîne, et dire qu'il va me falloir demander toutes ces choses-là à crédit !

— Comment à crédit ! mais tu dois bien savoir, Martial, que je n'en fais jamais ; j'ai même refusé d'ouvrir un compte pour le gros colporteur Larivière, qui vend de la marchandise jusqu'en bas de Saint-Jean Port-Joli.

— Je le sais, reprit tristement Martial mais pour moi, vous ne me refuserez pas, M. Fraser. Regardez, je suis si pauvre maintenant ; puis, tout le monde s'accorde à dire que l'hiver va être magnifique pour la pelleterie. Vous n'y regarderez pas de si près, monsieur, et vous n'empêcherez pas un malheureux de partir pour gagner honorablement quelques sous et

venir en aide à sa mère. Voyons, M. Fraser, laissez-vous attendrir !

— Mais, mon ami, si j'écoutais ainsi tout le monde, il me faudrait fermer boutique avant la fin de la semaine. Pour ne pas me ruiner, j'ai dû établir une règle sévère, et je ne puis m'en départir.

— Allons ! M. Fraser, un peu de pitié pour l'amour de Dieu : je n'ai pas d'autre garantie à vous donner que ma parole ; mais soyez sûr qu'elle vaut celle du Roi de France, et mort ou vif je vous payerai ce que vous allez m'avancer !

— Si je savais que tu serais discret je ne dis pas encore ; mais en route, on parle ; il faut bien se vanter un peu quand on n'a plus rien à se dire, et ce que je ferais pour toi, il me faudrait le faire pour d'autres. A ce compte, toute transaction serait impossible, et il n'y aurait pas de commerce pour tenir debout pendant six mois.

— Voilà les bateaux qui partent : allons ! un bon mouvement, M. Fraser ; je n'en dirai rien, je vous le promets.

— Mais si tu allais te noyer en route, Martial ?

— Je vous l'ai dit, M. Fraser ; mort ou vif, je vous paierai.

Mon oncle Augustin était un brave homme au fond. Il décrocha proprement ce que Dubé lui avait demandé, en fit soigneusement un paquet et le lui mit sous le bras, tout en lui versant un verre de rhum.

— A ton bon voyage, Martial.

— Merci, capitaine, merci : ne craignez rien, serais-je au fond du purgatoire je reviendrais vous payer.

III.

MARTIAL PAIE SA DETTE.

— Prendrez-vous du thé, chevalier ? voyez comme il est chaud et parfumé. Si vous essayez une fois de ce breuvage, je parie que vous ne pourrez plus vous en passer.

— Capitaine, vous êtes un tentateur : vous autres, Anglais, vous ne vous méfiez pas assez des Chinois,

qui se vengent de votre commerce d'opium, en vous servant en retour un énervant qui entre comme base de toutes vos maladies, le *spleen*, par exemple.

— Un Français n'est pas autre chose qu'une agglomération de préjugés, chevalier. Je vous exempterai du thé, mais à une condition, mon vieil ami ; c'est que vous allez goûter à ce whiskey que je me propose de faire mettre en bouteilles demain.

— Ah ! pour cela, volontiers : il est bon, et vaut cent fois cette guildive que l'on nous a donnée en ration sur les plaines d'Abraham. Vous vous rappelez, capitaine, le maître coup-d'épée que votre serviteur vous prêta en ce jour historique ?

— Comment, si je m'en souviens, M. de Lacorne ! sans la boucle d'argent qui retenait mon *plaid*, vous étiez en train de me désarticuler l'épaule ! Ah ! vous êtes aujourd'hui la cause d'une série de rhumatismes qui me tombe dessus à chaque saut de température, et vous m'avez métamorphosé en un douloureux baromètre !

— Bah ! vous avez le remède à côté du mal ; vous n'aurez qu'à choisir au milieu des chaudes flanelles de votre étalage pour vous soigner à point ; à votre santé, vieux richard !

— Vous en parlez à l'aise de mes flanelles, chevalier ! Si un marchand se servait comme cela, que resterait-il à la clientèle ? Dans le triste état où se trouve le pays, il faut économiser.

— Mais c'est vous, capitaine Fraser, qui prenez vos aises, en parlant d'un pays que vous et les vôtres avez dévasté, pillé, incendié ; puis, en fin dé compte, acheté et soldé. Dieu merci, vous ne nous avez pas conquis ; car il y avait de bonnes lames ici, ajouta M. de Lacorne, en frappant distraitement sur sa jambe gauche, croyant y rencontrer encore le fourreau de sa fidèle épée d'autrefois.

— Heureusement que je la connais, celle-là ; et je parierais que c'est encore le nom de ce pauvre capitaine de Vergor qui va revenir sur le tapis. Voyons, chevalier, de grâce, calmez-vous ! Nous ne sommes pas aussi ogres que vous le croyez envers vos compatriotes, et tenez, je veux bien vous faire une confidence. Moi qui vous parle en ce moment, j'ai fait une chose qui ne m'est arrivée de ma vie ; j'ai avancé sur crédit, et cela à un Canadien-Français !

— Pardine la belle affaire ! nous prenez-vous pour des escrocs de New-Market ; Dieu merci, nous payons nos dettes, nous ; le pays tout entier dût-il y passer.

— Vous serez toujours intraitable, chevalier, et pourtant, il va falloir m'écouter, car je me suis mis en tête de vous raconter mon histoire.

Et il se prit alors à dire à M. de Lacorne ce qu'il avait fait pour le pauvre Martial Dubé. A mesure que mon grand oncle parlait, le chevalier laissait échapper de nombreuses marques d'assentiment ; puis, quand il eut terminé son récit, il essuya furtivement une larme, et dit en se levant brusquement ;

— M. Fraser, je veux faire quelque chose pour cette pauvre vieille dame Dubé. Demain, je vous apporterai cent livres, et en attendant je vous souhaite le bonsoir.

— Hourrah ! pour le chevalier, cria le capitaine Fraser, en le reconduisant vers la porte ; je m'associerai à votre bonne œuvre, et je donnerai autant. Bonne nuit, au revoir, cher Samaritain !

Il se faisait tard, lorsque les pas du chevalier commençèrent à se perdre sur le pavé de la rue Notre-Dame. Onze heures sonnaient à l'horloge de l'épicerie du coin, et le capitaine, après avoir jeté un regard dans l'obscurité du dehors, verrouilla fortement sa porte, essuya du revers de sa manche la vitre de la petite lanterne qu'il tenait à la main, et, avant de monter se coucher, commença l'inspection qu'il faisait chaque soir, dans son magasin.

Ballots de marchandises fraîchement arrivés d'Ecosse, boîtes à thé venues de Chine, mélasses et guildives des Iles, eaux-de-vie de France, toutes ces bonnes choses de son commerce défilaient tranquillement sous le rayon pacifique de la lanterne de mon oncle. Partout l'ordre régnait : la nuit promettait d'être tranquille : à la porte résonnait le pas cadencé d'une patrouille, et de temps à autre arrivait un cri de détresse, poussé par le passant attardé, que les matelots *pressaient* pour recruter la marine de S. M. Britannique, représentée en ce moment par deux gros vaisseaux de ligne ancrés dans la rade de Québec.

Pas un voleur ne rôdait aux environs, et l'oncle Fraser satisfait de sa promenade nocturne se disposait à aller se mettre au lit, lorsqu'en dirigeant un dernier rayon de lumière vers son comptoir, il aperçut assis sur un ballot, la tête tristement appuyée dans une de ses mains, son ancien client, Martial Dubé.

— Diable ! que fais-tu là, mon garçon ? balbutia la voix mal assurée de M. Fraser.

— La vie est un rêve, capitaine, et pendant que je vous parle, mon pauvre corps roule au fond de la baie de Ste. Croix. Je me suis noyé à dix heures, cette nuit, et je viens vous payer, M. Fraser.

De grosses sueurs froides perlaient du front de mon oncle ; sa main tremblait, et les yeux écarquillés, il regardait le spectre avec une telle épouvante qu'il comprit ses paroles sans les entendre.

Les esprits sont ainsi faits : ils peuvent nous parler sans qu'aucun son vienne frapper l'oreille humaine.

— N'ayez pas peur de moi, M. Fraser, continua l'imperceptible voix du spectre. Les morts ne savent plus commettre le mal, et la méchanceté ne se trouve que sur la terre des vivants. D'ailleurs, je vous aime, vous le savez, capitaine ; et tout-à-l'heure, quand vous vous êtes arrangé avec M. de Lacorne pour venir en aide à ma pauvre mère, j'étais là, qui vous écoutais. Les défunts, les pauvres défunts, se mêlent constamment aux actes et aux pensées des hommes ; ils voient, comprennent et jugent tout.

Leur esprit est délié de toute enveloppe matérielle, et votre bonne action me fait du bien, puisque votre générosité met à l'abri les quelques jours d'expiation que ma mère doit encore passer sur terre.

Quant à ma dette, voici comment vous serez remboursé.

J'ai laissé dans un coffre, à la Pointe Lévis, quelques effets qui sont de bonne vente. Prenez sur le produit l'argent qui vous revient de droit, et avec le reste faites-moi dire des messes.

La voix s'éteignit peu à peu dans un murmure confus, et mon oncle, les cheveux collés sur les tempes à force d'avoir sué sous le poids de la peur, se retrouva seul dans son magasin.

La petite lanterne sourde lui montrait toujours le ballot où Martial s'était assis ; mais le mort s'était évanoui avec la voix sépulcrale, et on n'entendait plus que le trottinement des rats sous le plancher.

Alors M. Fraser regagna lentement, à reculons, la petite porte qui menait à l'escalier.

Là, il se prit à grimper les marches quatre à quatre, et quand il fut bien pelotonné sous ses couvertes, ma grand'tante l'entendit murmurer entre deux versets du *De profundis :*

— Ah ! ma bonne Luce ! Martial Dubé vient de me confier des choses que je ne te dirai qu'à l'heure de ma mort,

IV.

LE FANTÔME DE LA ROCHE.

Depuis longtemps le corps de ce pauvre Martial Dubé s'était dissous, et avait disparu sous les vases de la Baie de Ste. Croix.

Les biens de la terre continuaient à combler mon oncle de leurs faveurs : la prospérité débordait autour de lui, et son commerce l'avait mis à même d'acheter une belle et grande propriété située dans le bas de Beaumont.

[illegible]

IV.

LE FANTÔME DE LA ROCHE.

Depuis longtemps le corps de ce pauvre Martial Dubé s'était dissous, et avait disparu sous les vases de la Baie de Ste. Croix.

Les biens de la terre continuaient à combler mon oncle de leurs faveurs : la prospérité débordait autour de lui, et son commerce l'avait mis à même d'acheter une belle et grande propriété située dans le bas de Beaumont.

Là, il vivait heureux et honoré ; ses capitaux étaient utilisés de manière à ne semer que l'amour et les joies du travail. Il s'appliquait surtout à donner un véritable cours d'agriculture pratique aux paysans, et chacune des grosses récoltes qu'il engrangeait prouvait plus contre la vieille routine que n'importe quel argument. Les saines leçons qu'il avait puisées dans ses champs d'Ecosse le servaient à ravir, et chaque année mon oncle s'enrichissait à vue d'œil, si l'on en croyait les belles lucernes, les blés magnifiques et les seigles de la plus belle pousse, que vers l'automne il s'en allait gaiment échanger à la ville contre du bon or anglais.

On était alors vers le 21 octobre 1779 ; mon oncle venait d'avoir 41 ans, et comme il savait profiter de tout et ne remettait jamais au lendemain ce qui pouvait se faire la veille, il était dans son champ et donnait des ordres pour le faire labourer.

L'été des sauvages arrivait, et ce matin là, le temps s'était révélé superbe pour la charrue et pour les bœufs. Leurs grands naseaux fumants humaient à délices les chaudes effluves qui sortaient du sol : au loin la nonnette et la mésange jetaient leurs cris plaintifs dans les feuilles qui, avant de mourir, se drapaient frileusement sous leurs couleurs vives et pleines du jeu des lumières. On aurait dit qu'un souffle de printemps passait sur la prairie : l'insecte bruissait sous l'herbe jaunie, le vent était tiède, le soleil chaud, et pourtant toute cette nature allait mourir et disparaître avant un mois sous un épais linceuil de neige.

La terre ressemble dans nos climats du nord à l'homme vieilli ; l'une renaît et meurt sous les baisers du soleil ; l'autre, parti de l'enfance, s'en retourne vieux et chancelant par l'enfance, et l'une est un enseignement pour l'autre.

Or, après avoir donné ses ordres, mon grand oncle descendit vers un petit vallon, où coulait une source d'eau vive.

Il dut s'y rafraîchir. Une demie heure après, Pierre Touchet, qui guidait les bœufs, le vit reparaître et se diriger vers sa maison.

Il était pâli, et lui qui d'ordinaire marchait si alerte et si droit, il s'en allait distraitement, la tête penchée et les deux mains derrière le dos.

Pierre crut à quelque chose d'extraordinaire et, laissant là sa charrue, il se prit à le suivre à distance pour voir ce qui allait se passer.

M. Fraser gravit lentement les marches de son perron. Sa femme était précisément à la porte qui balayait l'entrée : il la baisa au front et, décrochant le cor qui lui servait à rappeler les hommes du travail, il se prit à le sonner vigoureusement.

Debout sur le seuil de son manoir, le capitaine Fraser ressemblait à une apparition de sa jeunesse disparue.

C'était ainsi qu'il devait sonner l'hallali du cerf, au fond des gorges sauvages de ses montagnes du Morven ; calme et impassible, c'était ainsi qu'il devait redresser sa haute stature sous la pluie de

balles que le Royal Roussillon et le Royal Angoulême faisaient grêler sur les rudes montagnards de son régiment, au terrible jour de la bataille des plaines d'Abraham.

Tout le monde courait à travers champs; on les voyait venir à qui mieux mieux, croyant trouver la maison ou les bâtiments en feu; mais le capitaine Fraser, sans répondre aux questions, sonnait toujours du cor, jusqu'à ce que Louis Vallières, le dernier arrivé, eût mis le pied dans la salle où d'ordinaire les travailleurs mangeaient.

Alors il ferma la porte, se fit apporter un fauteuil, et faisant asseoir tout le monde, leur dit :

— Mes enfants, j'ai tenu à vous réunir ici pour vous dire combien je suis heureux de vous voir tous assidus au travail et aimer l'agriculture. Continuez ; votre pain se gagnera toujours honnêtement, et vous vous assurerez une vieillesse honorée. Je n'ai pas cessé de songer à votre bien-être, et quand je ne serai plus là, mes héritiers ont ordre de vous traiter avec la même sollicitude. Maintenant veuillez me pardonner les torts que j'ai pu avoir vis-à-vis de vous; l'homme est né pécheur, et bien des fois j'ai pu vous froisser par ma sévérité; aujourd'hui l'heure de l'oubli est venue. Ne cessez pas d'être doux et bienveillants pour vos semblables. Tout est récompensé en ce monde, et parce que jadis je fus bon envers un nécessiteux, je viens de recevoir une grâce inespérée.

Dieu a permis que je fusse averti : au soleil couchant je dois mourir.

Martial Dubé m'est apparu sur la roche du vallon ; il m'a dit que tout était fini, et je n'ai que le temps de me préparer. Attelle au plus vite, Touchette ! et va chercher M. Duchesnau, notre curé.

Pierre se mit en route pendant que tout le monde pleurait, et que ma grand'tante ne savait plus où donner la tête.

Seul, au milieu de tout ce monde en sanglots, mon oncle conservait son sang-froid ; il donnait ses dernières instructions, écrivait quelques lettres à ses parents d'Ecosse ; puis, quand le curé fut arrivé, ils s'enfermèrent tous deux, et Dieu seul sut ce qui se passa entre ces deux hommes. Seulement, lorsque l'abbé sortit, on m'a rapporté qu'il avait les yeux pleins de larmes, pendant que le front de mon grand oncle rayonnait d'une sérénité angélique.

Cependant le jour baissait ; c'était en octobre ; cinq heures allaient sonner, et le soleil part vers cette heure-là. Mon oncle fit rouler alors son grand fauteuil auprès de la fenêtre qui regarde l'île d'Orléans et les Laurentides ; il murmura quelque chose à l'oreille de sa femme ; puis, reposant sa main gauche dans celle de ma grand'tante, de l'autre il se prit à bénir ses enfants à genoux auprès de lui.

En ce moment le soleil plongea sous l'horizon, et mon oncle Fraser inclinant légèrement la tête, remit son esprit entre les mains du Créateur.

Depuis lors, chaque fois qu'un Fraser doit mourir le fantôme de la roche lui apparaît.

J'aurai demain quatre-vingts ans, mon enfant, et l'heure terrible doit bientôt sonner pour moi. Mais ferme et sans peur, je l'attends sans trembler ; car, bien que je ne sache pas le latin, je commence à croire que mon père était sage lorsqu'il nous disait qu'Horace n'avait pas tort d'écrire :

— On s'attendrit davantage, et l'on devient meilleur avec les années !

V.

SEUL !

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand'mère est morte, et si pendant tout ce temps là l'oubli et le cimetière creusent silencieusement leurs ruines, moi, j'y pense toujours avec amour.

Je la revois encore, au fond de ma chambre, aimable, souriante et belle sous son diadème de cheveux blancs me regarder de son œil gris et serein, et s'appuyant sur sa petite canne de frêne, gagner tout doucement, clopin-clopant, le grand fauteuil en cuir de Russie, d'où elle savait causer avec tant

d'esprit et d'indulgence sur les douces choses du passé, et sur les curieuses absurdités du temps présent.

Pauvre grand'mère ! dire que vous nous avez quittés depuis huit longs mois ! et cela, malgré toute notre tendresse et tous nos petits soins ! Le canapé où vous êtes morte est encore là, triste et solitaire, en face de votre causeuse à peine refroidie, et pourtant rien qu'à regarder ces objets que vous aimiez tant et qui respirent encore votre vie, il me semble entendre votre voix claire et sympathique me raconter les légendes et les histoires de jadis.

Je suis seul ici, ce soir, grand'mère. Il vente dehors, et la pluie tombe froide et serrée au cimetière.

Allons ! revenez auprès de moi ; tisonnez le feu qui s'éteint et asseyez-vous là, bien en face de moi. Personne ne vous dérangera ; car j'ai fermé ma porte à tous les bruits du dehors. Causons en doux tête-à-tête, et contez-moi une longue histoire bien horrible, telle que celle du fantôme de la roche. Elle me faisait si peur dans le temps ! vous en souvenez-vous grand'mère ?

Hélas ! rien ne me répond plus, et la voix aimée s'en est allée où sont les neiges d'antans.

Seul ! je reste, essayant à percer de l'œil, l'avenir noir qui s'étend devant moi, jusqu'au jour où, à mon tour, je serai conforté et consolé par la bienveillante apparition du fantôme de la roche.

MON AMI JEAN.

I.

SE SOUVENIR, C'EST CHANTER.

Il me prend parfois envie de commencer ce récit par les paroles que Henry Murger écrivait jadis :

— Ah ! si mon ami Jacques n'était pas mort un jour qu'il tombait de la neige, il nous aurait raconté cette histoire qui serait bien belle si je pouvais la dire telle qu'il l'a souffert lui-même.

Mais hélas ! Jean a fait comme le sculpteur Jacques ! Il s'en est allé, et maintenant, il me faut avoir le courage d'écrire de ces choses, comme lui seul savait les déterrer et les faire remonter du fond de son triste cœur tout creusé par les chagrins de la vie.

Nous étions compagnons d'enfance, Jean et moi : même âge, mêmes goûts, mêmes joies, mêmes peines. Nous vivions porte à porte, et il ne se passait pas un seul jour de plaisir ou de contrariété, sans que l'un courût le faire partager à l'autre. C'était le même cœur qui battait sous deux poitrines différentes ; et nos mères avaient pris l'habitude de nous appeler les frères siamois.

Parmi nos compagnons de jeux se trouvaient deux petites compagnes, toutes deux sœurs, fort mignonnes et bien gentilles, l'une blonde, l'autre brune.

Jean soignait la blonde ; moi, j'avais un faible pour la brune ; et les jours de congé, c'était à qui lutterait de galanterie pour se rendre plus aimable l'un que l'autre.

Lui, il façonnait de petits morceaux de bois en svelte et gracieuse chaloupe. Un bout de ruban rose faisait la voile ; quatre brins de soie représentaient les cordages ; un beau manche de plume en ivoire remplaçait le mât, et parmi les cris d'admiration de nos deux petites fées nous livrions au vent la frêle nacelle.

Alors, la ronde commençait, et Jean nous chantait de sa voix un peu faussette :

V'la l'bon vent,
V'la l'joli vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'appelle.
V'la l'bon vent,
V'la l'joli vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'attend !

Pendant que nous chantions, toute penchée sous la grosse brise qui faisait à peine bercer les fraisiers en fleurs, notre balancelle voguait bravement, et s'en allait à tire-d'aile faire naufrage sur ces jolis cailloux de quartz argenté, qui nous firent si longtemps envie, mais que nous ne pûmes jamais nous décider à aller quérir. Pour cela il aurait fallu se mouiller, ce qui nous aurait valu la grosse pénitence d'être solidement attachés par une carde de laine au pied du grand fauteuil de la bibliothèque. La voile du pauvre vaisseau clapotait tristement sur l'eau, au grand ébahissement des canards qui, le cou allongé, les pattes prêtes à nager, s'étaient effrayés pour si peu. Mais la panique ne durait qu'une seconde, et les coins-coins rassurés se remettaient à barbotter dans la mare tout à leur aise, dès qu'ils avaient vu frémir, puis se tordre, quille en l'air, et rester là inerte sur l'eau, la terrible frégate de Jean.

Moi, pendant tout ce temps, je préparais un petit dîner sur l'herbe.

Nos assiettes n'étaient pas coûteuses : quelques feuilles arrachées aux érables qui poussaient, en famille sur la devanture de la maison paternelle. Nos doigts tout barbouillés servaient de fourchettes. La nappe se mettait sur nos genoux, et nous croquions frugalement les noisettes du bois voisin, tout en disant :

— Mademoiselle Joséphine, vous servirai-je de ce poulet ?

— Certainement, M. Henri ; je prendrai cette aile.

Et la plus grosse noisette de notre provision champêtre glissait en roulant sur la feuille d'érable.

— Mademoiselle Julie, disait Jean à sa blondette, désirez-vous une tranche de ce pâté ?

— Non, merci, répondait d'un ton gourmand la belle évaporée ; j'accepterai seulement un peu de ces confitures.

Et une deuxième noisette prenait solitairement sa place sur la petite feuille devenue le lot de la préférée de Jean.

Oh ! mes souvenirs de jeunesse, qui me rendra vos saintes naïvetés et vos heures de joies si profondes qu'alors elles nous semblaient éternelles ! Vous nous quittez bien vite pourtant ; et l'enfant grandit si tôt qu'il sait à peine la valeur des minutes roses qui s'en sont allées ! Il ne vous comprend que plus tard, lorsque devenu homme il s'essaie à remonter vers vous. Mais hélas ! la coupe en se vidant n'a laissé

sur le bord ciselé que le parfum de ce qu'elle a contenu. Heureux alors celui qui se rappelle les heures perdues, car c'est encore une joie de savoir les pleurer.

Un jour, il fallut dire adieu à toutes ces voluptés et à toutes ces innocences.

Nos mères nous annoncèrent mystérieusement que bientôt nous allions devenir des hommes ; et le soir, en famille, on se mit à parler gravement de notre première communion.

Nos pieuses mamans, pour être plus certaines de nous, nous confièrent alors aux Frères de la Doctrine Chrétienne. Ils avaient une maison en dehors de la porte Saint-Jean de Québec ; la règle n'y était pas trop sévère, et comme les fenêtres de la classe donnaient sur le glacis des fortifications de la ville, bien des fois les yeux de Jean et les miens se rencontraient distraits, sur ces pelouses veloutées où les enfants des soldats jouaient tout à leur aise aux barres, à la balle, à l'attaque.

Certes, les petits oiseaux en cage aiment bien à voir voler et à entendre gazouiller leurs frères du nuage ou du bois : nos esprits faisaient comme eux ; ils s'attardaient à suivre les ébats de la gent libre, et comme la leçon ne s'apprenait guère pendant ces minutes de rêveries, les pensums nous arrivaient à tire-d'aile. Nous les faisions gaiement, et le lendemain cela recommençait, jusqu'à ce que la note nouvelle s'en vînt nous dire, comme d'habitude :

— Travail, assez bien ; mais dissipé en classe.

Alors, on donnait un coup d'épaule pendant une semaine. Nous rattrapions les autres, et c'est ainsi que nous répondîmes merveilleusement au catéchisme, et que nous fîmes une bonne première communion.

Par ici, par là, on avait bien un tant soit peu regretté la mare aux canards, Julie, les noisettes, les dîners sur l'herbe, Joséphine ; mais, pour être homme, il ne fallait pas trop songer à ces choses qui étaient si douces à penser. Nous nous appliquions à connaître Lhomond à fond, jusqu'aux participes exclusivement : l'addition, la soustraction, la multiplication, la division n'avaient plus de secrets pour nous : on prononçait à merveille le *th* anglais, et toute cette immense érudition nous avait fait trouver mûrs pour le Séminaire de Québec.

Là, notre cours classique s'était fait comme à l'ordinaire.

Jean était trop méthodique pour se permettre de sauter une classe, et moi, si j'aimais la gymnastique, j'avais celle-là en horreur.

Clopin-clopant, on se suivait ainsi d'année en années, et quand les vacances arrivaient gaiement au bout de l'an, Jean, Julie, Joséphine et moi, nous passions nos veillées à dessiner, à faire de la musique, à rire et à causer joyeusement.

Parfois, la grande Julie et monsieur Jean se hazardaient à parler du bon *vieux temps*, comme si déjà ils

eussent été des vieillards, mais Joséphine allait se mettre au piano et chantait :

V'la l'bon vent,
V'la l'joli vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'appelle,
V'la l'bon vent,
Vl'a l'joli vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'attend !

Chacun se regardait en souriant.

On se sentait si heureux de vivre ! et puis, partout où l'œil s'en allait errer sur les étendues de la vie, il n'entrevoyait que joies, fleurs, soleil et parfums. La meilleure preuve, n'étaient-ce pas tous ces fragments de bonheur qui gisaient déjà sur les roses effeuillées de notre chemin ?

Alors chacun faisait chorus à la belle chanteuse, et nous disions follement :

V'la l'bon vent !
V'la l'joli vent !

A nous quatre nous avions vers cette époque chacun dix-sept ans ; et pour l'âme épanouie, se souvenir alors, c'est chanter !

II.

SE SOUVENIR, C'EST AIMER.

De toute éternité, Joséphine était prédestinée pour le bonheur ; aussi mourut-elle, le sourire aux lèvres, l'inexpérience au cœur, dès le début de sa dix-neuvième année.

La vie n'avait été qu'une fête pour elle, et elle s'endormit avec la conviction qu'elle ne laissait que des heureux en ce monde.

Ce départ m'attrista vivement et ce fut là ma première peine.

Il est vrai de dire que Jean épuisa pour moi tous les trésors de consolation qu'il y avait au fond de son cœur ; mais depuis, il m'est toujours resté quelque chose de l'immense chagrin que j'avais alors.

Que voulez-vous, nos premiers morts ne s'oublient pas !

Je l'avoue ingénûment : ce qui me mit le plus de baume dans l'âme, ce fut de voir mon ami Jean si heureux auprès de sa Julie.

Nos études terminées, Jean s'était décidé à cultiver la terre de son père : moi, j'avais choisi le droit et je travaillais chez l'avocat de notre village.

Chaque soir, après la veillée, nous nous réunissions dans une petite chambre que j'habitais alors. Là nous fumions nos pipes en causant entre nous, et nous nous laissions aller à la douce quiétude que laisse toujours derrière elle la conviction d'avoir accompli la tâche quotidienne.

Que pouvaient dire ces causeries ? oh ? mon Dieu, elles sont loin maintenant, et il me serait bien difficile de vous les rappeler sans m'attendrir ! Elles s'éparpillaient sur tout, sur l'histoire, la poésie, l'art, les lettres, la religion, le bien-être de la patrie.

A cette époque, nous étions jeunes, forts, enthousiastes. Les hommes nous semblaient faits pour s'aimer les uns les autres et, riches de cette inexpérience, nos idées allaient, effleurant chaque chose

du bout de l'aile et en extrayant les sucs les plus purs et les plus parfumés.

Depuis, ces pauvres papillons se sont brûlés les antennes aux feux de la méchanceté et de l'égoïsme. Ils ne volent plus, ils rampent ; mais il en était ainsi autrefois. Ils planaient haut, très-haut : ils butinaient du meilleur, et puisque c'était comme cela, il me faut bien vous le dire.

Jean était beaucoup plus poëte que moi, et si aujourd'hui je parle tant bien que mal de son imagination d'artiste, c'est que ses longues conversations qu'il ne cessait de trouver sur le beau, l'idéal et l'immortalité du talent, se sont un peu déteintes sur moi. Si on l'exigeait, j'écrirais même tout un volume de ce qui m'en reste ; mais avant tout, il me faut continuer ce récit, et maintenant j'irai jusqu'au bout sans me laisser détourner par tout ce que l'aimable souvenir de mon ami me chuchotte encore à l'oreille.

Un soir donc, il entra tout en nage chez moi, et sans transition, s'asseyant brusquement sur mon lit, il me dit :

— C'en est fait, Henri ! j'aime Julie et je donnerais tout au monde pour savoir ce que son cœur pense de moi !

Ce que son cœur pensait de lui ! mais mon pauvre Jean, il ne fallait pas être bien malin pour le deviner, car depuis longtemps, je voyais ces deux amours naître et grandir au fond de leurs âmes.

Involontairement je songeai alors à ma Joséphine, et mes yeux se gonflèrent :

— Si elle eût vécu, me disais-je, il en aurait été ainsi !

Pourtant j'eus la force de me contenir, et je repris tranquillement :

— Mais elle t'aime, Jean, elle t'aime !

J'allais suffoquer.

Lui, le pauvre garçon, s'en aperçut et, me prenant par la main comme lorsque nous étions enfants, il me dit tristement :

— Voyons, Henri, il faut me pardonner ; je n'aurais pas dû parler de ces choses. Je suis fou de t'avoir fait mal comme ça.

A partir de ce soir-là, je fermai résolument les yeux pour ne pas voir ce que ces amoureux se chuchottaient entre eux.

Pothier était un excellent refuge : je m'y enfonçai à tête perdue, et pendant ce temps-là l'amour filait au-dessus de la tête calme et sereine de Jean les plus soyeux écheveaux de sa quenouille dorée.

Tout cela, je le savais : même je ne cessais d'y penser tout en griffonnant de la procédure ; mais je chassais au plus vite ces idées qui à chaque instant du jour venaient et revenaient me rougir les yeux.

Pourtant un jour, je les vis passer sous mes fenêtres. Jean était si heureux, Julie si souriante, que je ne pus m'empêcher de me trouver égoïste.

Après tout, le malheur de l'un devait-il réagir ainsi sur le bonheur de l'autre ?

Dès cet instant de réflexion je compris que j'étais dompté, et insensiblement je me sentis devenir plus raisonnable.

Ce fut même moi qui commençai à parler de sa belle Julie à l'ami Jean, et je vis à l'éclair qui passa dans ses yeux, tout le plaisir qu'il ressentait à m'entendre causer ainsi. A nous deux, nous nous mettions en voyage ; nous explorions tout à notre aise ce petit cœur de fiancée, si plein de bonnes qualités et de douce affection. A chaque instant, c'étaient des découvertes qui nous faisaient bondir d'aise, et cela me fit prendre tellement l'habitude de Julie que je m'étais presque mis en tête qu'elle était ma sœur.

Cela dura jusqu'au jour où Jean s'en vint m'annoncer d'une voix toute émue :

— Henri, c'est dans trois semaines que se fera la noce !

Alors, je sentis ma poitrine se serrer comme la la première fois, et je vis bien qu'une parcelle de l'âme de ma morte chérie y vivait encore.

Jean, comme toutes les natures d'artistes, ne savait pas avoir d'ordre ; ce qui était pourtant bien essentiel pour la conduite de sa ferme. En mourant, son père la lui avait léguée grevée d'une hypothèque assez lourde, et c'était tout ce qu'il pouvait faire, lorsqu'à la Saint-Sylvestre il parvenait à joindre les deux bouts ensemble.

De son côté, Julie n'apportait pas de dot, et force me fut de prendre en main les affaires de l'ami Jean.

Nous y travaillâmes pendant deux semaines, et quand tout fut tiré au clair, j'arrivai à la conclusion qu'il lui restait cinquante louis de revenu.

A la campagne, on vit honnêtement avec cela, mais à condition de retrancher tout ce superflu qui est une nécessité pour l'intelligence. Il ne faut s'occuper que de la bête, et Jean le comprit si bien qu'il ne voulut pas entendre parler de laisser entrer livres ni journaux sur le compte de ses dépenses mensuelles.

— Bah ! me répondit-il, je trouverai le moyen d'avoir ceux de M. le curé. Il est complaisant ; il me prêtera les siens. Puis, après tout, qu'importent le monde et ses nouvelles menteuses, pourvu que j'aie la conscience tranquille et que ma femme soit heureuse ; voilà le principal !

L'amour l'aveuglait ; pour lui il n'y avait plus rien au-delà, et m'est avis qu'il avait raison.

Jean partit pour la ville. Il avait enroulé avec soin ses économies dans le coin de son mouchoir, et il s'en allait acheter son anneau de fiançailles et son modeste cadeau de noces.

Ses économies ! pauvre ami, maintenant en écrivant ces lignes je me rappelle que depuis plus de deux mois il s'était abstenu de fumer. Chez lui,

c'étaient déjà les privations qui se frayaient lentement un chemin au travers de sa vie.

Je revois d'ici les joies enfantines de Jean, lorsqu'il étala orgueilleusement sur ma table de garçon toute la charmante pacotille qu'il avait rapportée de son excursion.

C'était une parure en or, et, bien qu'il n'y en eût que pour la modique somme de dix dollars, jamais modeste corbeille de noce ne fut mieux choisie.

Le lundi suivant ils étaient mariés, et au déjeuner qui suivit la messe nuptiale, Jean me disait joyeusement :

— Sans l'amour, vois-tu, Henri, la vie n'est rien. Tu goûteras ces choses là plus tard, et alors tu sauras me dire, en regardant amoureusement ta petite femme, que pour mieux se souvenir il faut avoir aimé.

III.

SE SOUVENIR, C'EST PLEURER.

Depuis trois ans, Jean vivait heureux.

Il avait deux enfants, et sa femme se montrait toujours pieuse, bonne ménagère et pleine de dévouement. Quant à lui, ses goûts n'avaient pas changé ; c'était bien ce même Jean, tel que je l'avais aimé autrefois, avec cette nature ardente sans cesse passionnée pour l'art et pour le beau. Mais

à certaines heures, une secrète tristesse l'empoignait ; alors j'essayais de le faire causer ; mais il se renfermait dans ces monosyllabes discrets et polis qui font dérailler toute confidence.

Un jour, il fallut bien tout m'avouer.

La petite rente mensuelle ne suffisait plus pour solder les gros intérêts de l'hypothèque, et la terre de Jean allait être vendue aux enchères publiques.

Que faire en pareille circonstance ?

Jean n'avait pas le sou ; moi, j'étais sans crédit, et ce que les prêteurs d'argent veulent, ce sont de bonnes garanties et de solides endosseurs.

La terre paternelle s'émietta donc sous la main du shérif.

Julie avait été prévenue.

En bonne et courageuse femme qu'elle était, elle accepta cette épreuve avec résignation et, comme Jean lui disait :

—Gagnons les Etats-Unis ! on dit qu'il y a de l'argent à faire pour quiconque s'y montre honnête et industrieux.

Elle répondit :

— Avec toi Jean, j'irais au bout du monde. Je sais coudre, je me ferai modiste.

— Et toi ? fit-elle, après une pause.

— Moi ! je ferai l'école, je travaillerai à n'importe quoi. Là-bas, je ne suis pas connu ; je ferai de tout ce qui est honnête, pourvu que je te sente auprès de moi.

Ce fut encore là une terrible émotion pour moi ; mais bientôt je dus faire comme eux.

J'allais au Mexique où je passai deux ans ; pendant ce temps-là, Jean travailla dur, Julie aussi, et le pain quotidien leur parvenait. Mais c'était tout juste, paraît-il ; car les deux enfants tombèrent malades de la scarlatine. Comme ce malheur était arrivé l'hiver, il fallait d'abord tenir le poële toujours chaud, puis payer les soins du médecin puis aller acheter les remèdes chez le pharmacien.

Ainsi s'en fût plus d'une journée de salaire, et peut-être n'aurait-on pas songé à se plaindre, car après tout c'était l'épreuve du bon Dieu ; mais les larmes longtemps contenues jaillirent, quand il fallut porter ces chers petits enfants au cimetière, et la peine jointe au travail excessif finirent par faire prendre le lit à la pauvre Julie.

Dès les premiers jours de cette nouvelle angoisse, Jean quitta l'enseignement et s'en alla demander de l'ouvrage a un maître menuisier. Celui-ci lui offrit deux dollars par jour. C'était presque l'aisance ; mais mon pauvre ami n'avait pas l'habitude du rabot, et son bourgeois ne le trouvant pas assez habile le congédia en lui confiant quelques dessins de meubles à exécuter.

Cela le fit vivre pendant quelques mois, et lui permit de soigner Julie, sans quitter la maison.

Un jour pourtant les commandes manquèrent, et alors, comme il n'y avait plus qu'une ressource, Jean songea à l'hôpital.

Julie y entra souriante et résignée, pour ne pas trop désespérer son mari. Au fond, la pauvre enfant savait que tout était perdu ; ses poumons commençaient à s'en aller.

Jean avait le cœur gros lorsqu'il entendit se fermer la grille de l'hôpital ; mais il était tissé de volonté, ce garçon-là ; aussi, se remit-il comme de plus belle à battre le pavé de New-York, jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque chose à faire, et qu'il fût entré, comme correcteur d'épreuves, au *Courrier des Etats-Unis.*

Les gages n'étaient pas forts ; mais cette besogne lui allait, puisqu'elle lui permettait de s'échapper parfois pour courir auprès de sa chère Julie. Il lui apportait alors de ces mille et un riens qui rendent les malades si heureux ; puis on causait du pays, et l'on faisait des projets d'avenir.

Julie approuvait tout ; elle seule savait que c'était fini, et qu'elle s'en irait avec les feuilles.

Jean, de son côté, la trompait en lui disant ces choses ; la fatigue, la misère, les chagrins lui rongeaient la poitrine, et ils étaient là tous deux assis en face l'un de l'autre, souriant à la vie et ne songeant qu'à la mort.

Un jour pourtant, Jean défaillit et prit, lui aussi, la terrible route de l'hôpital.

Cette même semaine-là, Julie prenait le chemin du ciel et, comme personne n'était venu réclamer son pauvre corps, d'après la règle de la maison où

elle était morte, le numéro 91 appartenait de droit aux internes de l'établissement.

Et pendant que ces formalités légales s'accomplissaient, Jean en proie à une consomption galopante aggravait son mal en songeant à toute la peine que sa mort causerait à la pauvre délaissée !

Un matin, le médecin, en lui tâtant le pouls, lui dit :

— Monsieur Jean, vous devez avoir quelque chose qui vous chagrine ; voyons, dites-moi ce qui vous mine le cœur, dites-le moi, mon enfant ; cela vous fera du bien.

— Ah ! docteur, si vous étiez assez bon pour vous informer, à l'Hôpital des Femmes, du numéro 91, vous me feriez grand plaisir. Seulement, si vous lui dites que je suis malade, n'ajoutez pas que je suis en danger ; il en mourrait !

Le lendemain, comme le médecin approchait de son lit, Jean se souleva péniblement, le coude appuyé sur son traversin.

— Eh ! bien, docteur, cela va-t-il ? ma femme se sent-elle mieux ?

— Oui, monsieur Jean, elle est mieux, bien mieux. Je viens de la quitter ! et le médecin continua sa visite, les yeux prêts à pleurer.

Certes, il l'avait vue, bien vue, la chère malade : depuis deux jours la belle Julie n'était plus qu'un squelette préparé que les étudiants en médecine avaient gaiement tiré au sort, ce matin même,

sous les yeux du docteur. Le hasard avait favorisé un Allemand qui, après avoir proprement vissé une poignée de cuivre sur le sommet du crâne, avait suspendu la pauvrette à son ciel de lit, juste entre ses deux taies d'oreillers. Les Allemands ont de ces gaietés-là, et le soir, en s'endormant, comme le matin, en s'éveillant, il avait sans cesse devant lui l'ensemble de ses études anatomiques, spécialité qu'il cultivait ; car il aspirait à être plus tard prosecteur de la faculté médicale.

En entendant les paroles du médecin, Jean laissa retomber sa tête sur son lit, et pendant quelques instants, à voir l'éclat fiévreux de son regard, on s'aperçut bien que sa pensée était auprès de sa femme. Puis, une crise de toux s'en vint le prendre, et, comme sur son mouchoir grandissait une gouttelette de sang, il le passa rapidement sur ses yeux, car son voisin de douleur l'observait, et il feignit de s'endormir.

Du moins, ce fut dans cette position-là que je le trouvai ; j'étais revenu du tropique, et à force de démarches j'avais réussi à savoir où mon pauvre ami Jean se mourait.

En me voyant, il allongea tristement la tête hors des draps ; puis, me tendant sa main amaigrie, me dit en ébauchant un sourire :

— Eh bien ! mon pauvre Henri, moi qui me suis pris à aimer les voyages, me voilà à la veille d'en faire un bien long, n'est-ce pas ?

Puis, inclinant pensivement la tête, il ajouta :

— On n'en revient pas de celui-là, mon pauvre ami, et c'est pour cela que je veux te demander un service. Aie soin de Julie quand je ne serai plus : ramène-là au pays surtout ; car tous ces gens qui nous entourent sont trop occupés de leurs affaires, et l'on meurt mal à son aise par-ici.

Il fit une nouvelle pause et, comme une crise de toux s'en vint le faire cracher, il dit douloureusement :

— Mon pauvre Henri, le médecin m'a défendu de parler !

Alors nous restâmes l'un vis-à-vis de l'autre à nous regarder dans le blanc des yeux, comme deux vieux amis qui se voient tous les jours et qui n'ont plus rien à se dire. D'ailleurs, de quoi aurions-nous pu parler ? Rien qu'à nous voir comme cela, nous devinions que tous deux nous avions souffert ; et, comme le malheur est muet, cela nous suffisait.

Pendant toute cette semaine-là, j'endurai un martyre surhumain. A chaque instant, Jean me parlait de sa femme, et rien qu'à l'entendre prononcer ce nom-là, un usurier aurait pleuré.

Pourtant le dénouement approchait, et dès sept heures du matin, le dernier dimanche de décembre, le médecin, en faisant sa tournée, me dit :

— Faites venir le prêtre, et ne quittez pas d'un instant le lit de votre ami ; il passera avant la brunante.

C'était vrai cela, et une heure après sa confession, le délire le prit. Il me disait alors, en me prenant les mains :

— Monsieur le docteur, quand je serai mort vous me croiserez les mains sur la poitrine, après avoir eu soin de leur remettre mon chapelet béni par le Pape ; puis, vous déposerez au pied de mon lit deux cierges allumés, un crucifix au milieu, et une soucoupe pleine d'eau bénite où trempera une petite branche de sapin. C'est ainsi que cela se pratique pour les morts dans mon pays. Mon pays, c'est le Canada... Vous ne le connaissez pas, docteur?.... Mon pays ! ajouta-t-il après une longue pause.... puis tournant avec effort vers la ruelle sa tête endolorie, je le vis qui sanglotait.

— Voyons, Jean, lui dis-je, inutile de faire l'enfant ; le docteur dit que ton cas n'est pas désespéré : d'autres sont revenus de plus loin.

Il ouvrit de grands yeux, comme s'il eût cherché à reconnaître cette voix ; puis, faisant un effort pour parler, il me dit d'une voix faible, en montrant sa poitrine amaigrie :

— Non, Henri, je sens que tout est fini ! la machine ne fonctionne plus, et je ne reverrai plus mon pays, ce beau Canada où j'ai connu et où j'ai aimé ma bonne Julie ! Julie ! oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! Docteur, ne m'abandonnez pas !

Ses larmes reprirent leur chemin le long de ses joues pâlies, et je vis bien que cela était mieux de

laisser le moribond à son immense douleur ; pour lui en ce moment se souvenir, c'était pleurer.

IV.

SE SOUVENIR, C'EST PRIER.

Maintenant, tout est fini ; j'ai eu l'incroyable courage de ne rien vous cacher.

Julie, la sainte et la souriante, a traîné sur la table de dissection ; ses petits enfants gisent dans un coin de cimetière quelconque, et mon ami Jean est perdu au milieu de la fosse des pauvres de Greenwood.

Si cette triste histoire d'émigration vous fait peine, eh bien ! priez pour eux, priez pour nos compatriotes qui souffrent sur la terre étrangère.

Le meilleur souvenir, c'est prier.

L'AMIRAL DU BROUILLARD.

I.

LE TRÉSOR DE L'ANGLAIS.

— Largue l'écoute ; nous arrivons.

— As-tu emporté le petit Albert ?

— Oui, Jacques, et par-dessus le marché, j'ai glissé dans le coffre de la chaloupe le Dictionnaire Infernal et le Dragon Rouge.

— Tu as dû fièrement louvoyer pour te procurer ces livres introuvables ! J'aime à croire que tout ira bien maintenant ; car moi, j'ai réussi à acheter une chandelle de graisse de mort. Passe les rames par-dessus les bancs ; ferle la voile, prends le sac rouge et saute sur les crans ; j'enrape le grapin, et j'emporte les pelles et les pics.

Deux solides gaillards mirent pied à terre sur l'île aux Œufs, et se dirigèrent vers l'extrémité sud-ouest, où gît un morne qui domine tristement le fleuve.

Il commençait à faire nuit : le flot déferlait avec une sourde mélancolie le long de la falaise. Partout s'allongeait un ciel gris : les mouettes tournoyaient au loin, comme pour saisir entre leurs ailes blanches les premières voluptés de la tempête qui, noire et lourde, rongeait déjà les bords de l'horizon plombé, et semblait surgir de l'immensité du golfe.

— Ah ! je crois que nous en tenons une rude, maître Louis ; murmura Jacques en grimpant le long de la pente : pourvu que les camarades de la goëlette ne se mettent pas en peine de nous ; ça serait embêtant tout de même s'ils venaient à se douter du but de notre voyage.

— Bah ! ils sont sauvés à l'heure qu'il est, et la *Brunette* se balance tranquillement sur ses ancres dans la baie des Sept-Iles, défiant là le diable et tous les vents de l'enfer.

— Ne crois-tu pas, maitre Louis, qu'il soit temps d'entonner l'*Oraison des Salamandres*, ainsi que le

prescrit le petit livre de l'Enchéridion ? Je la sais par cœur.

— Cela ne peut être mauvais ; d'après mes données, nous ne devons pas être bien loin de l'endroit où est enfoui le trésor de l'Anglais. Mais, avant de psalmodier, il nous faut allumer notre précieuse chandelle de *suif rouge* (*) ; passe-là moi, j'ai mon briquet à la main.

Jacques déposa dans l'une des anfractuosités du rocher les deux pics et les deux pelles qu'il portait ; puis, s'asseyant sur le roc, de manière à tourner le dos au couchant, il tira mystérieusement de son gousset une chandelle de maigre apparence enclavée dans un morceau de bois de coudrier, taillée en forme de fer à cheval. Elle était composée de graisse de chrétien et, une fois allumée selon les rites de Cardan, ne devait plus s'éteindre qu'à l'endroit précis où le trésor tant désiré était enfoui.

Louis mit le feu sur la mèche en prononçant des paroles cabalistiques, et reprenant leur ascension, il s'avancèrent en psalmodiant.

Dès que la chandelle se mettait à vaciller, ils s'arrêtaient, ivres de désir et d'espoir : la lumière se redressait-elle vive et pétillante, nos deux rôdeurs reprenaient la tête basse leur marche nocturne. Cela durait depuis vingt minutes, et à mesure que Jacques et Louis s'avançaient, le trésor de l'Anglais semblait reculer devant eux.

(*) C'est ainsi qu'en cabalistique se nomme une bougie confectionnée avec de la graisse de mort.

Ils étaient las, harassés, et déjà l'on se préparait à faire halte avant de rebrousser chemin vers la chaloupe, lorsque tout à coup l'obscurité se fit autour d'eux.

La chandelle venait de s'éteindre.

— C'est ici, murmurèrent-ils tous les deux ensemble : faisons le parfum du samedi, et à l'œuvre avant que la tempête puisse nous pincer !

Vareuses et chapeaux roulèrent à terre, et Jacques ainsi que Louis se mirent à triturer cet arôme mystique, d'après les règles d'Albert-le-Grand.

Ils prirent dans le sac rouge de la graine de pavot noir et de jusquiame, de la racine de mandragore, de de la poudre d'aimant et de la myrrhe. Après avoir pulvérisé le tout entre deux pierres blanches, ils y mêlèrent du sang de chauve-souris et de la cervelle de chat noir, puis en composèrent une pâte divisée en trois petites boules, qu'ils firent sécher et brûler à la chandelle.

Il ne restait plus à accomplir que les rites commandés par Jamblic et Arbatel, et, marchant l'un vers l'autre, ils plantèrent, à main droite, une branche de laurier vert, et à main gauche, une branche de verveine. Entre elles la terre devait être creusée, et bientôt les pics se mirent à tomber avec une telle régularité qu'on eût dit un seul travailleur à l'œuvre.

Sous leurs efforts une fosse allait s'élargissant, et déjà elle avait atteint la hauteur d'un homme ordinaire, lorsque Jacques dit à Louis.

— Il est temps maintenant d'enrouler ces branches de laurier et de verveine autour de nos chapeaux : sais-tu où se trouvent les talismans ?

— Ils sont dans mon mouchoir : les voici.

— Les as-tu bien préparés, Louison ?

— D'après les recettes de l'art ; rien de plus. Tu sais ce qu'Albert recommande : — " Prenez une plaque d'étain fin bien purifié aux jours et heures de Jupiter, formez-y d'un côté la figure de la Fortune et de l'autre ces paroles en gros caractères : "

" AMOUZIN ALBOMATATOS. "

Tu vois, maître Jacques, que rien n'a été oublié.

— Oui, oui, Louison, et je ne sais vraiment à qui sera la faute si l'on ne réussit pas.

Ils attachèrent les talismans à leurs chapeaux cirés, et le bruit monotone du fer frappant la terre recommença.

Le remblai montait toujours autour de ces deux hommes, lorsque tout-à-coup Louis poussa un cri d'horreur.

— Regarde, Jacques ! j'ai une tête de mort sous le pied !

Jacques abattait son pic au moment où Louis faisait sa lugubre trouvaille ; un second crâne alla rouler auprès du premier.

— N'aie pas peur, Louison ! j'ai prévu le cas, et ce qui brûle là dans nos lanternes ce sont deux cierges bénits. Cardan ne dit-il pas : — " Quand on a des

raisons solides pour croire que ce sont des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon d'avoir des cierges bénits. "

— Rien n'a été oublié, et à nous deux, nous avons la mémoire du diable qui, paraît-il, se souvient des moindres détails du paradis perdu. A genoux, Louis ! disons un *de Profundis*, et au nom de Dieu, conjurons ces morts de nous dire si l'on peut faire quelque chose pour leur repos éternel.

Les cierges allumés éclairaient à demi les deux fossoyeurs agenouillés et, tout en vacillant sous les bouffées du vent qui descendait s'engouffrer dans ce trou, ils faisaient passer sur les figures blafardes de ces gens, d'étranges lueurs. Ils priaient pourtant de bon cœur, et le psaume des morts allait s'achevant, lorsqu'un vagissement sourd, s'élevant de la surface de la mer, passa en effleurant la crète du morne.

Un grésillement sortit des lanternes qui projetèrent une vive lumière dans le fond de cette tombe où gisaient pêle-mêle vivants et squelettes ; puis, l'obscurité la plus profonde enveloppa le tout.

C'était la tempête qui posait son pied sur terre et passait en hurlant sur la solitude de l'Ile aux Œufs.

Jacques et Louis tâtonnèrent quelque temps dans l'obscurité ; puis, mettant en travers leurs vareuses de toile goudronnée sur deux branches d'arbre qu'un éclair leur avait montrées gisantes sur le bord du trou, ils se tapirent dans un coin, et rallumèrent une de leurs lanternes.

Jacques se prit à dire alors :

— Je crois, Louison, que mes cierges bénits sont cause de tout ce tintamare ; si j'ai bonne souvenance, l'amiral devait être protestant, et c'est lui qui commande ici.

— Comment l'amiral ! l'amiral de quoi ? reprit d'un ton de mauvaise humeur, maître Louis.

— L'amiral du brouillard, continua gravement Jacques.

— Connais pas, murmura flegmatiquement Louis.

— Eh ! bien tu vas le connaître, reprit Jacques, car Paracelse dit que " celui qui voudra s'appliquer à la recherche d'un trésor prétendu caché doit examiner la qualité du lieu, non seulement par la situation présente de ce lieu, mais par rapport à ce que les anciennes histoires en disent. " Allons ! serres-toi près de moi et, au lieu de te souffler dans les doigts ce qui appelle le vent, comme tu le sais bien, viens te réchauffer les mains sur les vitres du fanal. Il fait un assez joli courant d'air comme cela, sans que tu t'en mêles, et j'ai bien peur d'être obligé d'abréger, crainte de m'enrhumer.

raisons solides pour croire que ce sont des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon d'avoir des cierges bénits. "

— Rien n'a été oublié, et à nous deux, nous avons la mémoire du diable qui, paraît-il, se souvient des moindres détails du paradis perdu. A genoux, Louis ! disons un *de Profundis*, et au nom de Dieu, conjurons ces morts de nous dire si l'on peut faire quelque chose pour leur repos éternel.

Les cierges allumés éclairaient à demi les deux fossoyeurs agenouillés et, tout en vacillant sous les bouffées du vent qui descendait s'engouffrer dans ce trou, ils faisaient passer sur les figures blafardes de ces gens, d'étranges lueurs. Ils priaient pourtant de bon cœur, et le psaume des morts allait s'achevant, lorsqu'un vagissement sourd, s'élevant de la surface de la mer, passa en effleurant la crête du morne.

Un grésillement sortit des lanternes qui projetèrent une vive lumière dans le fond de cette tombe où gisaient pêle-mêle vivants et squelettes ; puis, l'obscurité la plus profonde enveloppa le tout.

C'était la tempête qui posait son pied sur terre et passait en hurlant sur la solitude de l'Ile aux Œufs.

Jacques et Louis tâtonnèrent quelque temps dans l'obscurité ; puis, mettant en travers leurs vareuses de toile goudronnée sur deux branches d'arbre qu'un éclair leur avait montrées gisantes sur le bord du trou, ils se tapirent dans un coin, et rallumèrent une de leurs lanternes.

Jacques se prit à dire alors :

— Je crois, Louison, que mes cierges bénits sont cause de tout ce tintamare ; si j'ai bonne souvenance, l'amiral devait être protestant, et c'est lui qui commande ici.

— Comment l'amiral ! l'amiral de quoi ? reprit d'un ton de mauvaise humeur, maître Louis.

— L'amiral du brouillard, continua gravement Jacques.

— Connais pas, murmura flegmatiquement Louis.

— Eh ! bien tu vas le connaître, reprit Jacques, car Paracelse dit que " celui qui voudra s'appliquer à la recherche d'un trésor prétendu caché doit examiner la qualité du lieu, non seulement par la situation présente de ce lieu, mais par rapport à ce que les anciennes histoires en disent. " Allons ! serres-toi près de moi et, au lieu de te souffler dans les doigts ce qui appelle le vent, comme tu le sais bien, viens te réchauffer les mains sur les vitres du fanal. Il fait un assez joli courant d'air comme cela, sans que tu t'en mêles, et j'ai bien peur d'être obligé d'abréger, crainte de m'enrhumer.

II.

L'AMIRAL DU BROUILLARD.

— Il y a plus de cent cinquante ans que ces choses se sont passées. Je ne sais trop comment cela se fait ; mais moi qui n'ai pas la mémoire des dates, j'ai tellement entendu raconter les détails de cette histoire par le grand'père de Jean Paradis, notre ancien voisin de la rue du Vieux-Pont, que je puis encore te la servir toute chaude, bien que lui-même la tînt aussi de son grand'père.

L'Angleterre était alors gouvernée par une reine du nom de la reine Anne. Elle avait une cour magnifique, et des palais comme Julien sait en construire, lorsqu'assis sur le gaillard d'arrière de la *Brunette*, il nous raconte les mille et une nuits.

Ceux qui vivaient en ces temps-là n'étaient pas des sots, paraît-il : ils s'habillaient en soie et en velours, mangeaient dans des plats d'or, et buvaient du meilleur.

Néanmoins l'époque avait son petit défaut, assurait l'arrière grand'père de Jean ; ceux qui déplaisaient à la reine avaient le cou coupé.

Or, un soir, il y avait fête dans un de ces beaux palais royaux. On dansait, on riait, on jouait gros jeu, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes ; car la reine Anne avait ri à deux reprises différentes, lorsque tout-à-coup les figures se rembrunirent.

L'amiral Walker causait dans l'embrasure d'une fenêtre avec la jeune miss Routh et, comme ces amours étaient vus d'un mauvais œil par la reine qui daignait destiner la jeune fille à l'un de ses favoris, en les apercevant en doux tête-à-tête, elle avait froncé le sourcil, ce qui fit frémir toute la salle.

Néanmoins, comme l'orchestre allait son train, et que la reine s'était mise à danser un menuet, chacun vit bien que l'orage n'éclaterait que plus

II.

L'AMIRAL DU BROUILLARD.

— Il y a plus de cent cinquante ans que ces choses se sont passées. Je ne sais trop comment cela se fait ; mais moi qui n'ai pas la mémoire des dates, j'ai tellement entendu raconter les détails de cette histoire par le grand'père de Jean Paradis, notre ancien voisin de la rue du Vieux-Pont, que je puis encore te la servir toute chaude, bien que lui-même la tînt aussi de son grand'père.

L'Angleterre était alors gouvernée par une reine du nom de la reine Anne. Elle avait une cour magnifique, et des palais comme Julien sait en construire, lorsqu'assis sur le gaillard d'arrière de la *Brunette*, il nous raconte les mille et une nuits.

Ceux qui vivaient en ces temps-là n'étaient pas des sots, paraît-il : ils s'habillaient en soie et en velours, mangeaient dans des plats d'or, et buvaient du meilleur.

Néanmoins l'époque avait son petit défaut, assurait l'arrière grand'père de Jean ; ceux qui déplaisaient à la reine avaient le cou coupé.

Or, un soir, il y avait fête dans un de ces beaux palais royaux. On dansait, on riait, on jouait gros jeu, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes ; car la reine Anne avait ri à deux reprises différentes, lorsque tout-à-coup les figures se rembrunirent.

L'amiral Walker causait dans l'embrasure d'une fenêtre avec la jeune miss Routh et, comme ces amours étaient vus d'un mauvais œil par la reine qui daignait destiner la jeune fille à l'un de ses favoris, en les apercevant en doux tête-à-tête, elle avait froncé le sourcil, ce qui fit frémir toute la salle.

Néanmoins, comme l'orchestre allait son train, et que la reine s'était mise à danser un menuet, chacun vit bien que l'orage n'éclaterait que plus

tard, et, dès la troisième minute, tout le monde avait oublié l'incident, à l'exception toute fois de Walker et de la reine Anne.

La nuit se passa à festoyer, et le jour suivant à bien dormir pour mieux s'amuser, lors de la prochaine fête.

Vois-tu, Louison ; c'est toujours l'habitude chez les gens de haut ton. Le jour, ils n'ont d'autres soucis qu'à bien manger et bien se reposer pour être plus frais la nuit ; et pendant ce temps-là, les pauvres souffrent, travaillent et trempent de leurs sueurs le pain de misère.

Le lendemain soir, danses et chants avaient repris possession du palais de la reine.

Il regorgeait d'invités ; seuls miss Routh et l'amiral Walker n'y étaient plus !

Pendant qu'on sautait ainsi à Londres, le grand'-père du grand'père de Jean Paradis finissait de charger tranquillement son navire le *Neptune* à la Rochelle, petite ville du pays de France. Sa dernière pacotille était hissée à bord ; et, du vent plein ses voiles, le beaupré tourné vers Québec, il commençait à labourer l'océan du bout de son taillelame. .

Tout aurait été bien pour lui, et ce voyage se serait accompli comme les autres, si la reine Anne ne s'était pas mise en tête de faire épouser miss Routh par un de ses favoris.

On était alors en pleine guerre avec la France, et le Canada en supportait bien sa quote-part ; car les Bastonnais faisaient de leur pis pour se l'annexer. Heureusement que nous avions à notre tête un fier gouverneur du nom de Vaudreuil. Il n'était pas homme à s'en laisser imposer, et, sur son ordre nos arrière grands'pères prirent la peine de mettre de nouvelles mèches à leurs fusils, — c'était la capsule du temps, paraît-il, — et cela ne présageait rien de bon pour l'Anglais.

Tout marchait à ravir ; le ciel était gros de plaies et bosses, et chacun se frottait les mains croyant bien flanquer une bonne tripotée à l'autre.

Pendant ce temps-là, le navire du père Paradis boulinait toujours son brin de chemin, tant et si bien qu'une belle nuit il se trouva au milieu d'une flotte de quatre-vingts vaisseaux.

Le vieux marin se gratta l'oreille, arpenta fièvreusement son banc de quart, ajusta sa lunette, et fit ce que tu aurais fait en pareil cas, maître Louis ; mais il n'y avait pas à tortiller : le *Neptune* nageait au milieu de l'Anglais, et force lui fallut de baisser son pavillon.

On fit un bon feu dans les faux-ponts du pauvre navire canadien, et une demi heure après, le capitaine Paradis, tristement accoudé sur le bastingage anglais, regardait brûler sa petite fortune, pendant que sous lui louvoyait tranquillement l'*Edgar*, vaisseau amiral de 70 canons, commandé par le Walker

de la reine Anne. C'était triste ; mais c'était comme cela ; et il fallait digérer ce malheur, sans rien dire, car derrière l'*Edgar*, filaient les soixante-dix-neuf gros vaisseaux de ligne de l'ennemi.

Que faire en pareil cas, Louison ? se tenir tranquille, n'est-ce pas ? Eh ! bien oui, je suis de ton avis, et ce qui va te consoler, c'est que c'était aussi celui de l'arrière grand'père de Jean. Ah ! c'était un rude pilote tout de même, qui connaissait le fond de son Saint-Laurent sur le bout du doigt.

A un cheveu près, il savait où gisaient le moindre récif, le plus petit banc de sable, les cayes les plus inoffensives, et comme cette réputation là n'était pas volée, elle s'était répandue parmi les Bastonnais qui virent dans cette capture une cause providentielle.

A bord, on le nourrit bien, on le régala même ; il avait un beau cadre pour dormir : bref, on le traitait comme un véritable officier ; mais toutes ces attentions passaient sur la rude écorce de Paradis, sans la rendre plus flexible.

Pour âme au monde il n'aurait voulu toucher à la barre du gouvernail ; car avant d'être marin, il était Canadien-Français.

Tout avait été mis en œuvre pour venir à bout de cette volonté de fer, sans pouvoir la mordre, et tout en discutant, à force de suivre la vague, on se trouvait déjà par le travers de l'Ile-aux-Œufs, cette même île où nous jasons si mal à l'aise, ce soir.

On était alors au 22 août 1711. L'*Edgar*, immobile sur le flot, semblait dormir, repu de toute cette ferraille qu'il s'en allait vomir sur notre pauvre ville de Québec.

Le capitaine Paradis aussi calme et aussi tranquille, fixait son œil terne et mélancolique sur un petit nuage blanc qui ne bougeait pas au fond du firmament.

Tout-à-coup le flocon blanchâtre fit un léger mouvement dans la direction du sud.

Un éclair passa dans le regard du prisonnier mais pas un muscle ne broncha.

En ce moment, l'amiral Walker, en robe de chambre, en pantoufles et sa longue-vue sous le bras, tapa familièrement sur l'épaule du père Paradis.

— Eh ! bien, capitaine, nous tenons le beau temps : votre présence à mon bord me porte chance, et si ce petit vent continue à fraichir, j'espère pouvoir jeter l'ancre bientôt devant votre vieux Québec. Qu'en dites-vous ?

— M. l'amiral, il s'est perdu plus d'une ancre en face du cap Diamant.

— Bah ! Bah ! patriotisme creux que toutes ces phrases, capitaine ; et, si j'ai bonne mémoire, un de mes prédécesseurs, Kertk, n'a rien perdu là puisqu'il a tout pris.

— C'est vrai, cela, M. l'amiral ; mais il y allait avec précaution, votre prédécesseur Kertk : il a dû

s'y prendre en deux fois, et cela à douze bons mois de distance, avant de pouvoir s'ancrer solidement par chez nous.

— Malin que vous faites ! vous savez bien pourtant que Kertk n'avait pas à son bord un pilote expérimenté comme M. Paradis, ex-capitaine du *Neptune*. Est-ce aujourd'hui que vous daignerez condescendre à prendre la barre, capitaine ?

— Je suis votre prisonnier, M. l'amiral, et non pas votre pilote.

A mesure qu'ils parlaient, le vent fraîchissait ; il s'était déclaré franc Sud, et dans le lointain commençaient à se dessiner les Sept-Iles.

L'*Edgar* ployé sous ses voiles que l'on venait de hisser sur un ordre de l'amiral, filait à la diable, serré de près par son nombreux convoi.

C'était beau de voir cela, Louison, et j'aurais voulu entendre raconter ces choses-là par le grand'-père Paradis. Les matelots chantaient gaiement en tirant sur les poulies, les vergues craquaient sous le poids de la toile qui se gonflait, mais dans son coin l'œil du capitaine Paradis lançait toujours ses éclairs fauves.

Au-dessus de tout cela, la nuit arrivait à tire d'aile, et promettait une fière course à l'Anglais, lorsque tout-à-coup une voix se fit entendre à l'avant :

— A hoy ! des brisants à tribord !

— Lof pour lof ! hurla l'amiral en se rapprochant de Paradis.

La frégate, soumise au gouvernail, fit tête au vent, pendant que l'amiral Walker disait à son prisonnier :

— Capitaine, il y va de notre vie à tous ; choisissez entre la barre ou le bout de la grande vergue.

Jean Paradis eut un nouvel éclair ; mais il reprit d'une voix lente :

— Je vois bien qu'il est inutile pour un Canadien-Français de vous résister. Je capitule, M. l'amiral, et sauf le respect que je vous dois, je prends pour deux heures le commandement du vaisseau. Sur mon âme il ne lui arrivera rien ! Faites carguer les voiles ! ne laissez que la toile des huniers, ainsi que la mizaine, et dites-leur ça en Anglais !

Un silence de mort régnait à bord ; on n'entendait que les hurlements de la tempête qui arrivait dans le lointain, et les bruits de la manœuvre commandée par le capitaine.

L'Edgar, docile à la moindre pression de la rude main du Canadien, se cabrait comme un cheval que l'on dompte. Le long des sabords on voyait filer les lueurs de la mer qui, étincelante, se brisait à quelques encâblures de là sur les récifs, et déjà l'île aux Œufs était dépassée lorsqu'un coup de canon se fit entendre à l'arrière.

Puis ce fut deux, puis trois, puis huit, puis quinze ; on eût dit que la flotte anglaise faisait le siége de ces cayes moutonneuses.

Bientôt un immense cri de détresse s'éleva et domina toutes ces détonations ; il fut suivi d'un

éclat de foudre, et alors les gens de *L'Edgar* virent ce que n'a jamais vu l'œil humain.

Une gerbe éblouissante sortit du fleuve ; la colonne de feu monta dans les airs, luttant de force avec l'ouragan qui cherchait à l'empoigner, et, dans sa lutte échevelée, l'immense ruban rouge éclaira en serpentant le plus grand tableau d'horreur que puisse présenter la mer.

Aussi loin que la vue portait, le Saint-Laurent était rouge d'uniformes anglais. Partout des têtes humaines et vivantes se heurtaient contre des fronts morts, et des centaines de nageurs cherchaient à se délier de tout un monde de cadavres qui, insoucieux, dansaient sur la crête des vagues.

Au loin, sur l'île-aux-Œufs, huit frégates éventrées recevaient dans leurs coques ébarouies les lames qui venaient s'y engouffrer, et cette gerbe miroitante qui courait se perdre dans les replis de la tempête était tout ce qui restait du vaisseau-poudrière. (1)

Un cri rauque sortit de la chambre du commandant et un homme en robe de chambre et en pantoufles s'élança sur la dunette de l'*Edgard* en criant :

— Le *Léopard !* qu'est devenu le *Léopard ?*

C'était l'amiral Walker.

Hélas ! le *Léopard* était emmietté comme les autres sur les terribles crans de l'Ile ; et, ce qui est pénible à

(1) Ce désastre est raconté de la manière la plus saisissante et la plus dramatique par la mère Juchereau St. Denys, dans son Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.

dire, à son bord se trouvait miss Routh, la fiancée du commandant.

Le pauvre amiral, resté en face de sa fiancée et de sa flotte perdue, pleurait à chaudes larmes, et je crois que si le père Paradis eût entendu ses sanglots une demi heure auparavant, il n'aurait pas jeté l'Anglais à la côte d'une main aussi ferme.

Mais que veux-tu, Louison ? avant tout on se doit à son pays, et il n'y a pas de fiancée qui tienne lorsqu'on se prend à songer à tout le mal et à toute la misère que ces gros vaisseaux de guerre pouvaient importer dans la patrie ?

L'arrière grand'père de Jean se frotta les mains en se disant qu'il avait bien fait, et moi qui n'ai rien appris à l'école et ne sais que les grosses choses qui façonnent un ignorant, je suis d'avis qu'en ce moment-là le père Paradis était devenu grand devant son pays et devant son Dieu.

L'amiral pleura toutes ses larmes en cinq minutes ; car, une fois son désastre bien constaté, il se tourna flegmatiquement vers le capitaine et lui dit froidement :

— Monsieur, je vous avais donné le choix entre la barre ou la drisse de mon hunier ; vous serez satisfait de moi, vous aurez les deux.

— A hoy ! lieutenant, faites monter le capitaine d'armes.

Brown, mettez vos fers les plus solides à ce gaillard-là et faites-le déposer à fond de cale en attendant que justice se fasse.

Ce qui fut ordonné fut fait.

Pendant six longues semaines le père Paradis, enchaîné comme un coupe-jarret, ne vit ni ciel ni jour, comme dit la chanson.

De temps à autre, le geolier, en lui jetant sa pitance, lui donnait par-ci par-là quelques nouvelles. C'est ainsi qu'il apprit comment Walker s'était fiancé à miss Routh. Le soir même du bal chez la reine Anne, un lord quelconque (1) lui avait remis son brevet d'amiral, avec ordre de partir la nuit même pour Boston. De grand matin, le nouveau commandant s'était rendu au port d'embarquement, et là, pour éviter les soupçons, il avait mis sa fiancée à bord du *Léopard*, bien décidé à se marier devant tout l'état-major de son escadre le jour où la prise de Québec aurait fait tomber tout le Canada sous la domination anglaise.

Devant le beau Walker, la colère royale aurait-elle pu résister plus longtemps que la citadelle de Vaudreuil ?

Mais, hélas ! le bras de fer du vieux Paradis avait éparpillé tous ces rêves, et maintenant la fiancée de l'amiral dormait dans les sables de la côte du Labrador, en face de l'Ile aux Œufs, ayant trois mille cadavres anglais pour monter la garde autour de son cercueil virginal.

Tout avait été perdu dans la catastrophe, et les quelques bâtiments chargés de blessés et de survivants, n'avaient pu même remporter le lourd trésor

(1) M. St. John, plus tard vicomte Bolingbrook.

de la flotte que le géolier ébahi avait vu enterrer sur l'île, au milieu d'un morne qui, d'après ses calculs, ne devait pas être loin de l'endroit nommé aujourd'hui la Pointe-aux-Anglais.

Ces causeries aidaient à tuer le temps, en attendant qu'à son tour le temps s'en vînt tuer le capitaine, lorsqu'un beau jour un choc infernal ébranla la cale où gisait l'arrière grand'père de Jean.

Il perdit connaissance, et à quelques jours de là, il se retrouvait dans une maisonnette bâtie sur les bords de la Tamise qui est, m'a-t-on dit, le fleuve des Anglais. Tout ensanglanté, il avait été ramassé sur le rivage par de pauvres pêcheurs de l'endroit, qui, le voyant à l'article de la mort, l'avaient porté jusque là.

Le pauvre amiral Walker n'avait pas eu de chance, paraît-il.

En revoyant les côtes de son pays, il avait involontairement songé à la réception que lui ferait la reine Anne, et prenant une résolution bien triste pour tout son monde à bord, il s'en était allé mettre un tison dans les poudres de la sainte-barbe, et s'était fait sauter.

Le capitaine Paradis et une couple de matelots furent seuls sauvés.

Son bonheur ne le quitta pas ; il parvint à passer en France, et à trouver là le commandement d'un vaisseau, l'*Espérance de Nantes*, en partance pour le pays.

La traversée fut heureuse, et, chose extraordinaire à cette saison avancée, il ne rencontra aucune brume sur les bancs de Terreneuve.

Ce navire filait comme s'il eut été béni par le pape, et déjà il était arrivé à la hauteur des Sept-Isles, lorsqu'une *accalmie* se fit, et le capitaine se trouva saisi par le brouillard qui le força à rester stationnaire.

Debout sur son banc de quart, l'oreille et l'œil au guet, il cherchait à interroger ce vague gris qui absorbait l'horizon.

Peut-être songeait-il à l'anglais, lorsque tout-à-coup il entrevit la silhouette d'un vaisseau. Puis ils furent deux, puis huit, puis vingt qui s'avançaient à travers l'impénétrable banc de brume.

Le père Paradis croyait rêver, et pourtant c'est horrible à dire ; mais il n'y avait pas à douter, c'était l'*Edgar* qui glissait silencieusement sur le flot, suivi de son convoi. A mesure qu'ils filaient, le brouillard semblait suivre leur sillage, et bientôt, à l'exception de l'*Edgar* et de quelques autres, tous doublèrent la Pointe-aux-Anglais, entrèrent dans la passe et allèrent s'évanouir sur les récifs de l'Ile-aux-Œufs.

C'était Walker.

Depuis, chaque fois que sur le golfe la brume s'étend froide et serrée, l'amiral du brouillard revient croiser en ces parages.

Il s'en va baiser au front sa blanche fiancée, et derrière lui voguent les vaisseaux surpris par la brume dans ces endroits désolés.

Sans que les matelots le sachent, il les entraîne à sa suite, — et chaque année, les nombreux et terribles naufragés de l'Ile aux Œufs et de ses environs te montrent, Louison, que le triste cortége ne fait jamais défaut à celui qui, honteux de son entreprise sacrilége contre notre pays, n'aime plus à voguer maintenant que dans le silence et par les ténèbres.

Hubert Emond a fait sa rencontre dernièrement, et le pauvre garçon a eu toutes les peines du monde à s'en débarrasser : ce n'est qu'en faisant un vœu à la bonne Sainte-Anne du Nord qu'il a réussi.

Ah ! pourvu qu'il ne fasse pas de brume pour retourner à la goëlette.

Allons ! Louison, allonge-toi le cou dehors : la pluie a cessé ; inspecte le temps et siffle-moi ton air maintenant ; nous avons besoin de vent.

Tont est manqué pour cette fois, car j'ai négligé un détail important.

Ah ! si j'avais réussi à me procurer une *main de gloire*, ça ne serait ni le *feu des Roussi*, ni le *pleurard* de Gaspé, ni le *braillard* de la Madeleine, ni l'*amiral* du brouillard qui me feraient peur ; on passe partout avec cela, et la *main de gloire* ne connaît pas d'obstacles.

Allons ! lève l'ancre, mon pauvre Jacques ! ça n'est pas la première fois que tu t'en retournes gros Jean comme devant, et mettons le cap sur la chaloupe !

III.

LA MAIN DE GLOIRE.

Deux mois plus tard, je lisais dans le *Journal de Québec :*

ARRIVAGE : — Ce matin, le brigantin la *Brunette* est arrivé au quai de la rue St. Paul, avec un chargement de hareng du Labrador. Ils seront vendus à l'enchère mercredi prochain : avis aux ménagères et surtout aux marchands de la campagne.

Au jour désigné, je faisais partie de la foule des badauds qui encombrait le quai Renaud. Je me laissais aller aux profondes pensées qu'inspire toujours un

hareng-saur lorsqu'il change de propriétaire, et j'étais perdu au milieu des émotions de la vente lorsque je sentis une rude main s'appuyer sur mon épaule.

C'était maître Jacques que j'avais connu à Natasqouan.

En vrai marin qu'il était, il me donna une poignée de main à me broyer les os; puis, faisant un signe tout particulier qui consistait à lever le coude et à cligner de l'œil, il me dit en sourdine :

— Je suis content de vous rencontrer; descendons ensemble à la goëlette qui est amarrée là, au bout du quai : nous prendrons une larme, et vous me donnerez un renseignement.

Quand nous fûmes arrivés, il me demanda gravement sans aucun préambule mon billet de journaliste.

Le surlendemain, on devait exécuter un malheureux meurtrier, et il tenait à causer avec lui avant l'heure fatale.

J'essayai de le dissuader de son projet; mais il se prit alors à me raconter l'histoire du trésor de l'anglais; puis, tirant de son coffre un petit livre tout crasseux, il tourna rapidement quelques feuillets jaunis et me lut ce qu'Albert le Grand dit de la main de gloire :

— " On prend la main coupée d'un pendu qu'il faut lui avoir achetée avant la mort : on la plonge, en ayant soin de la tenir fermée, dans un vase de cuivre contenant du zinc et du salpètre, avec de la graisse de

spondilis. On expose le vase à un feu clair de fougère et de verveine ; de sorte que la main s'y trouve au bout d'un quart d'heure parfaitement desséchée et propre à se conserver longtemps. Puis, ayant composé une chandelle avec de la graisse de veau marin et du sésame de Laponie, on se sert de la main comme d'un martinet pour y tenir cette chandelle allumée ; et par tous les lieux où l'on va, la portant devant soi, les barres tombent, les serrures s'ouvrent et toutes les personnes que l'on rencontre demeurent immobiles."

— Je vous en prie, M. Henri, donnez-moi votre passe, que je voie ce malheureux et puisse faire des affaires avec lui. Vous savez ce qu'Albert le Grand en dit, et vous ne serez pas assez cruel pour entraver le moyen que j'ai de faire fortune.

Je dus céder aux supplications de Jacques ; il eut mon billet d'entrée, et, à mon grand étonnement, j'appris plus tard que le pendu lui avait donné la propriété de son bras droit, moyennant finance.

Il y eut bien quelque scandale à la salle d'anatomie ; mais les étudiants en droit prirent fait et cause pour le supplicié, et crièrent sur tous les toits que chacun a le privilége de disposer à son gré de tout ce qui lui appartient.

Pendant deux ans, je fus sans nouvelles de maître Jacques, et déjà j'avais oublié les étranges confidences qu'il m'avait faites à bord de la *Brunette*, lorsqu'un charmant conteur, l'abbé Ferland, me remit toute vivace la mystérieuse histoire de l'Ile-aux-Œufs.

— " Parfois, dit-il, le pêcheur qui s'est arrêté près du naufrage anglais assiste à des scènes merveilleuses ; une étrange vision se déroule sous ses yeux. Les eaux sont unies comme une glace, et le temps parfaitement calme. Tout-à-coup, la mer se soulève et s'agite au large ; les vagues se dressent comme des collines, se poursuivent, se brisent les unes contre les autres. Soudain, au-dessus de ces masses tourmentées, apparaît un léger vaisseau, portant toutes ses voiles dehors et luttant contre la rage des ondes bouillonnantes. Aussi rapide que l'hirondelle de mer, comme elle, il touche à peine les eaux. Sur la dunette, sur le gaillard, dans les haubans, partout, se dessinent des figures humaines, dont le costume antique et militaire convient à des soldats d'un autre siècle.

Le pied posé sur le beaupré, et prêt à s'élancer vers le rivage, un homme qui porte les insignes d'un officier supérieur, se tient dans l'attitude du commandement. De la main droite, il désigne au pilote le sombre cap qui grandit devant eux ; sur son bras gauche s'appuie, une femme drapée de longs voiles blancs.

— Le ciel est noir, le vent siffle dans les cordages, la mer gronde, le vaisseau vole comme un trait ; encore quelques secondes et il va se broyer contre les rochers. Derrière lui, une vague, une vague aux larges flancs se lève, s'arrondit et le porte vers le cap Désespoir !

Des cris déchirants au milieu desquels on distingue une voix de femme, retentissent et se mêlent aux bruits de la tempête et aux éclats du tonnerre.

— La vision s'est évanouie ; le silence de la mort s'est étendu sur ces eaux ; le vaisseau, le pilote, l'équipage épouvanté, les soldats, l'homme au geste altier, la femme aux longs voiles blancs ont disparu ; le soleil brille sur une mer calme et étincelante ; les flots viennent mollement caresser le pied du cap Désespoir. Le pêcheur est resté seul à côté des varangues vermoulues du *naufrage anglais*. — "

Cette émouvante légende, était publiée au rez-de-chaussée du *Journal*.

Plus loin, en remontant à la colonne des affaires, on lisait :

VENTE PAR LE SHÉRIF,—Joseph Bonneau, père, *vs.* Jacques Gabriel, marchand, capitaine caboteur.

Une goëlette, nommée la *Brunette*, avec voiles, ancres, cambuse, cordages et gréments, telle qu'elle est ancrée au quai des Indes, pour être vendue au dit quai des Indes, le 1er jour d'octobre prochain, à 11 heures de l'avant-midi.

Albert le Grand avait eu raison : la main de gloire ne connaissait pas d'obstacle.

Elle venait de renverser toute l'honnête aisance d'un homme intelligent mais dévoyé, et elle avait laissé planer sur le cerveau du pauvre Jacques une parcelle de ces brumes que hante avec tant de complaisance le terrible amiral du brouillard.

MADELEINE BOUVART.

I.

HONNIE !

Elle s'appelait Madeleine, et probablement que ce nom lui avait porté malchance ; car en ville tous les commérages disponibles étaient entassés sur sa jolie personne.

Etait-ce calomnie ou médisance ?

Je n'en sais rien, et il serait difficile de remonter jusqu'à la vérité, puisque pour cela il faudrait se frayer un chemin et coudoyer les quatre-vingt-seize années qui me séparent maintenant du minois chiffonné de Madeleine Bouvart.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en 1775 elle avait vingt-sept ans, la taille svelte, le pied busqué, les dents fraîches, le rire agaçant, la main fine, la langue déliée et la plaisanterie gauloise.

Combien de femmes n'ont-elles pas été compromises par une seule de ces mignonnes choses ?

Sans doute c'était ce que devaient se murmurer deux bourgeois qui en ce moment s'attardaient, bon gré mal gré, sur le chemin Saint-Louis.

La neige était molle et épaisse, et ils allaient, retirant péniblement leurs pieds de la masse blanche, pour les y enfouir de nouveau, à la manière des oiseaux pris à la pipée. La mauvaise humeur, la crainte et l'apoplexie pesaient sur ces honnêtes figures ; mais tout cela fit place au dédain et à l'ironie, lorsque sous leurs nez bourgeonnés, passa, tiré par un pur-sang anglais, le joli traîneau de la sémillante Madeleine Bouvart.

Vers cette époque, le chemin du Cap Rouge était déjà le rendez-vous aristocratique des belles et des mignons du temps.

Madeleine n'était pas la dernière rendue à cette course au clocher, où qui le voulait, et surtout qui le pouvait, venait étaler l'élégance de ses fourrures et

la fraîcheur de ses équipages, sous les yeux des éternels badeaux de ma ville natale.

Chaque jour, à heures fixes, on voyait ainsi passer le gracieux *sleigh* de Madeleine, glissant sans bruit sur la neige soyeuse, ne laissant derrière lui que les deux minces filets tracés par ses légers patins, et se faisant précéder par le son argentin des petites clochettes qu'agitait fièrement son magnifique coursier.

Alors les envieux disaient :

— Est-elle heureuse cette petite Bouvart !

Les compâtissants murmuraient :

— Quel malheur n'a-t-elle pas eu de perdre son père ? un si honnête homme !

Madeleine n'en tenait pas moins fièrement ses rênes.

Son traîneau filait, puis disparaissait au loin sur la route blanchie, et autant en emportait le vent.

Ce jour-là, elle allait encore plus grand train que d'habitude.

La tête penchée en avant, le corps gracieusement incliné sur la chaude fourrure d'ours noir qui empêchait le froid de décembre d'arriver jusqu'aux petits pieds de Madeleine, elle laissait toute liberté d'allure à son cheval.

Il fallait que le diable fût à ses trousses, car autrement mademoiselle Bouvart n'aurait certes pas oublié de servir une verte semonce à son cocher John qui,

l'œil au guet, l'oreille tendue, oubliait irrévérencieusement depuis un quart de lieue de se croiser les bras, comme cela se pratique d'ordinaire chez les porteurs de livrée dans les bonnes maisons.

C'est que, voyez-vous, l'ennemi était signalé aux approches du bois Gomin, et le général Montgomery arrivait, tambours battants, précédé de la terrifiante nouvelle qu'il n'avait fait qu'une seule bouchée du Fort Saint-Jean et des villes de Montréal, de Sorel et des Trois-Rivières.

On avait bravé Arnold ; mais devant le terrible général tout le monde sentait la panique l'envahir.

Au loin, dans la campagne, si loin que l'œil pouvait aller, il n'entrevoyait que bourgeois importants et gourmés, renfoncés dans leurs petites carioles et devisant sur un ton bourru de la perspective d'être privés, pour quelque temps, de leur promenade favorite ; paysans, tirant péniblement derrière eux leurs traînes surchargées d'effets, de linge et de pauvres meubles, presque tous des souvenirs de famille ; élégants, oublieux pour ce jour-là, de la pose et de leur coupe d'habits ; officiers et soldats se repliant des avant-postes.

Tous ces gens criaient, juraient, se bousculaient et semaient devant eux la consternation et l'effroi.

Seul, le cheval de Madeleine habilement manœuvré, passait au milieu de ce tohu-bohu sans rien heurter, et s'avançait grand train vers la porte Saint-Louis.

Déjà il s'était engagé dans le labyrinthe fortifié qui, hier encore, en défendait les approches, lorsque tout-à-coup il fallut s'arrêter.

La foule était devenue si compacte qu'il n'y avait plus possibilité d'avancer, et, les naseaux fumants, le jarret finement cambré, le coursier de Madeleine se mit à faire queue au milieu de cette mer humaine qui montait toujours autour de lui.

Sous l'arche grisâtre et massive de la porte Saint-Louis, deux compagnies de grenadiers anglais faisaient haie, l'arme au bras.

Entre leurs files silencieuses passaient, une par une, toutes les personnes qui, sous les yeux de l'officier commandant, donnaient preuve qu'elles étaient munies de provisions pour huit mois, et promettaient de faire le service de la place.

L'interrogatoire n'était pas long ; mais il faisait froid, et, tout en battant de la semelle, de groupe en groupe on se décochait des interpellations.

— Aie ! dites-donc, là-bas, maître Chabot, est-ce vrai que le gouverneur Carleton a failli se faire pincer à la Pointe-aux-Trembles par MM. les Bostonnais ?

— Comment, si c'est vrai, père Lépine ! mais il sortait par un bout du village, tandis que Montgomery entrait par l'autre. Le gouverneur filait roide, paraît-il, soit dit sans aucune responsabilité de ma part, car c'est le petit Blanchet qui nous a rapporté ça.

— Ah ! tout de même, il devait avoir de fières jambes, notre Anglais, observa le gros Dionne ; car on nous assure qu'il faut aller dru pour ne pas tomber entre les longues pattes de ces *Congréganistes*. (1)

— Nous verrons bien si la chance le suivra toujours, notre gouverneur ; dans huit mois tout sera fini, si l'on en croit l'ordonnance qui nous prescrit de faire des provisions pour ce temps de vacances. Dans huit mois nous saurons donc qui aura gagné.

— Oui, je l'espère, monsieur Landry ; quant à moi, je suis en règle de ce côté. Je les mangerai tranquillement, mes vivres ; car je crois qu'il vaut mieux ne pas se mêler de ces quatre sous là, et laisser ces gens se débrouiller entre eux. Que les Anglais se grugent entre Anglais, c'est leur affaire ; et depuis que j'ai laissé ma jambe au moulin Dumont (2), si d'un côté je ne souffre plus qu'on me marche sur le pied, de l'autre, je n'écrase plus les orteils de personne.

---

(1) La verve gauloise des Canadiens-Français avait donné ce nom aux partisans du *Congrès*.

(2) Le moulin Dumont se trouvait situé près de la propriété de M. Chouinard, sur le chemin Ste. Foye, sur le petit ruisseau qui coule à gauche du monument des braves.

Il fut pris et repris pendant la dernière bataille des Plaines d'Abraham et cinq compagnies de grenadiers commandées par le capitaine d'Alguebelles y périrent presqu'entièrement. Il ne serait peut-être pas mal à propos de rappeler ici ce que Garneau dit à propos de cette dernière victoire française près de Québec :

— " Les Français n'avaient que les trois petites pièces de canon qui avaient pu passer le marais de la Suède, à opposer aux 22 bouches de l'ennemi. "

Et pendant que ces conversations couraient au milieu des francs rires de la foule, elle s'écoulait lentement, sous les yeux scrutateurs du capitaine anglais.

Déjà, le tour de Madeleine Bouvart était venu, et même elle avait penché hors de son traineau sa petite tête d'hirondelle, pour mieux mignarder une jolie parole à l'oreille de l'officier, lorsque celui-ci lui dit brusquement :

— Mademoiselle, j'ai ordre de ne pas vous laisser entrer en ville.

— Moi, capitaine, fit-elle d'un air étonné ; mais M. le gouverneur craindrait-il plus mes yeux que les balles d'Arnold ?

— Je ne saurais vous dire, mademoiselle, ce que M. le gouverneur craint le plus ; mais ce que je puis vous exprimer, c'est l'immense regret que va me laisser l'exécution d'une consigne formelle.

La voici :

Il sortit de la doublure de sa tunique un papier scellé aux armes de Sir Guy Carleton, et le lut lentement, en pesant sur chaque mot :

" Le gouverneur, désirant se mettre à l'abri de la trahison, et se débarrasser des bouches inutiles, défend jusqu'à nouvel ordre l'entrée de la ville aux personnes suivantes ; "

Et l'officier, plaçant son doigt sur une des lignes de la nomenclature, s'inclina légèrement en disant :

— Eh bien ! mademoiselle ?

Madeleine ne répondit pas :

Une larme brilla, et descendit lentement le long de ses joues rougies, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; et, faisant effort pour contenir sa honte, elle dit tout simplement :

— John, tournez le cheval vers le Cap-Rouge.

Le cocher fit ce que Madeleine commanda ; puis, lui remettant les rênes en mains, il s'inclina en essayant un de ses sourires les plus gracieux :

— Mademoiselle, lui dit-il, on est mieux en dedans, qu'en dehors des murs par un temps pareil, et comme je ne suis pas compris dans la liste de son Excellence, j'en profite pour rentrer en ville.

Madeleine resta impassible sous le coup de ce nouvel affront ; d'une main, ferme elle fouetta vigoureusement son cheval, et bientôt femme et coursier se perdirent sous la nuit qui s'allongeait noire et pleine d'alerte sur la campagne canadienne.

En arrière, fier et superbe se dressait le vieux Québec, encore une fois resté seul face à face avec l'ennemi de la patrie.

En avant courait la ceinture des bivouacs de Montgomery et d'Arnold.

Tout était morne et grave entre ces deux lignes de feu où, côte à côte depuis tantôt quinze ans sommeillaient paisiblement sous la neige, les grenadiers du Béarn et les montagnards Ecossais.

Bientôt un qui-vive sonore retentit au milieu de ce calme sinistre ; puis, tout rentra dans le terrible silence.

C'était la femme honnie qui arrivait au camp Américain, et Madeleine Bouvart venait de passer à l'ennemi.

II.

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE.

Depuis bientôt près d'un mois l'état de siége durait sans amener aucun résultat définitif.

Par-ci par-là, un maraudeur se faisait pincer.

De fois à autres, on tirait une salve à boulets sur les murs de la ville.

Des éclaireurs, cachés dans des trous de loups, lançaient sur le rempart des flèches au bout desquelles on avait attaché des lettres adressées aux bourgeois influents de la ville.

Puis, c'était tout; l'assiégeant se bornait à ces démonstrations plus bruyantes qu'hostiles.

En revanche, il faisait longue et doucereuse sieste, à la maison Holland, où Montgomery avait su retrouver les délices de Capoue.

Chaque soir on buvait sec et l'on mangeait bon, au quartier-général américain, et bien que la plupart des officiers Bostonnais eussent été en peine de justifier leurs seize quartiers de noblesse, ils posaient pour le torse et déchiraient de l'Anglais à pleines dents. (1)

Madeleine s'était faufilée en haute faveur auprès de ces messieurs. Elle posait en victime, coquettait avec celui-ci, enjôlait celui-là, souriait à tous ; ce qui l'avait rendu la coqueluche de l'état-major, le général inclus.

C'était elle qui tenait la droite de la table du mess, à côté de Montgomery, et ce soir-là quelqu'un qui serait entré dans la grande salle de l'*Holland-House*, l'aurait aperçue faisant scintiller son verre plein de

(1) You can have no conception what kind of men composed their officers. Of those we took, one major was a blacksmith, another a hatter; of their captains there was a butcher, a——, a tanner, a shoemaker, a tavern keeper, &c. Yet they pretend to be gentlemen.—Lettre du Colonel Caldwell.

Xérès à la blanche clarté d'un candélabre emprunté *sans bruit* à la villa du colonel Caldwell. (1)

Madeleine écoutait distraitement le général lui dire :

— Oui, mademoiselle, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier. A la Noël, ce qui sera après demain, je vous invite à venir dîner aux quartiers-généraux du vieux Carleton. (2)

— Pardon, mon général, de l'interruption ; mais je crois que l'invitation est un tant soit peu prématurée. Arnold ne sera pas prêt ; la petite vérole commence à se propager dans son camp, et les Canadiens refusent de prendre l'argent du congrès, ce qui rend les vivres difficiles pour la troupe ; ne vaudrait-il pas mieux retarder ?

— Vous êtes un pessimiste, colonel Levingston, et vous voyez tout en noir. Je sais que vous détestez Arnold, et vous n'êtes pas le seul ; c'est ce qui vous empêche de voir que ses troupes sont animées du meilleur esprit. D'ailleurs, il faut que cela finisse. J'ai pris une résolution, et puisque vous étiez absent du conseil de guerre tenu ce matin, je suis heureux de vous mettre au courant de la situation.

A la prochaine giboulée de neige, Arnold avec son contingent, se glisse du côté de St. Roch et

(1) La villa du colonel Caldwell s'appelait "*Sans Bruit.*" Elle fut pillée et brûlée par les troupes américaines.

(2) Montgomery had declared his intention of dining in Quebec on Christmas Day.

Lettre du colonel Caldwell.

enlève les barricades et les batteries du Sault-au-Matelot ; vous, colonel, vous dirigez une fausse attaque contre la porte Saint-Jean ; le major Brown en fait autant du côté de la citadelle, et moi je me faufile sous le cap par la rue Champlain et j'enlève la batterie de Près-de-ville. Québec est ouvert du côté de la basse-ville ; Arnold et moi, nous faisons jonction et nous arrivons tambours battants au centre de la place, pendant que la garnison attirée sur le rempart par tout votre tintamarre et celui de Brown, n'y verra que du feu. Est-ce clair et précis ?

— Halte-là ! mon général, reprit un vieux médecin major qui passait pour être le plus érudit de l'armée. Québec n'est ni St. Jean, ni Montréal, ni Sorel, ni Trois-Rivières. Il faut le mâcher tout doucement ; car la digestion en est pénible, et Murray a failli y gagner la dispepsie.

— Bah ! major, faites manœuvrer vos pilules comme vous l'entendrez, et laissez-moi mes balles et mes boulets. Si cela ne suffit pas, je ferai goûter des Plaines d'Abraham au vieux Carleton. Ça me connaît, les Plaines d'Abraham ; j'y étais jadis.

— Mais savez-vous, général, que vous n'êtes pas aussi jeune que je le croyais, interrompit l'agaçante Madeleine.

— Que voulez-vous, mademoiselle, le harnais blanchit vite celui qui le porte. Alors, je n'étais que capitaine : depuis, pour monter en grade, il m'a bien fallu en voir d'autres.

— Mais, Dieu me pardonne, vous devenez vantard et coquet, général. Quel était l'heureux régiment qui recélait un pareil capitaine, don Juan ?

— Le 43ème, mademoiselle. Ah ! c'était un fier régiment, qui n'eut qu'un tort à mes yeux, celui de ne pas s'être rangé sous le drapeau du congrès.

— Mais, mon général, reprit l'intrépide érudit, il me semble que cela aurait été difficile en 1759 ; le congrès dormait alors paisiblement dans le néant, tandis que son père Washington était encore tout engourdi des suites de la capitulation du Fort Nécessité.

— Vous me tenez le langage d'un loyaliste, major, et si vous continuez, cela pourrait finir par une bonne dose d'arrêts de rigueur. Rien de tel pour changer le cours des idées. Quant à vous autres, messieurs, puisque le bal va bientôt s'ouvrir, n'oubliez pas les instructions que le Congrès nous a données. Respectez les croyances religieuses du pays, payez libéralement tous les vivres et les objets qui vous seront indispensables, punissez avec rigueur les soldats qui commettront quelques désordres, poursuivez et harcelez les troupes anglaises ; mais évitez de vexer le peuple et de rien faire qui puisse le rendre hostile à la cause Américaine.

— Vous êtes bon, général, interrompit Madeleine, et je voudrais que tout Canadien-Français vous entendît prononcer ces paroles de conciliation.

— Mademoiselle, j'accepte vos compliments, bien que je ne les mérite pas, car je ne connais qu'une

chose, moi : c'est la consigne. Pour preuve, c'est qu'en 1759, — ce qui commence à se faire loin — je ne songeais guère à écrire des protestations de dévouement aux Canadiens-Français. J'étais alors cantonné dans un petit village de la côte-nord, à St. Joachim, et là . . . .

— Comment vous êtes allé à St. Joachim, mais, contez-moi ça général, cela doit être curieux, reprit Madeleine d'une voix légèrement tremblottante.

— Mon Dieu, ce récit ne sera pas long ; et le petit voyage d'agrément que je fis alors peut se résumer aussi laconiquement que le tour des Gaules de César.

Sur mon passage, j'ai tout brûlé, tout pillé, tout massacré. Mille tonnerres ! c'était ma consigne qui le voulait ainsi, et elle me rend furieux ou sentimental à son gré. A preuve, c'est qu'elle faillit me brouiller avec un lieutenant du 78ème Highlander.

Ce jeune freluquet s'arrogeait le droit de grâce, et déjà deux paysans, le père et le fils, s'étaient mis sous sa haute et puissante protection.

Il me semble encore les voir, les mains dans leurs poches d'habit tout déchiré, le père avec ses grands cheveux blancs friselants au vent, le fils portant, tête basse, sa tuque rouge, et se faufilant tous deux dans un champ de blé que mes hommes avaient oublié de saccager.

Je tenais à faire un exemple et à montrer au jeune lieutenant Fraser que l'on ne bravait pas impunément les ordres du général Wolfe.

Je fis donc prendre le jeune homme par un sergent de confiance et le fis tuer à coup de tomahawk, sous les yeux paternels.

Puis ce fut le tour du vieux.

Ah ! pour celui-là, je fus miséricordieux.

Je me contentai de le faire fusiller, ce qui n'empêcha point mon sous-officier en verve de les scalper tous deux. (1)

Quels temps c'était là ! St. Joachim, Ste. Anne, le Château-Richer, l'Ange-Gardien, Montmorency, tous ces villages flambèrent comme s'ils eussent été construits en tondre. (2)

On savait faire la guerre alors ! c'étaient le canon, la fusillade, la torche qui commandaient, tandis qu'aujourd'hui il faut y aller prudemment à grands coups de proclamations.

Madeleine n'avait pas entendu ces dernières paroles du général.

---

(1) There were several of the enemy killed, and wounded, and a few prisoners taken, all of whom the barbarous Captain Montgomery, who commanded us, ordered to be butchered in a most inhuman and cruel manner; particularly two, whom I sent prisoners by a sergeant, after giving them quarter, and engaging that they should not be killed, were one shot, and the other knocked down with a Tomahawk (a little hatchet) and both scalped in my absence.

Journal of Lieut. Malcolm Fraser, 1759.

(2) We burned and destroyed upwards of 1,400 fine farm houses, for we during the siege where masters of a great part of their country along shore, and parties were almost continually kept out ravaging the country; so that it will take them half a century to recover the damage.

Journal of the expedition up the river St. Lawrence publié dans le *New York Mercury* du 31 Décembre 1859.

Elle s'était péniblement glissée hors de table, prétextant la fatigue, et avait regagné le fond de ses appartements.

Pourtant qui l'aurait vue se traîner le long du corridor, le front haut, l'œil humide et plein de lueurs fauves, n'aurait guère trouvé l'énervement sur ce visage pâle.

Dans sa pensée, le général Montgomery n'était plus qu'un vil meurtrier, et un étrange frisson passait sur cette frêle charpente de femme.

Deux cadavres muets se dressaient devant elle.

Les deux paysans, qui, sans tombes et sans prières, gisaient enfouis sous les guérets de Saint-Joachim, étaient le père et le frère de Madeleine Bouvart !

Implacables, ils lui montraient qu'avant tout on se devait à la patrie.

III.

LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1775.

La neige tombait drue et floconneuse.

Un vent de Nord-est passait lugubre et mugissant, tordant le faîte des chênes et des pins qui se dressaient jadis le long du chemin Saint-Louis.

En haut, il faisait sombre et noir partout, et sur le sol, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait qu'un immense linceul blanc s'allonger devant lui.

On aurait dit que le ciel écroulé s'en venait demander un point d'appui à la terre.

Les feux du bivouac étaient enfouis sous les draperies de la tempête, les chiens de ferme hurlaient au néant qui semblait les envelopper ; tout était triste et poignant dans cette terrible nuit du Nord, et pourtant une femme s'en allait au milieu du chaos.

Seule, en tête-à-tête avec la tourmente, elle allait toujours.

Le vent glaçait son voile, ses cheveux se roidissaient sous le givre, ses mains étaient bleuïes par les étreintes de l'onglée, son petit pied se retirait péniblement d'un abîme pour retomber dans un abîme, et, sans souci de l'ouragan, isolée dans cet isolement, la pauvrette allait toujours.

Il fallait être trempé d'une volonté d'acier pour sortir par un temps pareil, et tantôt trébuchante, tantôt se relevant, elle allait toujours droit devant elle, lorsque tout-à-coup elle s'arrêta sous un des enlacements de la rafale.

Un qui-vive imperceptible venait de traverser la tempête.

Alors des ombres se rapprochèrent ; un chuchottement se fit entendre, et des groupes se perdirent au milieu des immenses spirales de neige que chassait devant lui le terrible Nord-est.

On faisait maigre et monotone vie dans le vieux Québec assiégé, bien que ses habitants dussent

commencer à en prendre l'habitude, car leur ville en était à son cinquième siége. (1)

Ce soir là, la tête courbée sur un monceau de cartes et de paperasses, le général Carleton dépouillait les rapports de grand'gardes et d'avant-postes.

Son front était soucieux, ses joues ridées, et à mesure qu'il lisait, il paraissait s'être plongé dans la plus profonde des perplexités. L'ennemi ne faisait pas un mouvement ; en ville on savait qu'il manquait d'argent, de vivres, de munitions, que la maladie et la défection décimaient ses rangs, que la population restait neutre et indécise ; et, malgré ces informations précises, le général Carleton, en homme prudent, s'était décidé à ne pas remuer.

En ce moment d'inquiétude il se demandait si son rival, le général Montgomery, serait du même avis que lui.

Tout surchargé du poids de ce dilemme, le général Anglais s'était levé, avait fait quelques tours dans sa chambre, tisonnant son feu et faisant tout ce qu'un honnête homme peut faire quand il a l'esprit mal à l'aise, lorsqu'un léger coup retentit à la porte.

Un aide-de-camp entra.

— Mon général, dit-il, une femme désire vous parler.

(1). — Le siége de 1629 par Daniel Kerk ; en 1690 par l'amiral Phips ; en 1759 par le général Wolfe, en 1760 par le chevalier de Lévis et en 1775 par le général Montgomery.

— Diable ! il se fait tard, capitaine, pour écouter encore des réclamations ; la journée s'est passée à cette besogne et voilà que l'on me gruge ma nuit.

Savez-vous ce qu'elle veut, cette femme ?

— Elle assure qu'elle a quelques importantes révélations à vous faire, et vous prie de l'admettre sur l'heure, mon général.

— C'est différent alors ; faites entrer, capitaine.

Madeleine Bouvart, toute frisonnante de froid et de vengeance, apparut sur le seuil.

— Quoi ! mademoiselle, s'écria Carleton, vous ici ! mais à quel heureux hasard dois-je attribuer l'honneur de cette visite ?

— Veuillez le croire, ce n'est pas à votre proclamation, général ; mais comme je ne viens pas vous apporter ma rancune, vous me permettrez d'aller droit au but de ma visite. Cette nuit l'ennemi tente l'assaut de la ville ; à l'heure qu'il est, ses colonnes sont en marche, et comme le temps presse, je serai laconique, ce qui vous surprendra de la part d'une femme.

Alors Madeleine se prit à lui donner les détails du plan que Montgommery avait communiqué au colonel Levingston.

A mesure qu'elle parlait, le front du vieux général devenait radieux.

Si Carleton avait la prudence, je ne dirai pas de Fabius, ce qui sent un peu l'antique, mais j'écrirai de

plus d'un ministre de ma connaissance, en revanche, à ses heures, il ne détestait pas de humer les parfums de la poudre. Depuis trois jours déjà, il flairait cette attaque ; mais son caractère indécis ne pouvait s'arrêter sur une certitude.

Madeleine Bouvart venait de la lui faire toucher, et, revêtant aussitôt son caban en fourrures et passant son épée, il se mit en devoir de sortir.

— Quant à vous, mademoiselle, dit-il, en lui offrant galamment le bras, je vais vous remettre aux soins bienveillants de madame Campbell, une brave femme qui se mettra en quatre pour vous.

Et comme sous la broderie de son dolman il sentait battre le petit cœur de Madeleine, il ajouta tout affectueusement :

— Vous qui avez été si brave, n'allez pas du moins vous effrayer du tintamarre de cette nuit. Nous ferons bonne et loyale garde ; puis, demain, s'il fait beau, en faisant la promenade, je vous montrerai comment on a su repousser les traîtres et les déserteurs du vieux drapeau anglais.

— Général, répliqua gravement Madeleine, soyez sans inquiétude sur mon compte ; une amie m'attend précisément dans cette maison blanche que vous voyez près du château St. Louis. Bonsoir, général.

— Bonsoir, mademoiselle, rêvez que nous avons la victoire et la paix.

Et le vieux général s'éloigna.

Madeleine tira alors de dessous sa mante un pistolet d'arçon et l'examina en se disant :

— Allez toujours, général ; vous n'avez affaire qu'au général Montgomery, tandis que moi, j'ai à faire justice de l'envahisseur de mon pays et du meurtrier de ma famille.

Et elle descendit par la côte de la Montagne, vers la rue Champlain.

A quatre heures du matin, toutes les colonnes ennemies étaient parvenues au rendez-vous assigné.

Rien à l'intérieur de la ville ne décélait que l'on s'était aperçu de leur présence. Rien au dehors n'indiquait à l'ennemi que l'éveil était donné, et que partout les postes avaient été doublés.

Tout-à-coup, deux fusées montèrent dans le ciel noir, et ce fut là le signal.

Alors la ville s'enveloppa dans une ceinture de fer et de feu.

Partout les détonations se croisaient.

La porte St. Louis tremblait sur ses gonds, le Sault-au-Matelot versait la mitraille sur Saint-Roch. La porte St. Jean s'éclairait de sinistres lueurs. Une pluie de balles et de boulets s'engouffrait par la rue Champlain, et, frappant les rocs et les aspérités du cap Diamant, fractionnait projectile sur projectile.

Québec tout rajeuni sentait couler fièrement son sang dans sa veine large et généreuse, et retrouvait enfin son indomptable ardeur militaire.

La cannonnade mêlait ses notes basses aux crépitements de la fusillade, et la mort semblait planer suspendue au haut de l'aile de la tempête qui passait toujours, emportant dans ses replis l'année qui finissait et mêlant à la poussière de ses vanités beaucoup de sang et beaucoup de sanglots.

Il en fut ainsi jusqu'à la matinée ; puis tout se refit paix et silence.

Québec était sauvé des horreurs du sac et du pillage.

Dans la journée, on déblaya la neige autour des morts.

Presqu'au pied de la barricade de Près-de-Ville, on trouva le général Montgomery, tout ensanglanté et tout roidi par le froid. A ses pieds gîsaient onze cadavres, et parmi eux une femme qui avait eu l'épaule arrachée par un boulet.

C'était Madeleine Bouvart.

Elle était morte pour une grande cause, en priant Celui qui pardonna sa sainte patronne, la blonde Madeleine de la Thébaïde.

Dieu, sans doute a su la juger plus haut que les hommes ; ceux-ci lui donnèrent l'oubli des vivants.

Carleton négligea l'humble nom dans ses dépêches ; Québec ne fut pas reconnaissant, et l'histoire est restée muette sur l'héroïsme de la pauvre femme qui, sans guide, sans protection, sans conseil, ne trouva

devant elle que la flatterie, la méchanceté, le mensonge ici-bas, et ne put vraiment donner sur terre que ce qu'elle avait au fond de l'âme, une prière suprême et le dévouement à la patrie.

DODO ! L'ENFANT !

I.

MARGUERITE DE CIMETIÈRE.

Je ne sais si je l'ai déjà dit ; mais ma grand'mère était petite, frêle, vive à la riposte, bonne pourtant comme toute les âmes trempées dans la foi, et par-dessus tout, charitable à faire reprendre au prophète Elie ce vieux manteau éternellement troué et râpé, qui nous arrive encore si parfumé, porté sur les aîles d'or de la légende biblique.

Les qualités de ma grand'mère se font rares en nos jours de politique et d'agiotage ; et si par hasard je vous avais déjà dit ce qu'elles étaient, il est bon que je vous le dise encore.

Dans notre famille, ma grand'mère a joué le rôle des grands génies vis-à-vis de l'humanité.

Douce, prévoyante, parole convaincue, ferme et ardente, excellent conseiller, dévotion évangélique, chez nous elle a tout conservé, tout embaumé sur son passage. Aussi, lorsque nous la nommons, nos voix tremblent, nos cœurs s'émeuvent, et à cette heure même, une larme coule sur ma joue et se mêle à ces lignes.

C'est que, voyez-vous, son lot sur terre n'a pas été ce qu'il y a de plus rose.

Nous étions dix à la maison.

Tout cela criait et mangeait plus que pauvreté ne l'exigeait. Tout cela avait besoin de louanges, de réprimandes, d'avis, de douces paroles, de pénitences et de bonbons, et Dieu merci ! rien ne nous a manqué de ces choses nécessaires, les bonsbons inclusivement.

Quand, à travers les années, je me retourne vers mon enfance si lointaine et si joyeuse, je revois encore ma grand'mère, tricotant frileusement au coin de son feu et racontant à ses petits enfants réunis autour d'elle, les infortunes du Chaperon Rouge, les grandeurs de Peau d'Ane, la conduite

inconvenante de Barbe-Bleue et les pérégrinations du Petit Poucet.

Comme on se peletonnait ! et comme on se serrait les uns à côté des autres ; lorsqu'elle disait, en nazillant :

— Ma grand'mère, pourquoi avez-vous de grandes dents ?

— C'est pour mieux vous manger, mes enfants ! reprenait la même voix un peu grossie ; et tout ce petit monde effrayé de se sauver et de s'éparpiller.

Le petit Chaperon Rouge était l'épouvantail infaillible qui nous dispersait tous, lorsque mère-grande voulait se recueillir.

Augusta, Joséphine, Alice se réfugiaient alors auprès de maman qui faisait le raccommodage du jour. Jules montait son superbe cheval de bois ; Arthur revêtant ses habits pontificaux taillés dans du beau papier doré, disait sa messe ; Emile écoutait les rons-rons du chat et demandait à mon père comment était faite cette étrange musique que roucoulait l'inoffensif matou ; Henri sonnait de la trompette, comme si les modestes murs de la maison eussent été les murailles de Jéricho ; Napoléon, les doigts étendus devant la lampe, tâchait de façonner sur la tapisserie récalcitrante l'ombre du profil d'un lapin, et mère grande, joyeuse, libre et débarrassée de cette meute aboyante, se livrait alors au plaisir favori de la journée. Elle endormait le petit Charles.

Petit Charles était le Benjamin de ma mère. Trop grand pour son âge, maigre, souffreteux, en le voyant

la *via Condotti*, je m'arrêtai tout court sur l'une des marches du dernier escalier, car un bruit de voix sonores sortait de la loge du concierge.

Mon nom fut prononcé ; puis, j'entendis le bruit sec et métallique d'une mollette d'éperon battant le parquet en marbre.

C'était un dragon pontifical qui venait m'apporter un billet de monseigneur Negroto, m'annonçant que Sa Sainteté me recevrait en audience, ce jour-là même, à deux heures précises.

Sollicitée depuis plusieurs jours, cette audience était sans cesse remise ; et puis, dois-je vous l'avouer grand'mère ? il fallait quitter Rome bientôt, et mon cœur se désespérait.

Mais il s'agissait bien de cela maintenant. La lettre de monsignor était là sur ma table, et il ne faut pas s'étonner si, ce jour-là le dîner fut oublié.

Nous avions autre chose à penser.

D'abord, je dis nous ; car il fallait se procurer un long voile pour Joséphine, les femmes n'étant admises au Vatican que voilées et vêtues de noir. Il fallait encore rassembler tous les objets de piété que nous voulions rapporter bénis en Canada ; puis, trouver quelques minutes pour nous recueillir un peu ; car c'était à ne pas y croire, grand'mère : dans une heure nous allions parler au Pape !

A une heure trois quarts pourtant, tout était prêt. Une voiture de place nous attendait, et bientôt nous traversions rapidement le pont Saint-Ange,

pour ne plus nous arrêter qu'en face de la statue équestre de Constantin. Nous étions au Vatican, et ce fût l'âme joyeuse, le cœur léger, que nous passâmes entre les hallebardiers Suisses, et que nous montâmes l'immense escalier qui conduit à la salle des audiences publiques.

Une trentaine de personnes y étaient déjà réunies. C'étaient des prêtres, des religieuses, deux militaires, trois ou quatre bourgeois, un attaché d'ambassade, que sais-je, moi ? et mon œil se plaisait à errer curieusement de groupes en groupes, lorsqu'un bruit sec traversa la salle, et l'une des portes latérales s'ouvrit pour laisser passer trois prélats vêtus de violet.

Au milieu d'eux marchait un homme de haute stature, un peu replet, ayant le pas d'un officier de cavalerie, et portant droite et fière une tête resplendissante de calme et de paix intérieure.

Nos genoux fléchirent involontairement ; à sa soutane blanche, nous avions reconnu Pie IX.

Mais lui, d'un geste tout paternel, nous fit relever, et commençant par la droite, il adressa cordialement la parole à celui qui se trouva le premier sur son passage ; c'était un trappiste. J'étais du côté privilégié mais à la queue tout-à-fait près de la porte de sortie ; cela me donna le temps de songer que ma pauvre tête ne trouverait pas une seule parole à prononcer. Et pourtant il approchait, grand'mère, et à mesure qu'il s'avançait, j'entendais distinctement mon cœur battre comme un marteau de forgeron.

Déjà le Pape était arrivé à mon voisin ; ma timidité était devenue de l'insouciance ; je me sentais entrer dans le rêve, lorsque tout à coup une voix claire, sympathique, fortement nuancée d'accent italien me dit en français :

— D'où êtes-vous, mon enfant ?

— Du Canada, répondis-je en levant les yeux.

Le pape était là, debout devant moi !

— Ah ! ah ! de mon pays de prédilection, continua-t-il en souriant. Votre patrie est une terre de braves, une terre d'exemple et de bénédictions.

Puis, changeant brusquement de sujet :

— Votre évêque n'est-il pas Monseigneur. . .Geon, Regeon ?

— Monseigneur Baillargeon, votre Sainteté.

— Ah ! bien, bien ! je me remets son nom maintenant ; c'est moi qui l'ai nommé, mais il y en a tant que je ne puis me les rappeler tous. Ah ! j'ai bien travaillé pour votre pays. C'est moi qui ai érigé les diocèses de Bytown, de Trois-Rivières, de St. Hyacinthe, de Hamilton, de Sandwich et de de. . c'est le dernier, celui-là. . . il a presqu'un nom polonais, mais on m'a dit que c'était un nom sauvage.

— Probablement le diocèse de Rimouski, votre Sainteté.

— Celui-là même, mon enfant. Ah ! si Dieu daigne préserver ma vie, je ferai encore autre chose pour vous, pour l'Amérique, avec l'aide du St. Esprit et de sa grâce.

Puis, se tournant du côté de ma femme qui se tenait debout près de moi.

— Quelle est cette dame ? votre sœur, sans doute ?

— Pardon, saint Père, c'est ma femme.

— Votre femme ! mais vous êtes bien jeunes tous les deux, mes enfants.

— Que voulez-vous, saint Père, j'ai cru prudent de ne pas attendre l'âge respectable des antiques patriarches, et je suis marié depuis un an.

Le pape se prit à rire de ce gros rire métallique qui lui est particulier, en disant :

— C'est bien, très-bien, mes enfants.

Puis, redevenant grave tout-à-coup.

— Maintenant, je vais vous bénir, ainsi que les objets de dévotion que je vous vois entre les mains.

Nous nous agenouillâmes, et c'est en ce moment que je demandai au pape l'indulgence *in articulo mortis* pour vous, grand'mère, ainsi que pour tous les membres de la famille.

Pie IX leva la main ; vous étiez tous bénis et la faveur suprême nous était accordée.

Le pape allait s'éloigner et traverser la salle, lorsqu'en retournant d'un pas, il laissa tomber cette question.

— Et que faites-vous là-bas, au Canada ?

— Je suis officier du gouvernement canadien, et à mes heures de loisir, je m'occupe de littérature.

Alors revenant vers moi et me regardant fixément, il dit en scandant chaque mot :

— La plume est une puissance plus grande que l'épée ; c'est par elle que la bible et l'évangile nous ont été transmis. Servez-vous toujours de la vôtre avec des intentions de paix, de justice et de dévouement à l'Eglise votre mère.

Il devint rêveur une seconde, puis reprit :

— Quand vous serez retourné là-bas, mon enfant, dites à vos compatriotes que vous avez vu le pape et que fort de la parole toute puissante de Dieu, il ne craint rien des embûches qu'on lui tend. L'Eglise catholique a soif de persécutions ; elles forment la sève de son tronc vivace, et plus elles sont fortes, plus la cime de l'arbre immortel grandit et s'élève majestueuse vers l'éternité.

Il nous quitta alors, et parcourut jusqu'au dernier les divers groupes qui étaient disséminés dans la salle. Puis, lorsqu'une bonne parole eut été donnée à chacun, le pape s'approcha de quelques marches disposées au fond de l'appartement, et redressant sa haute stature, se prit à dire, d'une voix forte, à la foule prosternée de nouveau :

— Mes enfants, voici l'heure venue de vous donner ma bénédiction. Je vous bénis, vous et vos parents, et cette bénédiction ira s'étendre jusqu'à la quatrième génération. Je bénis vos proches, vos amis, tous ceux qui vous aiment ; je bénis vos pays, vos

évêques, vos prêtres, et tous ceux qui vous gouvernent, afin que vous soyez toujours dans la voie droite, et que vous y persévériez jusqu'au jour où, je l'espère, nous nous rencontrerons tous dans la félicité sans bornes.

Elevez vos cœurs ! Priez, pour être tous pénétrés des dons et des lumières du Saint-Esprit, et au jour où, brisés par l'agonie, vous vous tordrez, pleins de terreurs, sur l'oreiller solitaire de la mort, vous vous apercevrez, quoi qu'en disent les beaux-esprits et les libres-penseurs, que la bénédiction de l'humble vicaire du Christ peut encore et pourra toujours jusqu'à la fin des siècles anéantir la puissance du démon et de son cortége immonde. Allez en paix, et soyez donc tous bénis, au nom du Père, au nom du Fils, et au nom du Saint-Esprit.

Un silence profond suivait toujours ce récit ; chacun se recueillait et semblait se répéter les dernières paroles du pape.

Appuyée dans sa berceuse, grand'mère joignait ses mains sur ses genoux ; alors les rôles paraissaient intervertis, et, la tête inclinée, elle semblait ainsi recevoir de son petit-fils cette bénédiction que Pie IX l'avait chargée de répandre sur tous les siens.

Puis sa voix tremblante disait :

— Et le chapelet, Henri, tu ne t'es pas trompé ; c'est bien celui du pape ?

— Oui, grand'mère, c'est bien lui.

Alors elle se levait lentement, et s'en allait, appuyée sur sa canne de frêne, l'enlever des mains du petit Charles endormi.

Elle baisait avec ferveur le saint souvenir ; ses lèvres tremblaient en murmurant l'*Ave*, et ses doigts roidis et noués par l'âge couraient pieusement sur les dizaines, à la file les unes des autres. Pour elle, la soirée s'envolait ainsi, portée par les anges aux pieds de Marie, et ce fut comme cela que le chapelet devint un des plus grands enseignements de notre famille.

Si vous vous en souvenez bien, nous étions une nichée de dix à la maison. Or, petit à petit, chacun de nous avait fini par sortir la tête hors du nid. L'imprudent mesurait l'espace un instant, battait de l'aîle, puis finissait par prendre sa volée.

Les uns partirent pour l'étranger, d'autres pour le collége, d'autres encore pour le couvent, et un jour, grand'mère se trouva seule avec le petit Charles.

Que de douces choses et de leçons salutaires durent sortir de ce tête-à-tête d'un siècle presqu'entier, et d'un enfant de huit ans ; car mère-grande en était arrivée à ces moments que l'Ecriture appelle les années qui ne plaisent pas, et elle avait quatre-vingts ans comptés.

Inquiet et toujours souffreteux, l'aiguillon du mal avait développé l'intelligence de Charles qui ne cessait de s'enquérir de tout et sur tout. Grand'-mère mettait alors à son service sa longue expérience

et la sagesse de ses vieux ans. C'étaient là les hochets de l'enfant, et rien n'égalait la joie charmante qu'il éprouvait lorsque la leçon se cachait sous un de ces contes comme elle seule savait nous les dire.

Une nuit pourtant, ces lèvres fines et gauloises se fermèrent à tout jamais.

Une faible indisposition s'était déclarée ; puis, survint un léger étourdissement ; alors grand'mère avait voulu se faire transporter sur le canapé où cinquante ans auparavant son mari était mort, et là, sans douleur et sans remords, elle avait remis son âme entre les mains du Créateur.

Dans la maison, ce fut pire que l'abomination de la désolation ; tout le monde sanglottait, et pourtant il fallut bientôt se séparer de la chère dépouille.

Grand'mère prit donc le chemin du cimetière, suivie d'un convoi bien mince ; les justes laissent si peu de traces ici-bas !

Mon compagnon de route et de tristesse fut le petit Charles. Sa main dans la mienne, il marchait à pas inégaux, les yeux rougis, sans trop savoir pourquoi ; c'était le premier mort qui traversait sa vie, et le pauvre enfant ignorait encore le profond mystère de la tombe.

Il fut silencieux jusqu'à la fosse ; mais lorsque les cordes crièrent, lorsque le cercueil, balancé au-dessus du trou, fut déposé sur son lit de terre, lorsque le premier coup de pelle du fossoyeur eut

on pressentait qu'un jour il partirait, et cesserait d'être notre frère pour devenir l'ange gardien de la famille.

Aussi, l'une des berceuses favorites de ma grand'-mère était celle qui commence ainsi :

Les anges de ton âge
Dorment leur doux sommeil,
Bercés dans un nuage
Soyeux, frais et vermeil.
Leurs rideaux sont le voile
De la mère d'amour ;
Leur lampe est une étoile
Du céleste séjour.

D'autres fois, penchant sa figure ridée et blanchie par l'expérience et par l'âge, sur le visage émacié du petit, grand'mère fredonnait doucement la triste complainte de Voitelain :

Dodo, l'enfant dodo !
Les malheureux vieillissent vite ;
Dodo, l'enfant dodo !
Garde tes larmes pour tantôt !

Une respiration douce, mais sifflante répondait à la lugubre ballade.

Charles s'endormait petit-à-petit, et mère-grande, lui passant au cou le chapelet du Pape, se levait alors sur la pointe des pieds, et allait le déposer sans bruit dans la petite couchette en noyer tendre, qui est devenue aujourd'hui l'héritage des Sœurs Grises.

Le chapelet du Pape ! Ah ! c'était moi qui, dans une de mes longues courses par le monde, lui avais rapporté cette précieuse relique.

Dix fois dans le mois, grand'mère me faisait raconter comment je l'avais eu ; et, puisque ces choses me reviennent toujours à la mémoire, vaut autant vous les raconter tout de suite. Bien que ma grand'mère soit morte, je suis persuadé que son âme m'écoutera avec autant de plaisir que jadis ; — et il me semble l'entendre me dire, tout en conduisant ses aiguilles dans la trame de son tricot :

— Eh ! bien, Henri, tu as donc eu la chance de voir le Pape ?

— Oui, grand'mère, je l'ai vu ; je lui ai parlé, et il nous a bénis ; vous, en particulier.

— Allons, raconte-moi ça, mon enfant, et tâche de te bien rappeler toutes ses paroles ; la mémoire est un des dons du Saint-Esprit, et tous les jours je remercie le bon Dieu de me l'avoir conservée.

Alors les aiguilles s'arrêtaient dans le tricot ; ma mère déposait son dé et ses fuseaux sur le livre entr'ouvert de mon père, et toute la bruyante nichée se rapprochait pour saisir à qui mieux mieux les premières paroles de mon récit.

— Grand'mère, commençai-je, alors, vous n'êtes pas sans ignorer que le Pape demeure au Vatican, immense palais situé à droite de la sainte basilique de l'apôtre Pierre.

Or, par un dimanche tout ensoleillé, comme j'étais en train de dégringoler les quatre *piani* de mon hôtel pour aller dîner à la *trattoria del Lepre*, dans

la *via Condotti*, je m'arrêtai tout court sur l'une des marches du dernier escalier, car un bruit de voix sonores sortait de la loge du concierge.

Mon nom fut prononcé ; puis, j'entendis le bruit sec et métallique d'une mollette d'éperon battant le parquet en marbre.

C'était un dragon pontifical qui venait m'apporter un billet de monseigneur Negroto, m'annonçant que Sa Sainteté me recevrait en audience, ce jour-là même, à deux heures précises.

Sollicitée depuis plusieurs jours, cette audience était sans cesse remise ; et puis, dois-je vous l'avouer grand'mère ? il fallait quitter Rome bientôt, et mon cœur se désespérait.

Mais il s'agissait bien de cela maintenant. La lettre de monsignor était là sur ma table, et il ne faut pas s'étonner si, ce jour-là le dîner fut oublié.

Nous avions autre chose à penser.

D'abord, je dis nous ; car il fallait se procurer un long voile pour Joséphine, les femmes n'étant admises au Vatican que voilées et vêtues de noir. Il fallait encore rassembler tous les objets de piété que nous voulions rapporter bénis en Canada ; puis, trouver quelques minutes pour nous recueillir un peu ; car c'était à ne pas y croire, grand'mère : dans une heure nous allions parler au Pape !

A une heure trois quarts pourtant, tout était prêt. Une voiture de place nous attendait, et bientôt nous traversions rapidement le pont Saint-Ange,

pour ne plus nous arrêter qu'en face de la statue équestre de Constantin. Nous étions au Vatican, et ce fût l'âme joyeuse, le cœur léger, que nous passâmes entre les hallebardiers Suisses, et que nous montâmes l'immense escalier qui conduit à la salle des audiences publiques.

Une trentaine de personnes y étaient déjà réunies. C'étaient des prêtres, des religieuses, deux militaires, trois ou quatre bourgeois, un attaché d'ambassade, que sais-je, moi ? et mon œil se plaisait à errer curieusement de groupes en groupes, lorsqu'un bruit sec traversa la salle, et l'une des portes latérales s'ouvrit pour laisser passer trois prélats vêtus de violet.

Au milieu d'eux marchait un homme de haute stature, un peu replet, ayant le pas d'un officier de cavalerie, et portant droite et fière une tête resplendissante de calme et de paix intérieure.

Nos genoux fléchirent involontairement ; à sa soutane blanche, nous avions reconnu Pie IX.

Mais lui, d'un geste tout paternel, nous fit relever, et commençant par la droite, il adressa cordialement la parole à celui qui se trouva le premier sur son passage ; c'était un trappiste. J'étais du côté privilégié mais à la queue tout-à-fait près de la porte de sortie ; cela me donna le temps de songer que ma pauvre tête ne trouverait pas une seule parole à prononcer. Et pourtant il approchait, grand'mère, et à mesure qu'il s'avançait, j'entendais distinctement mon cœur battre comme un marteau de forgeron.

Déjà le Pape était arrivé à mon voisin ; ma timidité était devenue de l'insouciance ; je me sentais entrer dans le rêve, lorsque tout à coup une voix claire, sympathique, fortement nuancée d'accent italien me dit en français :

— D'où êtes-vous, mon enfant ?

— Du Canada, répondis-je en levant les yeux.

Le pape était là, debout devant moi !

— Ah ! ah ! de mon pays de prédilection, continua-t-il en souriant. Votre patrie est une terre de braves, une terre d'exemple et de bénédictions.

Puis, changeant brusquement de sujet :

— Votre évêque n'est-il pas Monseigneur. . .Geon, Regeon ?

— Monseigneur Baillargeon, votre Sainteté.

— Ah ! bien, bien ! je me remets son nom maintenant ; c'est moi qui l'ai nommé, mais il y en a tant que je ne puis me les rappeler tous. Ah ! j'ai bien travaillé pour votre pays. C'est moi qui ai érigé les diocèses de Bytown, de Trois-Rivières, de St. Hyacinthe, de Hamilton, de Sandwich et de de. . c'est le dernier, celui-là. . . il a presqu'un nom polonais, mais on m'a dit que c'était un nom sauvage.

— Probablement le diocèse de Rimouski, votre Sainteté.

— Celui-là même, mon enfant. Ah ! si Dieu daigne préserver ma vie, je ferai encore autre chose pour vous, pour l'Amérique, avec l'aide du St. Esprit et de sa grâce.

Puis, se tournant du côté de ma femme qui se tenait debout près de moi.

— Quelle est cette dame ? votre sœur, sans doute ?

— Pardon, saint Père, c'est ma femme.

— Votre femme ! mais vous êtes bien jeunes tous les deux, mes enfants.

— Que voulez-vous, saint Père, j'ai cru prudent de ne pas attendre l'âge respectable des antiques patriarches, et je suis marié depuis un an.

Le pape se prit à rire de ce gros rire métallique qui lui est particulier, en disant :

— C'est bien, très-bien, mes enfants.

Puis, redevenant grave tout-à-coup.

— Maintenant, je vais vous bénir, ainsi que les objets de dévotion que je vous vois entre les mains.

Nous nous agenouillâmes, et c'est en ce moment que je demandai au pape l'indulgence *in articulo mortis* pour vous, grand'mère, ainsi que pour tous les membres de la famille.

Pie IX leva la main ; vous étiez tous bénis et la faveur suprême nous était accordée.

Le pape allait s'éloigner et traverser la salle, lorsqu'en retournant d'un pas, il laissa tomber cette question.

— Et que faites-vous là-bas, au Canada ?

— Je suis officier du gouvernement canadien, et à mes heures de loisir, je m'occupe de littérature.

Alors revenant vers moi et me regardant fixément, il dit en scandant chaque mot :

— La plume est une puissance plus grande que l'épée ; c'est par elle que la bible et l'évangile nous ont été transmis. Servez-vous toujours de la vôtre avec des intentions de paix, de justice et de dévouement à l'Eglise votre mère.

Il devint rêveur une seconde, puis reprit :

— Quand vous serez retourné là-bas, mon enfant, dites à vos compatriotes que vous avez vu le pape et que fort de la parole toute puissante de Dieu, il ne craint rien des embûches qu'on lui tend. L'Eglise catholique a soif de persécutions ; elles forment la sève de son tronc vivace, et plus elles sont fortes, plus la cime de l'arbre immortel grandit et s'élève majestueuse vers l'éternité.

Il nous quitta alors, et parcourut jusqu'au dernier les divers groupes qui étaient disséminés dans la salle. Puis, lorsqu'une bonne parole eut été donnée à chacun, le pape s'approcha de quelques marches disposées au fond de l'appartement, et redressant sa haute stature, se prit à dire, d'une voix forte, à la foule prosternée de nouveau :

— Mes enfants, voici l'heure venue de vous donner ma bénédiction. Je vous bénis, vous et vos parents, et cette bénédiction ira s'étendre jusqu'à la quatrième génération. Je bénis vos proches, vos amis, tous ceux qui vous aiment ; je bénis vos pays, vos

évêques, vos prêtres, et tous ceux qui vous gouvernent, afin que vous soyez toujours dans la voie droite, et que vous y persévériez jusqu'au jour où, je l'espère, nous nous rencontrerons tous dans la félicité sans bornes.

Elevez vos cœurs ! Priez, pour être tous pénétrés des dons et des lumières du Saint-Esprit, et au jour où, brisés par l'agonie, vous vous tordrez, pleins de terreurs, sur l'oreiller solitaire de la mort, vous vous apercevrez, quoi qu'en disent les beaux-esprits et les libres-penseurs, que la bénédiction de l'humble vicaire du Christ peut encore et pourra toujours jusqu'à la fin des siècles anéantir la puissance du démon et de son cortége immonde. Allez en paix, et soyez donc tous bénis, au nom du Père, au nom du Fils, et au nom du Saint-Esprit.

Un silence profond suivait toujours ce récit ; chacun se recueillait et semblait se répéter les dernières paroles du pape.

Appuyée dans sa berceuse, grand'mère joignait ses mains sur ses genoux ; alors les rôles paraissaient intervertis, et, la tête inclinée, elle semblait ainsi recevoir de son petit-fils cette bénédiction que Pie IX l'avait chargée de répandre sur tous les siens.

Puis sa voix tremblante disait :

— Et le chapelet, Henri, tu ne t'es pas trompé ; c'est bien celui du pape ?

— Oui, grand'mère, c'est bien lui.

Alors elle se levait lentement, et s'en allait, appuyée sur sa canne de frêne, l'enlever des mains du petit Charles endormi.

Elle baisait avec ferveur le saint souvenir ; ses lèvres tremblaient en murmurant l'*Ave*, et ses doigts roidis et noués par l'âge couraient pieusement sur les dizaines, à la file les unes des autres. Pour elle, la soirée s'envolait ainsi, portée par les anges aux pieds de Marie, et ce fut comme cela que le chapelet devint un des plus grands enseignements de notre famille.

Si vous vous en souvenez bien, nous étions une nichée de dix à la maison. Or, petit à petit, chacun de nous avait fini par sortir la tête hors du nid. L'imprudent mesurait l'espace un instant, battait de l'aîle, puis finissait par prendre sa volée.

Les uns partirent pour l'étranger, d'autres pour le collége, d'autres encore pour le couvent, et un jour, grand'mère se trouva seule avec le petit Charles.

Que de douces choses et de leçons salutaires durent sortir de ce tête-à-tête d'un siècle presqu'entier, et d'un enfant de huit ans ; car mère-grande en était arrivée à ces moments que l'Ecriture appelle les années qui ne plaisent pas, et elle avait quatre-vingts ans comptés.

Inquiet et toujours souffreteux, l'aiguillon du mal avait développé l'intelligence de Charles qui ne cessait de s'enquérir de tout et sur tout. Grand'-mère mettait alors à son service sa longue expérience

et la sagesse de ses vieux ans. C'étaient là les hochets de l'enfant, et rien n'égalait la joie charmante qu'il éprouvait lorsque la leçon se cachait sous un de ces contes comme elle seule savait nous les dire.

Une nuit pourtant, ces lèvres fines et gauloises se fermèrent à tout jamais.

Une faible indisposition s'était déclarée ; puis, survint un léger étourdissement ; alors grand'mère avait voulu se faire transporter sur le canapé où cinquante ans auparavant son mari était mort, et là, sans douleur et sans remords, elle avait remis son âme entre les mains du Créateur.

Dans la maison, ce fut pire que l'abomination de la désolation ; tout le monde sanglottait, et pourtant il fallut bientôt se séparer de la chère dépouille.

Grand'mère prit donc le chemin du cimetière, suivie d'un convoi bien mince ; les justes laissent si peu de traces ici-bas !

Mon compagnon de route et de tristesse fut le petit Charles. Sa main dans la mienne, il marchait à pas inégaux, les yeux rougis, sans trop savoir pourquoi ; c'était le premier mort qui traversait sa vie, et le pauvre enfant ignorait encore le profond mystère de la tombe.

Il fut silencieux jusqu'à la fosse ; mais lorsque les cordes crièrent, lorsque le cercueil, balancé au-dessus du trou, fut déposé sur son lit de terre, lorsque le premier coup de pelle du fossoyeur eut

gauchement fait rouler un gros caillou sur le couvercle de la bière, Charles me tira par la manche de mon habit et me força à me pencher jusqu'à son oreille.

— Pourquoi mettre grand'mère là-dedans, dit-il ; est-ce que personne n'ira la réveiller ? Mais, regarde donc, Henri ! ils lui jettent des pierres.

— Pauvre enfant, mère-grande est là, parcequ'elle est morte ; ce trou est le chemin par où l'on passe pour aller voir le bon Dieu, et elle n'en sortira plus qu'au jour du Jugement ; alors seulement les morts se réveilleront.

Pendant que la terre se nivelait, Charles ne dit plus rien ; mais au tremblement de sa petite main, je sentis qu'il avait compris, et ce soir-là, je l'entendis pleurer tout bas dans son lit.

Cette journée des funérailles avait été humide, et vers la veillée, le vent de nord-est se mit à souffler.

Dans la nuit, Charles eut un léger accès de fièvre, et, pour l'endormir, je fus forcé de remplacer grand'-mère et de lui chanter la navrante berceuse de Voitelain :

Dodo ! l'enfant dodo !
Les malheureux vieillissent vite,
Dodo ! l'enfant dodo !
Garde tes larmes pour tantôt !

II.

UN FIL DE LA VIERGE.

Dans la maison le silence et le deuil étaient presqu'aussi grands que le vide qui s'y était fait. Plus de saillies, plus de gros rires joyeux, plus de récits à la veillée ; tout cela avait été déposé sur la tombe de grand'maman. Dans le recueillement et le travail, nous cherchions à nous étourdir sur la perte qui nous avait accablés, et, pour faire comme les autres, je continuai à mettre la main à un long travail historique.

D'habitude j'écrivais de quatre à six heures l'après-midi dans une petite chambre située sous les mansardes. Là, je m'installais en face d'une lucarne qui s'ouvrait sur le plus beau des paysages Laurentiens, et pendant que, les yeux perdus dans ce magnifique horizon qui se déroule entre la Canardière, l'Ile d'Orléans et St. Joseph de Lévis pour aller se fermer à la cime bleuâtre du Cap Tourmente, je courais après l'idée fugitive, Charles se glissait sans bruit dans la chambrette, et s'asseyait discrètement sur le tapis, en arrière de ma chaise.

Il s'amusait alors à bâtir des maisonnettes et des petites chapelles, avec ces piécettes de bois blanc que tournent si gentîment les ouvriers de Nuremberg ; puis, une fois le monument terminé, il tirait d'un coffret des images, de ces mille et un riens qui réjouissent tant les enfants, et en ornait son chef-d'œuvre d'architecture.

A le voir jouer ainsi, grave, insoucieux, je m'étais mis en tête qu'il avait déjà oublié celle qui l'avait tant aimé ; mais un jour que fatigué de tous ces joujoux, il s'était assis sur la fenêtre, il me dit tranquillement, en me montrant les nuages gris qui couraient vers le golfe :

— Le temps est couvert comme pendant la journée où l'on enterra mémère.

Alors, je vis qu'il y pensait toujours.

Cela se passait en juin, et l'on sait que notre fête nationale tombe le vingt-quatre de ce mois. Or,

je ne puis résister au plaisir de vous raconter ce qui arriva alors.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, il faisait un soleil à ravir ; les trottoirs étaient balayés, les rues pavoisées et bordées de verts et odorants érables, partout les magasins étaient fermés ; le plaisir régnait en maître, et sur chaque figure montait la fierté du vieux sang gaulois.

Seule notre famille était muette aux bruits joyeux qui partout bourdonnaient sur les aîles de l'été.

La veille, Charles s'était fait expliquer les splendeurs qui devaient défiler pendant cette journée du lendemain, et quand, vers dix heures du matin, les fanfares de la musique commencèrent à monter par les fenêtres entr'ouvertes, et finirent par remplir toute la maison, n'y pouvant plus tenir, il courut dans ma chambre me demander :

— Henri, veux-tu venir avec moi au bout de la rue Sainte-Ursule, nous verrons passer la procession.

Je répondis :

— Je le veux bien.

Et nous descendîmes la petite côte qui se perd dans la rue Saint-Jean.

Pauvre Charles ! je sens encore dans le creux de la mienne, le contact de sa petite main recouverte d'un gant en fil blanc. Je le revois avec son pantalon bouffant, son gilet en velours noir, et ce léger chapeau de paille qui avait toutes les peines du

monde à contenir les touffes rebelles de ses cheveux blonds, qui, les curieuses, finissaient toujours par s'échapper de çà et de là.

Haussé sur le bout des pieds, il regardait passer toutes les merveilles du jour en poussant de petits cris d'admiration.

D'abord, ce fut Jacques Cartier vêtu de l'habit sombre du seizième siècle, le poing fièrement campé sur la garde de sa solide épée, rêvant encore aux jours lointains de Donnacona, présidant aux conseils de Stadaconé. Puis venait un char immense, d'où s'élançait un bosquet de sapins et de mélèzes. Ces arbres coupés dans leur sève, abritaient les débris de la nation Huronne qui, en grand costume de guerre, la figure tatouée, le tomahawk et le scalpel à la ceinture, semblaient défier ainsi dans notre bonne et pacifique rue Saint-Jean les antiques ennemis de leur race, l'Iroquois et l'Algonquin. Derrière la tribu Huronne, marchait fièrement une presse, emblême du progrès et de la civilisation. Elle était traînée par quatre chevaux blancs, richement caparaçonnés, et quatre typographes en bras de chemises, la feuille d'érable épinglée au gilet, ne cessaient d'imprimer et de jeter à la foule une belle chanson patriotique, faite pour la circonstance. Puis, tant que l'œil pouvait aller, on voyait s'enfoncer et disparaître sous l'arche de la porte Saint-Jean, maréchaux à cheval, bannières dorées et bleu-azur, drapeaux blancs, haches-d'armes et hallebardes,

confréries, corps de métiers, institutions savantes, bourgeois, ouvriers et étudiants.

Charles admirait tout cela, mais il ne put contenir sa joie, lorsque passa Saint-Jean-Baptiste lui-même, représenté par un bel enfant enveloppé dans une peau de fauve. Sa main tenait une croix d'où tombait une jolie banderolle, et ses yeux se baissaient amoureusement sur le plus gentil petit mouton blanc que puisse rêver une imagination d'enfant. La mignonne bête était couchée aux pieds de Jean, et en l'apercevant, Charles poussa un cri. Je me penchai vers lui, et je crois lui avoir causé le plus grand plaisir de sa vie en le prenant dans mes bras, pour qu'il pût le voir encore mieux et de plus loin.

Toutes ces merveilles furent racontées le soir même à ma mère, et franchement notre petit observateur sut les dire beaucoup mieux que je ne pourrais jamais les écrire.

Ce fut là sa dernière sortie.

Depuis lors, le médecin défendit le grand air, et ses distractions se réfugièrent de nouveau parmi ses jouets.

Il traîna ainsi tout l'automne, sans se plaindre, et sans avoir les caprices des mourants de son âge. Personne ne s'apercevait qu'il déclinait, si ce n'est ma mère qui passait presque tout son temps à lui enseigner le cathéchisme et à le préparer à faire sa première communion.

Dieu fut ses étrennes.

Il le reçut le premier de l'an, et dès lors plus de joujoux, plus de ces chers bibelots qu'il aimait tant.

Sa pensée était ailleurs ; on eût dit que l'âme ne s'occupait plus de son enveloppe humaine, et le triste phénomène qu'un observateur profond et délicat, Jacques Auger, a constaté dans ses *Papillons Roses*, commença à s'accuser avec la plus foudroyante des rapidités.

Vous vous rappelez sans doute ce que ce poëte charmant et trop peu connu disait de ces petits êtres, malingres, souffreteux, rachitiques, " venus après plusieurs autres," de ces " chérubins, suivant la formule des consolations mondaines, qui, sur leur lit, se consument d'une façon si étrange ?"

Eh ! bien, si vous ne vous en souvenez pas, il faut relire avec moi ce passage si nâvrant de réalisme : pour Charles il en fut ainsi :

" Pauvre petit ! Je m'étais un matin penché sur son berceau ; je contemplais sa face amaigrie et cette indéfinissable tristesse répandue sur ses traits singulièrement transformés.

Sa mère s'approcha de moi et me dit :

— Tiens, vois-tu, comme il se fait vieux ; ne dirait-on pas qu'il y a de la mousse sur ce visage jaune de cire ?

Il paraissait vieux, en effet ; il me semblait qu'il avait déjà passé à travers toutes les phases de la vie et qu'il était arrivé à la décrépitude en quatre mois !"

Oui, en quatre mois, petit Charles avait atteint l'âge de grand'maman.

L'enfant de huit ans en était rendu à ses quatre-vingts années, et déjà les jours pour lui ne comptaient plus. L'art avait dit son dernier mot, et il pouvait passer d'une minute à l'autre.

Sous cette enveloppe ridée et décrépite, l'esprit seul conserva toute sa force et sa justesse. Il s'occupait de tout le monde, de ceux qu'il allait quitter, comme de ceux qu'il allait rejoindre, et je pus le constater par moi-même ; un soir que je tirais une chaude courte-pointe sur son lit, il murmura faiblement :

— Ecoute, Henri, comme il vente dehors ! la neige poudre les vitres, et grand'mère doit avoir bien froid, seule, avec son drap blanc, dans le trou noir où vous l'avez descendue.

Sa pensée s'enfouissait déja dans la tombe. Il en subissait l'âcre attraction, et le lendemain matin, vers dix heures, montrant la famille en larmes, il disait au prêtre qui l'absolvait :

— Regardez donc, monsieur ; ils sont tous là qui pleurent autour de moi, et moi je me meurs !

On lui fit baiser le chapelet du pape ; puis, tout fut fini, et c'est ainsi qu'il partit.

Que me reste-t-il maintenant de ces joies, de ces sourires, de ces chants, de ces parfums de la vie de famille, de ces douces veillées que charmaient la

grave expérience de l'aïeule et les grâces enjouées de l'enfant ?

Deux boucles de cheveux dont l'une, blanche marguerite de cimetière cueillie sur la tempe de ma pauvre grand'mère, l'autre blond fil de la Vierge échappé du front prédestiné de mon frère Charles, lorsqu'il s'envola rejoindre les anges de Bethléem et de Nazareth.

Précieuses reliques, je vous garde religieusement, et le culte que je vous porte fera rire bien des gens qui liront ces lignes. Peut-être s'égaieront-ils encore plus fort en apprenant que je pleure en les écrivant, mais que faire ? Musset faisait rire de lui, lorsqu'il exhalait l'acte d'humilité et de contrition qui se termine par ces vers :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Je pleure donc en comptant mes morts chéris, et pourtant ce n'est pas faute de me surprendre à fredonner souvent la naïve berceuse de Voitelain :

Dodo ! l'enfant dodo !
Garde tes larmes pour tantôt.

A LA VEILLÉE.

I.

NÉ POUR FAIRE UN MONSIEUR.

Sa généalogie se perdait dans la nuit des temps ; d'aussi loin qu'il y pouvait plonger son œil noir comme du jais, il n'entrevoyait que des verres qui se choquaient entre eux, et n'entendait que le joyeux glou-glou des bouteilles. Il avait réussi néanmoins à saisir au passage le nom de Jérôme Tanguay, et comme c'était un vrai Canadien du

pays, ainsi qu'on se plaît à nommer nos francs lurons, pour lui la vie consistait en un mauvais calembourg, auquel il avait voué une foi robuste ; il s'évertuait, partout où le menait la recherche du pain quotidien, à passer le *temps gaiement.*

Scieur de long, orfèvre, marin, maçon, charpentier, mesureur de bois, cordonnier, il avait une verve d'avocat, le tact d'un médecin, le cœur d'un curé et l'honnêteté scrupuleuse d'un chef d'opposition qui vise au portefeuille de premier ministre.

Une seule chose manquait pour le rendre complet : Jérôme n'avait jamais réussi à se faufiler dans la gravité qui distingue et honore un notaire.

Cela l'embêtait au superlatif ; car le soir, lorsqu'il revenait chez sa femme Hélène, et qu'appuyé mélancoliquement sur la petite table où s'étalait un fricot au lard et des patates fleuries dans le sel, il regardait ses doigts longs et effilés, Jérôme ne cessait alors de lui répéter qu'il était victime d'un sort jeté à sa mère par un vieux mendiant, et que sans cela il serait né pour faire un monsieur.

Si c'était le cas, il avait certainement du guignon ; oncques malheureux ne fut condamné sur terre à parfaire de plus gros ouvrages, sans les chercher, sans les demander.

S'il se trouvait une rude besogne, il ne la ratait jamais ; c'était son lot, à lui.

Quand il n'y avait plus de farine dans la huche, ni de lard dans le saloir, il se mettait en rouet,

raccommodait une horloge, sciait des billots, faisait le solage d'une maison, réparait une batterie de cuisine, ressemelait les vieilles bottes de la paroisse et de ses environs ; puis, l'argent dans sa sacoche de cuir, il retournait flâner au logis, et cela durait tant qu'il y avait du pain sur la planche, car avant tout, Jérôme Tanguay était homme à principes, et le travail continuel aurait pu contrarier la terrible profession que la Providence lui avait départie — être né pour faire un monsieur.

Lorsque j'eus l'honneur de lui serrer la main, il était *scieur de gang* au moulin de la Grande Rivière Blanche.

J'étais tombé sur une journée excellente pour tout le monde, paraît-il. D'abord il y avait de l'eau plein l'écluse, ce qui faisait aller gaîment le travail : puis, Jérôme avait sous le bras une cruche où devait bien se tenir à la gêne un gros gallon de *whisky*.

Il était alors en conversation animée avec le *foreman* qui avait réussi à réunir une corvée extraordinaire pour mettre en marche les scies rondes, et lui disait en ce moment :

— Monsieur, je viens vous annoncer que je suis à la veille d'une.

— D'une quoi ? reprit la grosse voix de l'honnête ingénieur.

— Oui, monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que j'en fais trois par année.

— Comment? trois billots! fit d'un air surpris M. Nicol, à qui l'on avait vanté Jérôme comme un rude travailleur.

— Je vous présente mes humbles excuses; car il va me falloir vous contredire, excellent monsieur.

Ce sont trois petites fêtes que je célèbre avec cette ponctualité que vous aimez tant : l'une à la Noël, l'autre aux Rois, la troisième vers la première quinzaine d'août. Je ne suis pas exigeant, quant à la date, mais vous m'obligerez infiniment, monsieur, en ne les confondant pas avec vos billots.

— Je ne défends pas que l'on prenne un coup, deux, trois même, reprit M. Nicol; cela n'empêche pas le travail. Un homme sait ce qu'il peut porter.

— Certainement, indulgent monsieur, je me range respectueusement à votre avis, avec une légère différence, néanmoins. Lorsque j'en prends une, je reste à la maison. Le travail me donne sur les nerfs alors, et j'éprouve le besoin de le perdre de vue pendant quelques jours; car voyez-vous, j'étais né pour être comme vous un véritable monsieur. D'ailleurs, soyez tranquille; elle n'est pas grosse, fit-il en frappant avec conviction sur le ventre de sa cruche; j'espère revenir demain si je rencontre quelques amis. Autrement, je crains d'être privé pour deux jours de votre aimable compagnie.

Vous serez des nôtres, monsieur Henri : vous n'êtes pas fier, vous, pour les pauvres gens; on fumera, on dira des contes et l'on chantera; vous aussi,

M. Nicol, vous viendrez, n'est-ce pas? car si l'on me laisse tout seul, ça prendra plus de temps. Allons, à ce soir, messieurs ; j'ai l'honneur de me mettre en route.

Il partit, se dandinant, sa cruche sous le bras, comme un officier anglais qui porte son sabre, et voilà comme ce soir-là on aurait dit à celui qui serait venu me voir que je veillais en joyeuse compagnie chez mon nouvel ami, monsieur Jérôme Tanguay.

II.

INTÉRIEURS ET MARINES.

Jérôme demeurait sur la grève qui descend vers Matane.

Comme celle de la plupart des pêcheurs d'en bas, sa maison était construite en bois rond. L'intérieur se résumait en un modeste appartement, large et carré, où se trouvait à l'aise un énorme métier à tisser, entre les trames duquel jouaient, pêle-mêle, les enfants, les chats et le chien du propriétaire.

Dans un coin, il y avait une armoire bleue où se mettait la vaisselle ; tout auprès, deux larges coffres pour la literie ; puis, rangées çà et là autour de l'immense poële en fonte, des chaises de bois, quelques berceuses, et à chaque angle, un lit où, à certaines heures, s'éparpillait la petite famille.

Un fusil à canon long, qui devait dater du temps des Francais, sommeillait paisiblement suspendu à l'une des poutres enfumées du plafond, au milieu d'étoiles de mer et autres curiosités marines, que le filet de maître Jérôme avait forcées à déserter le fond de la mer.

Il devait faire chaud dans cette chambre l'hiver, et, Dieu merci, ce n'était pas le bois qui manquait ; le long de la grève, le fleuve rejetait, chaque mois, assez d'épaves pour chauffer tous les pauvres de Québec.

En humant l'air frais qui entrait par la fenêtre, on voyait aux alentours de la maison une berge, des filets suspendus à leurs pieux, des croûtes d'épinette et des fragments de bâtiments naufragés attendant, pilés en pyramides, le bon plaisir de la cuisine d'Hélène ; des cochons grognant et des poules picorant autour des restes d'une poursil que l'on venait de dégraisser, et plus loin, clouée sur un des pans de la petite grange où ruminait *Caillette*, une peau de loup-marin qui séchait au soleil.

Tout ce tohu-bohu était là pour affirmer, une fois de plus, la vanité des innombrables occupations

auxquelles se livrait ce joyeux monsieur Jérôme Tanguay.

Il nous reçut en bras de chemises, et d'aussi loin qu'il nous vit venir, cria du perron de sa porte :

— Pardon, messieurs, de vous recevoir pauvrement ; ma maison n'est pas grande, et si personne ne manque au rendez-vous, nous allons bientôt y être serrés comme la fournée dans son four.

— Mais, Jérôme, votre hospitalité n'en sera que plus chaude, lui dis-je en souriant.

Nous entrâmes.

Après, nous arrivèrent Lizotte, le capitaine Létourneau, Jacques Ross, le petit Descoteaux et Urbain Blais. Tous prirent place à qui mieux mieux autour de la chambre, et bientôt une conversation générale s'engagea sur la rareté de la morue qui, cette année-là, ne voulait pas donner sur les *fonds*. Jacques prétendait qu'elle était pourchassée par des *mouvées* de marsouins qui ne cessaient de la guetter au large, tandisque Descoteaux soutenait qu'elle avait fui vers le Nord, et devait se tenir dans la Baie de Saint-Nicolas ou près de la batture de Manicouagan.

De son côté, Urbain, sous prétexte que le hareng promettait, et que le blé serait d'une belle venue, voulut essayer de glisser son grain de sel à propos de la dernière élection ; mais comme on était là pour

s'amuser, personne ne prit la peine de relever son allusion, et Jérôme décrochant son violon se mit à jouer un *reel.*

Je ne sais pas si c'est la mode ailleurs ; mais chez nous, *en bas,* puisqu'il est convenu d'appeler ainsi les paroisses qui suivent le Bic, un bon violonneux joue autant des pieds que des mains. Ceci paraît être un paradoxe ; rien n'est plus vrai pourtant ; car, pendant que la main conduit l'archet, les pieds dansent et battent la mesure. La pose classique consiste à mettre habit bas, avoir la tête légèrement penchée en arrière, et tenir le violon moitié appuyé sur la bretelle, moitié retenu par les plis bouffants du gilet.

Le *reel* eut pour effet de faire sortir maître Blais de sa manie de politiquer.

Il s'avança fort galamment, ma foi, vers madame Tanguay, et tous commencèrent les premiers pas de cette danse fringante que nous tenons des Ecossais.

De temps à autre, Jérôme s'arrêtait pour s'essuyer le front et prendre un coup ; tout le monde faisait de même, et la danse reprenait de plus belle, jusqu'à ce que Blais, se laissant tomber de fatigue sur sa chaise, Jérôme se prit à naziller :

— Lizotte, tu vas nous dire une chanson.

— Saperlotte ! je ne sais rien et j'ai le rhume, répliqua l'interpellé, un solide gaillard de six pieds, qui avait la voix sonore et pleine de modulations.

— Allons donc, vas-tu te faire prier comme la fillette de ce ministre protestant que nous descendions en goëlette, l'été dernier. Avance, mon vieux, prends une cerise et lève la haussière.

La cerise eut pour effet de rappeler à Lizotte qu'il savait *la chanson du 25 Avril.*

Elle allait sur un air tendre et tout plein d'une mélancolie que je voudrais pouvoir rendre ici. C'était une complainte taillée à larges coups dans cette poésie un peu rugueuse qui va si bien aux gens de mer.

A quelle date remontait-elle? Je n'en sais rien; dans tous les cas, elle appartenait à une période antérieure à la conquête.

La voici, dans sa naïve simplicité, et je la donne avec d'autant plus de plaisir que je ne la crois pas connue :

Le vingt-cinq Avril! je dois partir
Pour naviguer sur l'*Amérique*,
Bonne frégate populaire.
Quand nous fûmes *enchalouès*, (1)
Fallut hisser pavillon blanc,
Couleur de la France,
Ma belle, pour vivre en assurance.

(1) J'écris comme Lizotte prononçait ce soir-là. Evidemment, *enchalouer* vient du mot anglais *shallow* qui veut dire eau basse, batture, bas-fonds.
Enchalouer n'est pas le premier anglicisme qui se soit glissé chez nous. Champlain, à propos de Kertk, n'écrivait-il pas? — Etant *acertainés* de l'ennemi.
Champlain, édition Laverdière, tome VI, p. 173.

Et quand nous fûmes en pleine mer,
On vit venir trois gros navires,
Courant sur nous à grand' furie.
Trois coups de canon ont tiri,
Visant notre gaillard derrière ;
Sans aucun mal purent nous faire.

Le Capitaine s'est écrié :
— Y a-t-il de nos gens de blessé ?
Ah ! oui vraiment, mon capitaine,
Regarde donc le contre-maître.
— Mon contre-maître, mon bon ami,
Aurais-tu chagrin de mourir ?

— Tout ce que je regrette au monde,
C'est le joli cœur de ma blonde.

— Ta blonde, nous l'enverrons chercher
Par trois soldats de l'*Amérique*.
Tant loin qu'elle les voit venir,
Ses pleurs, elle ne peut retenir :
— Ne pleurez pas jeune galante,
Sur la blessure qui me tourmente.

— Je vendrai, robes et jupon,
Et mon anneau, puis ma coiffure,
Galant, pour guérir ta blessure.

— N'engage rien de ton butin ;
N'engage rien dedans ce monde,
Car ma blessure est trop profonde.—

Sur les deux heures après minuit,
Le beau galant rendit l'esprit.
— Adieu la brune ! adieu la blonde !
Moi, je m'en vais dans l'autre monde !

J'étais en train de songer à ce jeune et élégant contre-maître frappé par un boulet sur le gaillard

d'arrière de son vaisseau, au moment où il regardait peut-être ce pavillon blanc,

Couleur de France,

qui avait mis l'assurance au cœur de sa belle, lorsque je fus tiré de ma rêverie par l'ami Jérôme qui faisait prendre une larme à ses convives.

— Ça gratte ; mais c'est du bon, disait d'un ton de haute philosophie Lizotte, en remettant flegmatiquement son verre sur la table.

— Oui, ça aide à mettre le feu dessus, repartit Tanguay, qui en ce moment allumait sa pipe à la chandelle : à votre tour maintenant, capitaine Letourneau.

— Je veux bien, fit tout simplement le capitaine, et il commença sur un ton triste :

L'habitant qui ramène ses charrues,
Le soir s'endort auprès d'enfants joufflus,
Tandis qu'hélas ! nous, pauvres matelots,
Pour seuls amis nous n'avons que les flots.

Il y avait de la poésie là-dedans, et c'était avec délices que j'attendais la suite de la complainte, lorsque tout-à-coup le capitaine, passant sur son front sa manche de chemise, nous dit d'un ton chagrin :

— Tiens, c'est curieux, je ne m'en rappelle plus. Dame ! il y a longtemps que je ne l'ai pas chantée. La dernière fois, c'était à l'Anticoste ; je veillais chez Gamache.

— Comment, vous avez connu Gamache ? dis-je avec curiosité.

— Oui, monsieur, je l'ai vu une fois, lorsque je suis parti de Québec pour aller faire naufrage sur la pointe est de son île, ajouta-t-il, avec une conviction toute fataliste. C'était un fier brin d'homme, allez ! et puisque cela vous intéresse, je m'en vais remplacer cette satanée chanson, qui s'est enrâpée dans ma mémoire, par une autre qu'il chantait souvent. Je la tiens de lui ; elle n'est pas drôle ; mais elle servira à vous prouver ma bonne volonté, et elle vous montrera qu'on en voit de *rudes* dans notre métier. Allons, excusez la compagnie, je serre le vent.

Et il chanta d'une belle voix de basse, en enjolivant chaque finale de ces inimitables fioritures si chères à tout chantre campagnard :

Voilà bientôt le temps qu'arrive,
Navigateurs ! nous faut partir !
Ma mère reste sur la rive
Quand sur la mer me faut courir ;
Choisissons le temps le plus beau
Pour naviguer dessus ces eaux !

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible.
Reviens pour le sûr dans un an."

Vous qui vivez sur cette terre,
Je vais en dire quelques mots :
Vous vous plaignez de la misère.
Qu'est-ce donc auprès des matelots ?
Le jour fini, vous vous couchez ;
Nous, il faut le recommencer.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible.
Reviens pour le sûr dans un an."

S'il fait beau, l'on vit à son aise,
Hélas ! ça n'est pour longtemps !
Quand vous jasez, sis sur vos chaises,
Nos vaisseaux sont sur les brisants,
Sans avoir heure de repos,
Voilà la vie des matelots.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible.
Reviens pour le sûr dans un an."

L'été se passe, et les amis
Ne fument pas tous à la Toussaint.
Las ! un grand nombre sont péris
Sans qu'on pût leur tendre la main.
Nous nous disons : " A chaque instant
Il peut nous en venir autant !"

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible.
Reviens pour le sûr dans un an."

Pas drôle, sa chanson ! sans s'en douter, l'excellent capitaine Létourneau venait d'ajouter à notre " Chansonnier populaire " l'une de ses plus nâvrantes mélopées.

Que dites-vous de ce triste refrain de la mère qui, à chacune des poignantes paroles de son fils, répond des larmes plein les yeux ?

Reviens pour le sûr dans un an !

Que voulez-vous ? le pêcheur comme le matelot ne peut pas être toujours joyeux. Chaque matin, le flot l'emporte sans lui dire comment il reviendra le déposer sur la grève, lorsque le soir sera venu. Aussi chacun avait-il répété à l'unisson le touchant refrain, et le cri de l'angoisse maternel achevait d'aller se perdre dans les gémissements de la mer qui pleurait sur les galets, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser passer deux nouveaux venus.

III.

JEAN BART ET BIDOU.

Jean Bart et Bidou étaient deux types, comme il s'en retrouve encore assez rarement dans nos paroisses canadiennes.

Chasseurs par tempérament, buveurs par goût, vieux par habitude, c'était à qui se ferait la plus belle gasconnade, et franchement, ils étaient de force à rompre une lance avec cet excellent Cocardasse, junior, et le doux frère Amable Passepoile.

Ceci était connu par toute la côte ; aussi leur arrivée fut-elle saluée par des hourrahs enthousiastes.

— Nous avons vu de la lumière, et nous sommes entrés, balbutièrent-ils tous les deux ensemble.

— Mais vous êtes les bienvenus, répartit Jérôme tout radieux ; prenez une chaise, un coup et du tabac.

— Merci, merci, Jérôme, ça n'est pas le cœur qui te manque, toi, hasarda le sentimental Bidou.

— Oui, reprit Jean Bart, il ressemble sous ce rapport à mon pauvre Jean, de Manicouagan. Te rappelles-tu, Bidou, comme il savait nous offrir avec grâce et à propos de ce magnifique *gin* qu'il avait sauvé lors du naufrage de la *Magicienne*, sur les terribles bancs de sable de là-bas.

— Si je m'en rappelle, Jean Bart ? mais il faudrait être ingrat envers Dieu et envers sa créature, ton fils, si je n'avais pas rangé le jour où j'ai fait sa connaissance parmi les plus beaux et les plus courts de ma vie. Mille grapins ! chaque soir où tinte l'Angelus dans les paroisses, c'était moi qui remplaçais la cloche absente, et je te disais :

— Allons, Jean Bart, il est temps d'aller prendre de l'appétit chez ton descendant.

— C'est vrai cela, et nous partions, bras dessus, bras dessous, pour passer la veillée chez ce cher Jean. Ah ! que de bonnes histoires on se contait devant ces trois grosses futailles de pur Hollande qu'il avait arrachées à un péril imminent, comme dit

le docteur Duvert. Et puis, le gardien du phare, était-ce un fin garçon, ça ? Si le Saint-Laurent avait été du rhum, dans dix ans d'ici il n'y aurait plus eu besoin de lumières ; les vaisseaux s'en seraient allés faire naufrage ailleurs ; car tout aurait été bu.

— Ah ! pour ça je suis de ton avis ; mais en fait de gardien, je lui préférais encore le grand Comeau de la Trinité. Il est vrai qu'à jeun il n'était pas commode. Comeau avait alors des colères terribles, mais quand nous nous enfermions dans sa chambre à coucher, et qu'il tirait le long de la muraille une petite table ronde recouverte de verres et de bouteilles, ah ! le beau temps revenait alors, et si ce n'avait été ce satané cercueil qu'il avait fait dresser tout droit, debout, le long de la muraille, j'aurais pu porter la boisson presqu'autant que maître Comeau. (1)

— Pas si bête, de m'approcher de Comeau pour me faire tuer et enterrer sur une île déserte, ah ! bien, j'ai toujours eu d'autre chose à faire, Dieu, merci. Mais le père et la mère Bédard, du phare de la Pointe des Monts, ça c'était du bon butin ! Tu dois te rappeler cette grosse maman qui était si

(1) Je n'ai pas besoin de dire que tous ces détails sont rigoureusement vrais. Je les tiens du député de Gaspé, M. le commandant Fortin, ministre des Terres de la Couronne, qui a bien connu Comeau et la famille de l'excentrique Bédard, frère du juge de ce nom. — Personne ne sait autant son fleuve Saint-Laurent par cœur que M. Fortin. Entr'autres détails intéressants, il me disait qu'un jour,— il était en Bretagne — en lisant un livre destiné aux caboteurs français, il avait découvert une espèce de contrefaçon belge de notre beau golfe. Sur la côte armoricaine se cachait un petit port nommé Moisic, et à quelque distance de là se trouvaient les Sept-Iles.

bonne pour tout le monde, et puis, le père Bédard qui, lui, ne donnait qu'en réchignant, mais qui avait aussi bon cœur que son baleineau de femme.

— Oui, oui ! je le vois encore monter sur le pont de la goëlette, grand, maigre, tordu, difforme, allonger entre menton et nez sa perpétuelle grimace, et, tout frileux, se dorlotter en plein cœur de juillet, enveloppé dans ce que le commandant appelait " un dolman fourré à la huzard" qui laissait voir ses longues jambes torses, enroulées dans une interminable culotte nankin. Ah ! jour de Dieu ! si je le vois ? mais je le crois bien ! C'était le frère d'un juge, s'il vous plaît ? Quel dommage qu'il soit mort ! La graine de ces gens-là ne pousse plus tous les jours.

— C'est d'autant plus difficile qu'il n'a jamais eu d'enfant.

— Tiens, toi, Jean Bart, tu m'agaces avec tes histoires. Il est vrai de dire que la dernière que tu m'as conté était bonne ; mais j'en retrouve une qui va te faire rendre des points.

Allons, allume et écoutez-moi ça, vous autres.

— Il y a deux ans, j'étais couché avec ma femme Javotte, que Dieu ait pitié de son âme ! Il faisait une vraie nuit de naufrages ; la mer battait furieuse sur les galets ; un *nordais* terrible faisait des siennes, et l'on voyait noir, comme lorsqu'une âme éblouie par la présence de son juge sent que tout est fini et commence à dégringoler petit à petit vers le fond de l'enfer. Je dormais pourtant bien profondément sur mes deux oreilles, quand tout-à-coup je suis éveillé

par des cris d'outardes. Un volier passait au-dessus de la maison ; je le sentais venir à travers les nuages noirs, et bien qu'il fît froid dehors, je ne pus résister à l'envie d'aller leur lâcher un coup de fusil. Je sors tel quel, en petit costume de paradis terrestre, et, après avoir semé mon plomb au hazard, je rentre tout grelottant me fourrer sous mes draps et dormir un petit somme. Ça allait superbement ; je crois que j'étais même à la veille de faire un beau rêve, lorsque tout-à-coup j'entends tic ! toc ! pif ! paf ! sur le toit de ma maison. Je cours dehors, avec un fanal cette fois-ci, et, à ma grande surprise, je trouve.... quatre outardes mortes ! Tu peux juger si le volier était haut, Jean Bart ; elles avaient mis trois-quarts d'heure à tomber par terre !

— Dévoration ! quel beau coup ! s'écria Jean Bart, — en décochant une tendre œillade à son verre demi-plein, qu'il faisait miroiter auprès de la chandelle, — mais pas comme le mien.

Hier, je remontais le bord de la Rivière Blanche, lorsqu'au coude qu'elle fait près du *Boom*, j'aperçois cinq superbes canards qui barbottaient de conserve. J'avais bien avec moi tout ce qu'il fallait ; mais comment tirer ? en ligne, les cinq coins-coins y seraient passés, mais hélas ! ils nageaient en demi-cercle. Tout-à-coup une idée lumineuse me traverse la tête. Mon fusil avait le canon aussi long que celui qui est là, suspendu à cette poutre. Il avait vu les temps des Français ; ce sont les meilleurs, paraît-il, et comme j'avais une aveugle confiance en lui, je l'arcboutai sur

mon genou et fis décrire une bonne courbe à son canon. Cinq minutes après, j'avais les cinq canards emplumés bec à bec et passés en sautoir sur mon dos.

— C'était un fichu fusil tout de même, reprit Bidou en rallumant une nouvelle pipe, et j'aurais été curieux de le comparer à celui que je chargeais avec des petites merises.

— Des petites merises, s'écria Jean Bart, dissimulant mal sa stupéfaction au fond de son verre.

— Oui ! oui ! des petites merises ! fit Bidou, l'imitant. Il y a un an, j'étais allé jusqu'à la savane du Grand-Brûlé. Les lièvres foisonnaient autour de moi, mais hélas ! j'avais oublié d'emporter du plomb. L'idée me vint, tout en grugeant des merises, d'en glisser quelques-unes dans le canon de mon fusil. Un lièvre passe : boum ! je le vois qui file, à triple vitesse, au milieu de ma fumée.

Un an après, il y a de cela quelques jours, j'avais affaire au deuxième rang : il me fallait passer par le même endroit ; car ça me donnait un raccourci, lorsque devant moi je vois un petit arbuste se mouvoir. Il y a du gibier là-dessous, que je me dis. V'lan ! je lâche mon coup et ne voilà-t-il pas que je trouve, quoi ? mon lièvre de l'année dernière avec une jeune pousse de merisier entre les deux oreilles. C'était un lièvre propriétaire, à ce qu'il paraît, et mes petites merises allaient parfaitement à sa constitution.

— Je n'ai pas d'aventure de chasse qui vaille la peine d'être racontée, à l'exception d'une toutefois,

glissa sournoisement Jérôme qui profita d'un moment d'hésitation marquée chez Jean Bart placé inopinément devant le lièvre de Bidou.

J'étais allé *draver* dans le haut de la rivière Matane et, par précaution, j'avais bouclé sur mon dos mon vieux fusil. A l'un des détours de la rivière, je me trouve tout-à-coup en face de deux superbes sarcelles qui se lissaient coquettement les plumes, à une demi-portée du talus. J'épaule et laisse tomber le chien ; rien ne vint : mon vieil ami s'était décidé à me rater compagnie. Je le prends, l'examine, et m'apercevant qu'en route j'avais semé la capsule je ne fais ni un ni deux : je frotte une allumette et l'applique sur le bassinet. Paf ! le coup part ; mais en me donnant une maîtresse tape qui me flanque à l'eau. C'était ce coquin de fusil qui s'était mis en tête de repousser, et je revins sur la berge tant bien que mal avec mes deux sarcelles. A peine avais-je mis pied à terre que je sens un fourmillement extraordinaire dans ce que le bourgeois s'obstine à appeler le poste *Ergot*. J'y porte la main sans façon et, que retirai-je, mes bons amis ? trois magnifiques truites que j'avais seinées avec mon fond de culottes, car je n'avais pas jugé à propos de faire un brin de toilette pour aller au bois et j'avais passé par hasard un pantalon percé et ventilé à jour, comme un filet.

— Cette pêche est vraiment miraculeuse, et je n'ai pas de peine à y croire, ajouta imperturbablement Jean Bart, car entr'autres choses extraordinaires,

voici ce qui m'est arrivé personnellement, à moi, Jean Bart le pêcheur.

Tu sais, Bidou, comme à la marée haute le gibier aime à fréquenter l'Anse des Morts : je passais par là en charrette, il y a de cela assez longtemps, lorsqu'à quelques arpents de la grève, je vis une bande d'outardes prendre joyeusement ses ébats. Je n'étais pas comme Jérôme Tanguay, moi ; car j'avais laissé mon fusil à la maison ; mais tu sais que les expédients ne me manquent pas.

A ta santé, Bidou ! ainsi qu'à la compagnie !

Je me déshabille, me glisse doucement sous la lame, et me maintenant entre deux eaux, j'arrive silencieusement à mes outardes. J'avais eu soin d'emporter mes cordeaux, car j'avais foi dans la tranquillité ferme et inébranlable de *Barnabé*, qui était cheval à ne pas broncher pendant mon absence. Doucement, tout doucement, je glisse en sournois un nœud coulant sous la patte de chacune d'elles, et jugeant le moment convenable pour respirer, je sors victorieusement ma tête hors de l'eau, au milieu de mes quarante outardes, tout en ayant soin de tenir fortement le bout de mes cordeaux. Mais, mille morues ! mon pauvre Bidou ! c'était à se croire sâoul, je me sens soulever tranquillement, et me voilà en train de fendre les airs avec une rapidité vertigineuse derrière mes outardes ; car elles étaient bien malheureusement à moi ces outardes. J'avais beau serrer les rênes, rien n'y faisait, et nous rasions toujours la surface verte et clapoteuse du

fleuve, lorsqu'enfin, après une course apoplectique, faite comme si j'avais été entraîné par un *sorcier* de vent, je réussis à m'accrocher les pieds dans le faîte d'un sapin. Je ne pris pas grand temps à enrouler le cordeau autour de l'arbre, et à me laisser glisser au pied. Là, une autre surprise m'attendait. A peine m'étais-je relevé de ma chute, que j'aperçus haut, bien haut, mon sapin qui filait comme un nuage dans la direction du Groënland. Pour ma part, j'avais traversé le fleuve sur un espace de quarante-cinq lieues : j'étais sur la côte du Labrador, et j'ai manqué là une belle occasion d'aller à la recherche de Sir John Franklin, termina Jean Bart qui devenait érudit, lorsqu'il avait bu à son goût et réussi à enfoncer l'ami Bidou.

IV.

LA POÉSIE DES PAUVRES GENS.

Ces terribles gasconnades, cousines germaines des aventures merveilleuses du Baron de Munchausen, et que je rapporte textuellement, telles qu'on les conta ce soir-là, auraient duré toute la nuit ; car Bidou, ne se tenant pas pour battu, nous menaçait d'un crescendo de verve.

Il avait même débuté en disant à Jean Bart d'un ton narquois :

— Moi, j'ai tué une baleine avec de la cendrée.....

Mais Urbain Blais, silencieux jusqu'alors, jugea à propos de l'interrompre :

— Parole d'honneur, vous êtes tous ensemble encore plus blagueurs que le notaire Pierron. Depuis huit ans, il se fait élire en nous promettant six chemins de colonisation, trois ponts, des octrois de terre gratuits, un chemin de fer, deux quais, le télégraphe, une ligne de vapeur hebdomadaire, et la poste tous les jours. Rien qu'à l'entendre nous dire de ces choses à la porte de l'église, l'eau vient à la bouche. Pétris de reconnaissance, nous sommes tous heureux de l'élire par acclamation, et à l'élection suivante, ça recommence ; car le gouvernement, dit-il, n'a pas eu le temps de s'occuper de notre comté qui se trouve malheureusement un des derniers sur la liste alphabétique. Mais cela arrivera indubitablement pendant ce nouveau parlement ; car lorsque la chambre a été prorogée, il a pris des informations officielles, et le sous-chef des travaux publics lui a répondu que les ministres étaient arrivés à la lettre K.

— La lettre K ! mais ça doit être le comté de Kamouraska, reprit le capitaine Létourneau. Il m'y est arrivé une mystérieuse aventure, et je regrette de venir vous la conter, après les gigantesques prouesses de Jean Bart et de Bidou ; chacun ici leur a donné sa part de crédulité, et personne ne me croira.

— Contez, contez toujours, capitaine, cria toute la maisonnée, peu fâchée de mettre en déroute maître

Urbain Blais, un cabaleur émérite à qui chaque élection faisait des petites rentes ; on sait que vous êtes franc comme le bois de votre mât de misaine.

— Merci, mes enfants, merci. Je vous dirai donc qu'il y a sept ans, étant à Sainte-Anne de la Pocatière, j'ai eu l'insigne honneur de souper avec le Juif-Errant.

C'était un grand vieillard dont le visage était tellement recouvert par sa longue barbe blanche que cheveux, favoris, moustache, barbiche se trouvaient dans un pêle-mêle indébrouillable, et n'offraient qu'un court espace pour laisser percer les éclairs fauves qui se dégageaient de ses prunelles noires. L'estomac appuyé sur la table, la tête courbée dans son assiette, il se maintenait dans une position qui ne me permettait pas de juger de la fraîcheur du costume que portait le contemporain de Dieu ; mais l'énorme toison blanche de mon vis-à-vis et le gigantesque gourdin appuyé auprès de l'horloge étaient plus que suffisants pour arrêter mes soupçons.

Sans prendre le temps d'achever mon souper, j'avertis cinq matelots de mon équipage, et nous courûmes nous placer sur le pont Saint-Denys, de manière à intercepter l'éternel marcheur. A peine étions-nous installés en embuscade, que nous aperçûmes dans la nuit sombre scintiller les fils d'argent de la barbe du juif.

Il passa ; tous nous lui adressâmes un respectueux bonsoir, et lui fîmes des offres d'hospitalité ; mais lui, sans répondre à nos civilités, continua son

impitoyable marche, et une demi-heure après, il traversait le village de Kamouraska qui se trouve à une bonne et longue distance de l'endroit où nous étions.

Le lendemain, je trouvai sur les planches du pont Saint-Denys quelques gouttes de sang caillé.

Elles avaient suinté des pieds endoloris de celui qui, rencontrant Jésus sur la route du Calvaire, se mit à rire de ses chûtes, puis à ridiculiser son pas alourdi par les péchés de l'homme, et en expiation fut condamné lui et sa race, à faire sans cesse le tour du monde, jusqu'au jour où ils se heurteront l'un et l'autre sur la croix du Christ revenu pour juger les hommes.

Cette légende, très-populaire dans nos campagnes, eut pour effet de calmer Bidou qui se contenta de vider son verre d'un seul trait, en signe d'armistice avec Jean Bart.

D'ailleurs, il n'y avait guère moyen de contredire le capitaine : c'était un rude matois, au poing velu et à l'écorce rude, qui ne souffrait pas l'interruption.

Si Jérôme Tanguay était né pour faire un monsieur, Létourneau avait eu pour lot, en venant au monde, de se trouver à point pour voir les choses les plus extraordinaires de la terre.

Une de ses plus fortes croyances de marin, était celle qu'il avait vouée à la sirène.

Malheur à celui qui l'aurait contredit sur ce chapitre là !

L'une d'elles, ne l'avait-elle pas prévenue de l'approche d'une épouvantable tempête, alors qu'il était ancré aux Sept-Iles, l'année qui vit périr onze goëlettes dans ces parages redoutés ?

A son avis, un sien ami manqua, il y a quelques années, l'occasion de faire une jolie fortune.

Il avait appareillé sa berge pour aller pêcher la morue sur les fonds du Cap Chastes. Déjà son embarcation s'emplissait à vue d'œil de beaux poissons, lorsqu'en voulant retirer son hameçon pour l'*embouetter*, il sentit qu'il y avait prise au bout.

Il se mit à ramener sa ligne, brassée par brassée, dans cette attitude penchée, tête hors bord, que savent prendre tous les vrais pêcheurs de morues, lorsque, horreur ! il aperçut à une profondeur de huit pieds, une tête de femme qui montait vers lui !

C'était une sirène que le malheureux avait accrochée par le coin de la lèvre supérieure.

— Elle était toute jeune, disait Létourneau, à peine vingt-deux mois et ne parlait pas encore ; car les sirènes parlent comme de vraies *créatures*, ajouta-t-il.

Son teint était frais, comme de la belle chair de flétan, sa figure comme celle d'une jeune fille ; un voile de peau fine partait du front ombré par une abondante chevelure, et retombait à volonté jusqu'à la ceinture où sa forme humaine se confondait avec celle d'un poisson ordinaire.

Comme elle se plaignait fort tristement, le pêcheur tout effrayé la reconfia fort doucement à la vague qui l'avait recelée, et jura de ne plus remettre la main sur une ligne.

— Il a tenu parole, ajouta Létourneau, malgré qu'il eût manqué de faire sa fortune ce jour-là.

Tout de même, termina-t-il, avec un accent d'inexpugnable conviction, à sa place j'en aurais fait autant. (1)

C'était aussi l'avis de l'auditoire ; car pour certains pêcheurs il y a des poissons auxquels on ne touche pas.

Exemple : l'espèce de morue que le commerce désigne sous le nom de hadock et que le vulgaire appelle le poisson de Saint-Pierre. La légende veut que ce soit la première pièce tirée hors des filets par

(1) " Le 8 septembre 1725, on envoya de Brest à M. le comte de Maupas, un procès-verbal dressé par le nommé Jean Martin, pilote d'un navire français appelé *Marie de Grâce*. Ce procès-verbal, signé par le capitaine et tous ceux de l'équipage, qui savaient écrire, rapporte ce qui suit :

C'était le 8 Août 1720, jour de jeudi, les vents étaient à l'est-sud-est, le navire était mouillé sur le banc de Terre-Neuve : sur les dix heures du matin, on vit à babord un homme marin. Un appelé Guillaume lui donna un coup de bâton ; l'homme marin montra le poing et fit une figure irritée ; puis en nageant, il passa à tribord, puis à l'arrière où il s'accrocha au gouvernail ; il vint à l'avant et regarda la proue où il y avait une tête de femme.

Le capitaine, alors, voulut le harponner ; mais il eut peur que ce ne fût le fantôme d'un matelot appelé la *Commune* qui s'était tué à bord du navire le 18 juillet. Il fit des signes menaçants et s'éloigna en nageant jusqu'à ce qu'on le perdit de vue."

On rapporte, en outre, dans le procès-verbal :

1o. Qu'il était *presque* en tout semblable à un homme.

2o. Qu'il y avait sept navires mouillés à peu de distance et en vue de la *Marie de Grâce*.

DES SIRENES.—ALPHONSE KARR.

le grand apôtre, au jour de la pêche miraculeuse. Depuis, le dos grisâtre du poisson porte en noir l'empreinte de trois des doigts du chef de l'Eglise.

Tous ne sont pas rangés dans cette pieuse catégorie, pourtant ; car en ce moment, Madame Tanguay, debout devant moi, une assiette de faïence à la main, me disait :

— On est loin des vieilles paroisses, ici ; et nous n'avons pas toujours ce qu'il nous faut dans une place nouvelle. Il est difficile pour nous de vous offrir des biscuits, M. Henri : les effets et la fleur de bled surtout sont si chers chez les marchands ; mais prenez toujours et excusez du peu.

C'étaient des beignes cuits dans l'huile de pourcil ; tout le monde y mordait à belles dents. Je fis de même, et ma foi ! ça n'était pas mauvais.

Pendant que nous nous rafraîchissions, Jérôme ne pouvant rester inactif, se prit à nous chanter une jolie ballade que je n'ai vue publiée nulle part, quoique Gérard de Nerval en ait recueilli une dans l'Ile de France, qui lui ressemble beaucoup. (1) Celle

(1) Ecoutez un chant sublime du pays de Senlis. — tout en assonnances dans le goût Espagnol.

Le duc Loys est sur *son pont*,
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demande un cavalier,
Qui n'a pas vaillant six deniers ;
— " Oh ! oui mon père, je l'aurai,
Malgré ma mère qui m'a portée ;
Aussi malgré tous mes parents,
Et vous, mon père..... Que j'aime tant.

de Jérôme Tanguay est plus poétique, à mon avis : elle a un petit cachet de féodalité qui donne la chair de poule, rien qu'à l'entendre chanter.

C'est le caractère des filles dans cette contrée. — Le père répond :

— " Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou vous entrerez dans la tour....."

Réplique de la demoiselle :

— " J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour."

Le père répond :

— " Vite,..... où sont mes estafiers,
Aussi bien que mes gens de pied ?
Qu'on mène ma fille à la tour ;
Elle n'y verra jamais le jour !

L'auteur de la romance ajoute :

— Elle y resta sept années passées,
Sans que personne pût la trouver :
Au bout de la septième année,
Son père vint la visiter.

— Bonjour, ma fille !..... comment vous en va ?
Ma foi, mon père,..... ça va bien mal ;
J'ai les pieds pourris dans la terre,
Et les côtés mangés des vers."

— " Ma fille, il faut changer d'amour.....
Ou vous resterez dans la tour.
J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour !"

Il est malheureux de ne pouvoir vous faire entendre les airs — qui sont aussi poétiques que ces vers sont musicalement rythmés.

Vieilles légendes. GÉRARD DE NERVAL.

Heureusement qu'elle se termine bien.

C'est dans Paris : Vive le Roi !
Qu'est la fille d'un bourgeois,
Qui voudrait bien se marier ;
Mais son père l'a-t-empêcher.

Dans les prisons de Saint-Valier,
Il l'a-t-envoyé mener ;
Il l'a fait mettre en une tour,
Où l'on ne voit ni ciel ni jour.

La belle a bien été sept ans,
Sans voir aucun de ses parents ;
Au bout de la septième année,
Son père fut la visiter.

Bonjour, ma fille ! comment ça va ?
— Mon très-cher père, ça va bien bas ;
J'ai-t-un côté mangé des vers ;
Et les pieds pourris dans les fers !

— Mon très-cher père, prêtez-moi
Cinq ou six sols livres tournois
Pour r'mettre au maître chevalier
Qu'il vienne m'ôter les fers du pied.

— Ah ! oui ma fille, je t'en donnerai
Plus de cinq cents, plus d'un millier,
Si tu veux laisser tes amours,
Oh ! oui, les laisser pour toujours.

— Mon très-cher père ! allez-vous-en
Avec votre or et votre argent,
J'estimerais mieux perdre le jour
Que d'abandonner mon amour.

Mais son amant passant par là
Un bout de lettre lui envoya :
— Te souviens-tu ma belle amante,
De cet amour qui nous tourmente ?

Fais donc la morte, la délaissée,
A Saint-Denys, fais-toi porter :
Ton père suivra-t-en pleurant
Et ton amant ira chantant.

En passant au coin du marché
Trois cavaliers a rencontré,
L'un avait un beau palefroi,
Deux étaient écuyers du roi,

L'amant prit son épée d'argent
Et décousit le suaire blanc ;
Puis, il y jette un long soupir ;
La bell' répond par doux sourire.

La morale est moderne, et je la lâche telle que Jérôme me l'a donnée :

On n'connaît pas les trahisons
Entre les filles et les garçons,
C'est au curé de les marier
Pour qu'on n'en entende plus parler.

Que d'amantes délaissées, enlevées, aimées, puis délaissées encore, sont venues comme cela réfugier leurs plaisirs et leurs peines de cœur dans la chanson populaire, cette poésie des pauvres gens.

La mémoire de Jérôme fourmillait de ces plaintes, de ces paroles de liesse, de doléances, et probablement ce soir-là, il en aurait laissé tomber d'autres de

ses lèvres, si le petit Descoteaux, penché vers la fenêtre depuis quelques instants ne lui eût crié d'une voix chevrottante :

— Prends garde, Jérôme, les marionnettes sont sur la maison.

Ce curieux avertissement rendit Tanguay muet comme un poisson.

C'est une croyance commune à beaucoup de pêcheurs et d'habitants qui vivent sur le littoral du bas Saint-Laurent, qu'un air d'instrument ou une chanson dite le soir, lorsque le temps est calme, fait danser les marionnettes à volonté.

Malheur à l'imprudent Orphée qui s'amuse à jouer avec les sylphes mystérieux qui tressent les blonds fils de l'aurore boréale. A mesure qu'il les regarde nouer leurs valses tournoyantes, il se sent fasciné : peu-à-peu sa pupille se dilate, le chant devient de plus en plus faible ; à peine l'entend-on, et le lendemain matin, le paysan matinal retrouve l'impressario immobile sur la grève. Son âme s'en est allée se mêler à la danse vertigineuse des marionnettes.

Un soir, ajouta Descoteaux en m'expliquant cette poétique croyance, nous étions allés faire une promenade au large, lorsqu'un de mes oncles s'avisa de les faire danser. Petit-à-petit leur cercle de feu vint se rétrécir au-dessus de notre tête ; les marionnettes se mirent à tournoyer autour de la berge et à nous

passer le long des oreilles avec une rapidité étourdissante. Mon pauvre oncle ne faisait plus un mouvement, et les regardait avec de grands yeux fixes. Heureusement nous touchions aux galets ; nous le transportâmes sans connaissance à la maison, et ce n'est qu'au contact d'un rameau béni qu'il reprit ses sens.

— Ton pauvre oncle, paraît-il, n'avait pas de chances dans ses promenades au large, reprit le capitaine Létourneau.

— J'étais allé, un jour, avec lui, pour relever les filets que nous avions sur les *tangons :* lorsqu'en fouillant les varechs et les goêmons avec le bout de nos rames, nous y trouvâmes un noyé enlacé. Je voulais le faire embarquer ; mais l'oncle avait peur, et force me fallut de remettre le cap sur terre.

Il n'avait pas compté sur le noyé qui, paraît-il, était du même avis que moi, et qui ne pouvant venir se coucher sur le banc de la chaloupe, s'était mis à la suivre avec une persistance inouïe. En se penchant derrière le gouvernail, on le voyait qui nageait silencieusement dans le sillage.

— Allons, dis-je à l'oncle, un peu de charité pour l'amour de Dieu ; tu vois bien que ce pauvre mort désire être mis en terre sainte. Laissons-le embarquer.

— Embarque-le, me dit-il.

Je le sortis tout ruisselant du fleuve et, en arrivant à terre, nous le déposâmes sous le hangar en *espérant*

l'enquête qui se fit six jours après ; car on attendait un parent du défunt qui venait du Haut-Canada.

Dès que ce dernier mit le pied dans la chambre où le corps était exposé, le cadavre se prit à saigner du nez : il donnait ainsi son témoignage muet et prouvait au corps de jury qu'il reconnaissait son ami et son allié. C'était prudent de la part du noyé ; il avait sur lui un portefeuille bourré d'argent, qui servit à lui faire dire des messes et à le tirer ainsi hors du purgatoire.

Comme le capitaine Létourneau achevait ces mots, la vieille horloge de Jérôme se mit à sonner onze heures.

Dans l'ombre, les chandelles de suif allongeaient leurs mèches fumeuses hors des goulots de bouteilles qui les retenaient, et le lumignon du plafond tremblottait dans son bec de fer où l'huile commençait à se faire rare.

Chanteurs et conteurs demeuraient silencieux et fatigués ; seule la mer, toujours rajeunie, déferlait au loin son éternel ressac.

Le père de madame Tanguay, le vieux Jean Pierre, se leva alors et secoua sa pipe.

Ce fut le signal de la prière.

Puis, chacun alla se coucher, et c'est ainsi que les bonnes gens d'en bas s'acheminent sans regrets, sans désirs et sans remords, vers le coin obscur du cimetière de leur paroisse. Ils ont en partage la seule poësie et le véritable bonheur d'ici-bas : l'immensité

de la mer et le calme pur de la conscience. Contents de leur sort, chez eux, joies, deuil et travail, tout se passe simplement et uniment, sous l'œil et en la sainte garde de Dieu.

FIN DE LA BRUNANTE.

A

ALFRED DUCLOS DE CELLES,

HOMME DE LETTRES.

LES BLESSURES DE LA VIE.

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS.

Nous étions en juillet, mois de la couvée, de la douce paresse, et des coups de soleil.

La chaleur avait été suffocante pendant le jour, mais elle venait enfin de céder devant la brise de la nuit, qui nous arrivait toute chargée des senteurs embaumées du Saint-Laurent.

Ce soir là, comme d'habitude, j'étais venu prendre place au milieu de la famille de Madame Morin, et respirer à délices ma part de parfums d'été, sous la véranda de leur petit cottage, l'un des plus gracieux de l'Ile d'Orléans.

Autour de moi, chacun riait, babillait, causait, sans paraître se douter que ce groupe si gazouillant, à travers lequel la lune me laissait apercevoir têtes blondes et têtes brunes, formait le plus ravissant croquis qu'il soit donné à une imagination d'artiste de rêver. Il avait pour cadre ce grand ciel bleu si plein d'étoiles, qui n'appartient qu'au Canada ou à l'Italie, pour toile, l'immense nappe du fleuve géant, à cette heure-là, lion se faisant agneau, pour point de vue lointain, Québec enveloppé dans sa sombre majesté militaire ; puis, pour animer le tout, le mugissement sourd et terrible de la cataracte de Montmorency, que, par intervalles, nous apportait le vent du large.

La conversation, interrompue à mon arrivée, était redevenue bruyante et animée.

Edmond m'avait pris à part pour m'offrir un cigare et me confier un gigantesque projet de pêche : Joséphine discutait chiffons avec Augusta, et les enfants assis en rond sur le seuil de la porte entr'ouverte, chuchottaient des malices, riant à gorge déployée, comme on sait rire au temps où la vie n'est pleine que de soleil, de fleurs et de parfums.

Quant à leur mère, heureuse du bonheur de tout le monde, elle se reposait des fatigues de la journée,

en lisant attentivement le roman du jour dans sa large causeuse dont l'origine devait, pour le moins, remonter à l'époque où vivait son grand-père.

Tout-à-coup, en faisant un mouvement pour secouer les cendres de mon havane, j'aperçus sur la joue de Madame Morin, mise en pleine lumière par l'abat-jour de la lampe, une larme glisser furtivement.

La prose de Ponson du Terrail faisait merveille, — et la dernière résurrection de Rocambole façonnait cette perle précieuse qui n'aurait dû rouler qu'au contact de quelque chose de saint et de vraiment maternel.

Ce triomphe du roman à ficelles me bouleversa malgré moi.

Je ne pus résister au malin plaisir d'embrouiller la maîtresse du logis au milieu de l'intrigue corsée qui la captivait, et prenant un siége auprès du buffet de Chine sur lequel s'appuyait son livre, je lui dis tout bas à l'oreille :

— Que diriez-vous, Madame, si je réussissais à donner une compagne à cette larme qui est là, en train de se sécher solitaire sur le duvet de votre joue ?

— Comment vous y prendriez-vous ? fit Madame Morin, en rougissant de sa sensibilité trahie.

— En vous contant une histoire.

— Une histoire, bravo, Henri ! cria Edmond, qui avait surpris ces dernières paroles ; et la joyeuse troupe, à ce mot de ralliement, vint se grouper tumultueusement au fond du petit salon.

— Oui, mes amis, repris-je, flatté de cette marque d'attention, un récit bien simple, bien naïf, une histoire de tous les jours.

I.

Au moment où je terminais mon grec, en 1859, j'avais pour compagnon de classe, au Séminaire de Québec, un grand garçon, maigre, toujours triste et rachitique, du nom de Paul Arnaud.

La nature ne paraissait pas lui avoir incrusté l'aptitude au travail.

Ses compositions boîtaient toujours quelque peu; malgré un certain cachet d'élégance, son thème explorait sans cesse des horizons inconnus, même à la latinité de la décadence ; l'imagination se révélait beaucoup plus que l'exactitude dans ses versions, et sa leçon trop souvent inédite, invariablement veuve d'aplomb, lui attirait sans cesse ce fameux bulletin annuel, qui doit encore tinter dans l'oreille de plus d'un de mes anciens camarades :

— Mémoire ingrate et peu cultivée.

Notre professeur avait fini par prendre Paul en grippe. Chaque soir le voyait quitter la classe, sa tâche quotidienne écrasée sous une avalanche de pensums les plus variés, et chaque matin ramenait le pauvre écolier luttant courageusement contre l'accumulation de circonstances aggravantes qui pesait sur lui.

Au collége, il suffit bien souvent d'être en délicatesses avec l'autorité pour devenir le chéri, la coqueluche des camarades.

Paul ne jouissait pas de ce privilége immémorial.

Au dehors, il rencontrait aussi peu de sympathies qu'il essuyait de punitions au dedans. Parmi les loustics, c'était à qui se moquerait de son uniforme de collégien, taillé vigoureusement dans la trame velue d'une de nos fortes étoffes du pays. Ceux qui n'avaient pas le courage d'être aussi spirituels, se contentaient de rire sous cape de ces grosses facéties. Les petits, forts de l'exemple des anciens, ne tenaient guère à rester en arrière : dès qu'il sortait de la cour du Séminaire, ses livres sous le bras, un de ces espiègles, qui passent nonchalemment leurs classes, accroupis dans leur paresse, gardant leur sève et leur vigueur pour les flâneries du dehors, trouvait toujours moyen de le bousculer et d'éparpiller sur le sol les classiques détestés ; puis, les doigts de se diriger vers Paul qui, mélancolique, le teint pâli, les yeux bistrés et pleins de larmes, ramassait ses bouquins et reprenait seul et résigné le chemin du logis.

L'enfance est un peu Néron dans ses jeux et ses plaisirs tyranniques ; aussi l'impitoyable supplice se répétait-il avec force variations, à chaque sortie de classe, sans pour cela lasser l'incroyable impassibilité de Paul. On aurait dit ce garçon-là en train de considérer la vie comme une de ces chinoiseries que Dieu sans doute jeta sur terre, avant d'y laisser cheoir la patience.

Ces drôleries, qui amusaient tant les autres, auraient duré longtemps, lorsqu'une après-midi d'hiver, — c'était jour de congé, — cherchant une adresse dans le faubourg Saint-Roch, et ne sachant plus à qui parler pour m'orienter, j'avisai un ouvrier vers le milieu de la rue Fleury, et lui demandai de me renseigner.

— Informez-vous à l'écolier d'en haut ; il doit connaître ce bourgeois-là, me répondit-il, en m'indiquant une petite porte de cour, entr'ouverte, donnant sur un escalier qui grimpait le long d'un balcon enneigé.

Je me laissai conduire par la rampe, et bientôt me trouvai en face de l'entrée d'un galetas.

Après avoir frappé inutilement, j'ouvris.

Paul, agenouillé aux pieds d'un poêle, essayait de réchauffer de son haleine quelques charbons mourants. Près de là, sur une table en bois blanc, gisaient une miche de pain, un morceau de fromage sec et quelques tessons de faïence prenant de faux airs d'assiette : à l'autre extrémité de ce meuble, dormaient ses livres de classe.

Ces choses passèrent rapidement devant mes yeux ; car au bruit que fit la porte en tournant sur ses gonds, Paul s'était levé. Puis, comme il était de ceux qui n'aiment pas à être vus en flagrant délit d'indigence, l'état de gêne et de pauvreté où je le surprenais se mit à lui serrer la gorge, et il se prit à rougir.

Pour ma part, c'était la première fois que m'apparaissait le spectre de l'abandon de ce pauvre honteux ; je ne trouvais plus rien à dire.

Paul rompit le premier cet instant de pénible silence.

— Enchanté de ta visite, Henri, bien que je regrette de ne pas avoir de siége à t'offrir. Je suis en train de déménager, vois-tu, et pour ces choses, j'aime à prendre mon temps.

A mesure que ces mots échappés avec effort tombaient de sa bouche, le pauvre garçon rougissait de plus en plus, effrayé de se voir en face de son premier mensonge.

— Mon brave Paul, répliquai-je, pardon de venir inopinément te déranger au milieu de cette délicate opération. Je suis à la recherche d'un marchand qui doit rester en quelque part par ici, et ma foi, le hazard a été assez aimable pour me conduire jusqu'à toi.

Le hazard est donc bon à quelque chose, malgré les médisances que l'on ne cesse de débiter sur son compte, fit-il en souriant : seulement, pour cette fois s'il me traite en enfant gâté, il te joue un joli tour

en te faisant tomber au milieu de ces murs nus. Tu n'y trouveras, à peu près, que l'adresse qui te taquine.

Et il me donna l'information requise.

Je le remerciai de ce service tout en faisant mouvement de retraite vers la porte.

A ce moment, mes regards tombèrent sur une ancienne boîte d'emballage, appuyée à l'un des angles du petit grenier. Un fragment de tapis, couvrant de la paille qui sortait curieusement quelques brins ça et là, annonçait que ce meuble primitif avait été promu au rang de couchette. Sur ce lit improvisé, s'entassaient pêle-mêle les épaves de ce qui avait pu être autrefois une garderobe, et à travers ce fouillis inextricable de manches d'habits valétudinaires et de jambes de pantalons invalides, se détachait une charmante tête d'enfant endormie, blonde, souffreteuse, mais d'une ressemblance frappante avec celle de mon camarade.

— Quoi, Paul, non seulement propriétaire, mais encore père de famille !

— Hélas ! oui, mon bon ami ! père de ma petite sœur qui représente tout ce qui reste ici-bas, pour moi, du joyeux mot de famille.

Bien des larmes se cachaient sous les haillons de ce dénûment.

Par ma maladresse je venais d'en faire jaillir la source. Maintenant il y avait presque des sanglots dans cette voix, et ne trouvant rien de mieux à faire,

je réïtérai mes remercîments à Paul qui voulut me reconduire jusque sur la première marche du balcon.

— Au revoir ! en classe, me cria-t-il, en appuyant tristement sur ces mots.

Ce déménagement supposé, ces dernières paroles surtout, m'indiquaient clairement que Paul ne tenait guère à une nouvelle visite à domicile.

Il appartenait à cette classe de pauvres qui subissent courageusement la misère, la faim, le froid, le manque d'amitié ; mais sentent toute leur énergie se fondre rien qu'à l'idée de savoir que quelqu'un peut s'apercevoir de leurs souffrances.

Pour s'épargner un regard de pitié, ils ne reculeront devant rien. Travaux, fatigues, peines, insomnies, ils entassent tout sur leur santé chancelante, et malheureux ils s'en vont dans la vie, revêtant leur indigence du luxe de l'orgueil, et n'acceptant au monde qu'une seule aumône, la douce croyance de penser que les bonnes âmes se laissent prendre à leurs délicats subterfuges.

J'allais dans la rue, songeant à ces tristes choses, lorsque tout-à-coup j'entendis une rude voix m'interpeller :

— Aie ! là-bas ! l'écolier ! comment avez-vous trouvé le compagnon ? Il n'est pas riche, celui-là, hein ?

Cette phrase interrogative m'était adressée par l'ouvrier qui m'avait indiqué le logis de Paul.

Puis, continuant avec cette volubilité des gens du

peuple qui rarement gardent sur le cœur l'admiration qu'ils ressentent :

— En voilà un qui rabote proprement sa planche, bien que ce ne soit pas précisément les nœuds qui y manquent. Qui vous dirait que pour se donner une éducation de monsieur et faire manger des sucreries à la petite, il n'a pas honte de prendre une hache et une scie, avec cette main qui écrit l'écriture, et de travailler chez les voisins. Jamais on ne le voit refuser ses services à personne ; il montre même à lire aux enfants de Madeleine ; c'est le frère du quartier, quoi ! Aussi, Javotte, ma femme, une brave femme, Dieu merci, peut-elle se mettre en quatre pour lui. Hier, ne lui a-t-elle pas laissé une chandelle sans qu'il le sût, parce qu'elle s'était aperçu en allant faire le coup de balai dans son grenier, que le pauvre enfant, malgré l'épuisement de tout ce surcroît de travail, apprenait la plupart du temps ses leçons le soir, à la lueur tremblotante du poële.

— Ah ! mon petit monsieur, au jour d'aujourd'hui n'est pas fils de bourgeois qui veut ! et il tourna le coin, me laissant en face de cette boutade philosophique, qui s'effaça bientôt devant l'image de Paul.

Ce perpétuel sarcasme des camarades, ces punitions du maitre, ces incroyables privations, cette profonde misère qu'il souffrait résigné sous l'œil de Dieu, me gonflaient le cœur malgré moi. J'avais hâte d'arriver au lendemain, pour dire son fait à la classe, et ce ne fut que le soir, en songeant à tout ce

que j'avais vu, que les dernières paroles de l'ouvrier sur le bonheur des fils de bourgeois me revinrent à la mémoire.

Un livre laissé entr'ouvert sur ma table de nuit par ma mère y répondait admirablement.

— N'enviez pas trop le semblant de bonheur qui les entoure ; car leurs richesses ne passent pas dans l'autre monde, si elles n'y sont portées par la main des pauvres.

II.

— Le congé n'a pas été assez long pour lui donner le temps d'apprendre sa leçon !

Cette boutade, surplombée d'un formidable froncement de sourcil accompagné d'une pincée de tabac d'Espagne non moins formidable, était prononcée par notre professeur qui, faisant son entrée en classe, le lendemain matin, venait d'apercevoir la place de Paul, déserte.

Malgré le terrible creux de sa voix de basse, c'était à tout prendre, une excellente pâte d'homme que notre professeur.

Nature sensible, bonne, susceptible d'affection ; mais cachant avec le soin le plus minutieux ces qualités prises sincèrement par lui pour d'indignes mouvements de faiblesse, il affectait de temps à autre une

brusquerie qu'il croyait être de la plus haute importance, pour mener à bonne fin la grave mission que lui avaient confiée ses supérieurs : — apprivoiser nos intelligences rebelles aux charmes cachés du thème grec.

Personne ne se laissait prendre à cette pastiche de férocité, et quiconque savait murmurer un tant soit peu de leçon et déblayer sans trop de gâchis un tronçon de l'Iliade, arrivait infailliblement à ses bonnes grâces.

— Nous allons voir si ce grand flandrin de Paul va continuer longtemps son jeu de marmotte. Pas plus tard que midi, je prendrai des mesures pour que le directeur soit informé de son incroyable paresse.

La fin de ce monologue se perdit au milieu du bourdonnement confus de la classe qui, livres ouverts, étudiait avec un acharnement digne d'une meilleure cause, l'inconnu que semblaient vouloir garder avec non moins de tenacité, les échantillons de la collection Hachette, étalés à profusion sur de malheureuses tables toutes lacérées par de vigoureux coups de canifs.

Bientôt la leçon commença.

A l'appel de son nom, l'élève désigné se levait à regret, au-dessous d'une immense carte de la Mésopotamie, unique ornement de nos quatre murs jaunes, pour naziller intrépidement sa part de tâche quotidienne, et un quart d'heure de cet attrayant passe-temps faisait oublier à tout le monde l'orage amoncelé sur la tête de Paul.

Une classe émaillée ainsi d'interminables répétitions sur le cours de littérature de Le Franc, égayée çà et là par le rythme rustique de la poësie du Jardin des Racines Grecques, finit comme toute chose ici-bas, malgré le semblant d'éternité qu'elle peut avoir.

La sortie se fit à l'ordinaire, et pendant que la tapageuse cohue se bousculait à la porte, pour saisir à pleins poumons les premières bouffées de l'air du dehors, seul je restai en arrière.

En tête-à-tête avec le maître, je lui fis le récit de tout ce que j'avais pu saisir de l'abandon de Paul. Le grenier triste, froid, malsain, où le flot de la misère l'avait porté, les corvées exceptionnelles que lui imposait le pain de chaque jour, les longues nuits passées auprès de sa petite sœur, les rares moments laissés au travail de la classe, je n'oubliai rien de ce qui touchait à ce long martyre ignoré.

A mesure que se déroulait le poignant tableau, les yeux attentifs du professeur se mouillaient. Puis, lorsque je vins à lui dire toute la malice des élèves envers le pauvre garçon, ses larmes devinrent des jets de flammes.

— Ah ! les têtes folles, s'écria-t-il, je leur montrerai à penser ! et songeant tout-à-coup à la compromettante sensibilité qu'il n'avait pu me cacher, il me congédia en me disant :

— Paul est né aux Cèdres, près de Montréal ; j'écrirai ce soir au curé de l'endroit, pour me renseigner sur ses antécédents. Après cela nous verrons.

Lorsque Paul revint le lendemain, un grand changement s'était opéré parmi tout ce monde.

L'autorité n'avait plus que des paroles d'indulgence pour lui, et les camarades que j'avais vus les uns après les autres, inventaient les petits soins pour leur jou-jou de la veille.

Malgré ce nouvel état de choses, Paul paraissait ne s'apercevoir de rien. Il restait continuellement absorbé par une sombre et muette préoccupation où personne n'aurait vu clair, si je n'avais retrouvé le brave ouvrier de la rue Fleurie, travaillant près du Séminaire.

De lui j'appris que la petite — il appelait ainsi la sœur de mon ami — relevait de la dangereuse maladie connue sous le nom de fièvre scarlatine.

Ce même jour, arriva la lettre du curé des Cèdres.

Le professeur m'en donna communication, et bien que neuf longues années se soient écoulées, elle nous navra si fort, dans le temps, que je m'en souviens comme si elle datait d'hier :

Les Cèdres, ce 29 décembre 1859.

Monsieur et futur confrère,

Depuis dix jours, vous attendez vainement ma lettre.

Mon excuse pour ce long retard est simple : je suis curé de campagne.

Bientôt vous saurez par vous-même comme une journée passe vite à catéchiser les petits enfants, à faire descendre sur les hommes le pardon de Dieu, à bénir le berceau, l'anneau conjugal, le lit de mort, le cercueil de toute une paroisse.

Vous me demandez des renseignements sur un de vos élèves : ce désir est facile à satisfaire, bien que le registre de ma mémoire commence à être quelque peu volumineux.

Paul Arnaud est le fils d'un avocat, venu, il y a quatre ans, chercher aux Cèdres la modeste clientèle que Montréal s'obstinait à lui refuser.

Quand le soir, au coin de mon feu, après avoir fait la lecture du bréviaire, je me ferme les yeux et me prends à recueillir mes souvenirs douloureux, je revois le père de Paul, passant sous les fenêtres de mon presbytère, assis sur le devant d'une charrette chargée de quelques meubles équilibrés çà et là sur des livres de droit, ayant à côté de lui son fils, et sur ses genoux une enfant bien vive, bien gentille. La petite famille avait acheté à crédit un emplacement auprès de mon église. Elle s'y installe ; puis, à quelque temps de là — en automne — je retrouve encore cet homme, pâle, décharné, couché sur un lit d'agonie.

La maison du mourant est froide, abandonnée : il n'y est venu pour tout client que la consomption et le dénuement, et j'arrive à leur suite, pour commencer le travail de la réconciliation.

La lutte fut longue entre le prêtre et cet homme qui s'acheminait lentement vers le ciel par la voie douloureuse.

Tout l'avait quitté si brusquement sur terre. Sa femme était morte de la maladie dont il mourait : en clouant sa tombe, il y avait enfoui son amour, son énergie, ses espérances. La pauvre malade emportait avec elle les économies de l'humble ménage ; les amis s'étaient effacés peu-à-peu devant la pauvreté naissante, et de quelque côté que le moribond tournât sa tête endolorie, il avait à pardonner.

Néanmoins, d'une main ferme, il prit son calice, but gravement les dernières gouttes, et s'inclina résigné devant son Dieu.

A l'heure de la mort, je dus le quitter pour courir à un autre grabat.

Lorsque je revins, trois gardiens se trouvaient silencieux auprès du cadavre : deux orphelins en pleurs, et un huissier venu pour saisir les quelques épaves de leur héritage, au nom de l'équité et de la justice.

Un créancier avait accompagné ce dernier. Porteur d'un transport d'assurance sur la vie, que M. Arnaud lui avait donné en garantie hypothécaire pour le prix d'achat de son emplacement, cet usurier s'était souvenu à temps que la prime de l'année n'avait pas été payée. Tout essoufflé il était venu exiger une dernière signature qui lui permît de toucher cette somme, et joyeux, il venait de me croiser

sur le seuil, cachant dans son portefeuille le prix de la vie de son ancien client.

C'est au milieu de ces scènes ineffaçables que Paul se trouva seul.

Je le recueillis à mon presbytère avec sa sœur ; Je guidai de mon mieux ses études, et au bout de l'an, il me demanda la permission d'aller à la ville.

Deux mois après, je recevais une lettre de lui, m'annonçant qu'il partait pour Québec. Il voulait avoir sa sœur auprès de lui, et le soir même je la confiais à l'un de mes braves paysans qui se rendait au marché.

Depuis, nous ne nous sommes plus revus, et je ne saurais trop vous remercier de m'avoir donné l'occasion de pouvoir lui être utile et de recevoir de ses nouvelles. Aimez-le bien, protégez-le si cela vous est possible ; jamais vous ne rencontrerez sur votre route un caractère plus loyal, un meilleur cœur.

AMABLE B.....
Prêtre.

Ces lignes contenaient une partie de l'enfance de notre camarade, et pour le pauvre garçon le passé avait encore été plus sombre que le présent.

Elles révélaient aussi que ce n'était pas d'hier que l'on pouvait obliger Paul impunément ; car, pour qui le connaissait, ce départ du presbytère avait été fait dans le but de ne pas avoir à se courber sous la

honte de l'aumône, lui qui n'aurait pas craint d'être écrasé sous le fardeau du travail.

Longtemps le maître et moi nous causâmes des moyens à prendre pour lui venir en aide sans effrayer sa trop chatouilleuse sensibilité ; mais nos meilleurs plans, nos plus beaux projets allaient se heurter contre cette délicatesse de sensitive. Enfin nous convînmes de ne rien cacher au supérieur, nous en remettant à son tact et à son expérience.

Tout alla bien pendant les trois semaines qui se passèrent à attendre le premier février, époque de l'échéance de la modeste contribution mensuelle exigée des élèves externes par la direction du séminaire.

Ce jour-là, Paul vint déposer comme les autres ses cinq francs sur la table du professeur.

Celui-ci lui prit la main, et les lui remettant :

— Monsieur Arnaud, dit-il, je suis heureux de pouvoir vous annoncer que le supérieur de l'institution reconnaissant votre excellente conduite, s'honore en vous accordant une bourse.

Paul baissa la tête, balbutia quelques mots de remerciement et regagna timidement, gauchement, sa place, au milieu des applaudissements de la classe.

Le lendemain, son siége était vide.

Les jours se suivirent, passèrent ; le banc de Paul était toujours délaissé.

Inquiet de cette longue absence, je courus chez lui.

Son terme était soldé depuis plus d'une quinzaine, et Paul avait quitté la maison, sans rien faire connaître de sa nouvelle adresse.

III.

Je fus deux ans sans revoir Paul. Cela m'avait conduit à l'oublier. Pourquoi ne pas l'avouer? la vie est ainsi faite.

Larmes et sourires naissent, fuient, s'effacent, reviennent et se succèdent pour disparaître encore, à mesure que va et vient la faux monotone du temps. Lorsque le vieux faucheur s'ennuie dans sa besogne, il cherche à s'égayer en saupoudrant les désillusions, l'indifférence, le doute sur nos cheveux blanchis. La couche légère d'abord, durcit, se cristallise sous la pression constante du lendemain succédant au lendemain. Peu-à-peu l'avalanche grossissante courbe notre tête; les épaules se voûtent, et nous tombons, les uns à genoux, pour chercher dans l'obscurité la main de Dieu qui relève, les autres froissés et meurtris sous le poids de l'égoïsme, de la décrépitude et de la vieillesse, ces trois derniers hochets du maître.

Insensiblement ces deux vilaines années d'oubli mènent au bleu, puisque me voilà à dire des choses ennuyeuses comme un jour de pluie à Québec.

N'en causons plus, malgré un certain sentiment de rancune que leur souvenir fait gronder au fond de mon cœur ; ce furent elles qui, sous le prétexte de me faire étudier quelque chose, me mirent en tête-à-tête avec Pothier.

Ce grave auteur sous le bras, je me faufilai lestement au milieu d'un joyeux cercle d'étudiants.

Ces messieurs n'avaient d'autre souci que de culotter des pipes, lire des romans, et s'emprunter mutuellement de l'argent, laissant au communisme — roi de la bande, — les pénibles soins du remboursement. C'était là leur manière de savourer cette liberté, que le soir — dans les grands dortoirs du collége — ils avaient si souvent rêvée sur leurs lits de sangle, en songeant à ces joies inconnues de la ville qui les attendaient, blotties patiemment derrière la classe de philosophie.

Pas n'est besoin de dire combien je brillais au milieu de cette indolente troupe de lézards. Si quelqu'un plus actif ne m'eût déjà épargné ce soin, à moi seul en ces temps-là, j'aurais découvert la nonchalance et la paresse.

On trouva néanmoins le moyen de me tirer de cette vie de quiétisme et de tabac.

Depuis longtemps un riche avocat de la ville se mourait de la maladie d'être populaire. Le seul remède possible à la guérison de ce mal — un siége en Parlement — lui était indiqué par son ambition, et il venait d'entrer en campagne électorale.

Selon l'habitude, on était venu me charger — moi — sans expérience et sans barbe — de faire la leçon aux vieux de la charrue, et de les diriger dans leur choix.

Ce fut sur les hustings que je rencontrai Paul.

Comme moi, il avait pris son rôle au sérieux.

Juché sur le haut de la traditionnelle tribune rouge qui flâne à la porte de l'église de presque chacune de nos paroisses, il haranguait les paysans du village. Sa voix claire et sympathique laissait tomber sur eux les grands noms de nationalité, de patriotisme, de religion. La sainteté de ces mots s'imprégnait dans ses paroles, et elle se traduisait par cette conviction magnétique qui ondule un instant au-dessus de la foule attentive, pour mieux se répandre plus tard en frissons d'enthousiasme.

Tout le monde applaudissait à outrance à la nomination du candidat de Paul, et j'étais un des plus rudes claqueurs de l'auditoire, en ma qualité de partisan de M. Bour.

Maintenant que je connais les hommes pour ce qu'ils valent, la rougeur me vient au front rien qu'à écrire ce nom de Bour.

Son portrait est pourtant nécessaire à mon récit.

Juif de naissance, greffé, je ne sais trop comment, sur notre nationalité, il s'était enrichi en tripotant dans ses plaidoiries le bien et le mal avec une même dextérité. A force de tout soupeser dans la balance

de ses intérêts, son caractère avait pris un tant soit peu la forme de ce petit meuble indispensable aujourd'hui pour bien parvenir. Le plateau montait à l'arrogance, dès qu'il était mis en oscillation par l'orphelin délaissé, la veuve exploitée, le pauvre riche de son droit : en revanche, les fins banqueroutiers, les voleurs d'avenir, les coupe-jarrets de réputation pouvaient, avec le plus léger billet de banque, le faire tomber au dernier niveau de la bassesse.

A force de ployer ainsi son épine dorsale, M. Bour se laissa cheoir un jour sur un fort joli sac d'écus, d'où il s'était relevé dandy.

En bon français, dandy signifie papillon, fauvette, pinson, ou n'importe quel autre sylphe aîlé, s'il sait se rendre agréablement léger et inconstant : vipère, araignée, chacal, s'il rampe continuellement dans les commérages, s'arrêtant à chaque pas pour sucer, quand même et partout, le cancan, et, sous prétexte d'observations fines et spirituelles, déchirer les réputations du bout de sa griffe rose.

Nous les avons, sans doute pour cela, baptisés du nom de lions, mot qui renferme en lui seul tout un dictionnaire de force et d'énergie.

M. Bour appartenait à l'ordre des araignées.

Rien jusque-là n'avait échappé à la subtilité de ses filets : tout ce qui était venu à lui, gisait à ses pieds ou dans ses coffres, trituré, pressuré, et maintenant qu'il fallait quelque chose de plus délicat à cet appétit gâté, son vaste suçoir s'allongeait vers le peuple.

Paul, quelques amis et moi, nous l'aidions le plus naïvement du monde à filer sa toile.

Ce jour-là, nous travaillâmes donc avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Les habitants assis en cercle nous écoutaient gravement causer de politique, de colonisation, d'intérêts agricoles, d'une foule de choses qu'ils comprenaient bien mieux que nous.

Nos arguments n'en allaient pas moins bravement leur chemin.

Une qualité leur valait les attentions de notre auditoire : Paul était excellent improvisateur, et nos paysans sont toujours restés Français de ce côté ; ils adorent la causerie.

Néanmoins, à mesure que la nuit tombait, le groupe s'éclaircissait autour de nous.

Le soir venu, je me trouvai seul avec Paul, assis auprès d'une de ces cheminées à grand cintre, souvenir de Normandie qui se retrouve encore dans nos campagnes. Nous étions silencieux, écoutant le vent rafaler au dehors, le feu grésiller au dedans. La pensée de mon ancien camarade semblait voltiger au plafond, mollement entraînée sur les longues spirales de fumée qu'il tirait de sa bouffarde, lorsque tout-à-coup, sans aucun préambule, il me posa cette question :

— Tu as dû me trouver bien excentrique le jour où je quittai le collége, n'est-ce pas, Henri ?

— Excentrique, non, Paul, mais souffrant peut-être.

— Oh ! c'est là le mot ! Si tu savais combien sont longues deux années, épuisées lentement à savourer le triste arôme d'amertume qui s'échappe de cette fleur née au milieu des larmes — la souffrance.

J'inclinai silencieusement la tête : j'avais trop connu mon Paul par cœur autrefois pour hasarder un mot, inoffensif dans ma bouche, mais qui aurait pu faire cible sur lui.

Cette pensée fut comprise, et je vis errer sur ses lèvres le plus triste des sourires.

— Ne crains rien, mon ami : mes soubresauts de jadis ne se réveillent plus qu'à de rares intervalles. Il s'est tant levé de jours gris sur moi, depuis que nous ne nous sommes rencontrés !

C'était bien là un début de confidence, ou je me trompais fort.

Paul, en disant ces dernières paroles, avait tiré hors de sa poche l'étui de sa pipe. Il y coucha soigneusement la fidèle compagne de ses heures de rêverie ; puis, reculant son siége, il s'était levé.

La confidence allait venir : je l'attendais.

Mais Paul avait encore le caractère saturé de cette fierté nerveuse qu'il avait rendue proverbiale au séminaire. Inséparable gardienne de sa pauvreté, c'était elle qui jadis lui avait indiqué la porte de la classe, et elle venait encore de lui glisser une pensée à l'oreille. Dire ses chagrins, avouer quelque chose de son abandon, n'était-ce pas là demander indirectement cette aumône qu'il s'était fait un devoir de ne jamais accepter — la pitié ?

Je le vis allumer une bougie et prendre la direction de sa chambre à coucher ; avant d'entrer, il me jeta ce bonsoir :

— Depuis longtemps je suis l'image du Figaro qui nous faisait tant rire, lorsque, pendant les heures d'étude nous lisions, à la dérobée, Beaumarchais. Comme lui, ma mission ici-bas, est de faire de tout un peu. Il manquait à ma collection le substantif démagogue : je le possède, et ma foi, comme c'est après celui de forgeron, le métier qui demande le plus de force de poumons, je vais me retremper dans le sommeil, pour être plus frais à la besogne de demain.

Laissé seul auprès du foyer, je me demandai quel serait le vaincu dans cette lutte terrible engagée entre Paul et la misère. Saurait-il s'appuyer sur cette énergie descendue de la cime du Calvaire, que nous appelons la résignation, où son pied s'enfoncerait-il dans l'ineffaçable trace que Satan laissa empreinte sur notre globe, le jour, où tourbillonnant vers l'éternel abîme, il éclaboussa la terre du bout de son aîle fatiguée et en fit surgir l'orgueil.

Minuit me trouva encore rêvant à ces choses. Je crus alors plus prudent de songer au présent, et je venais de me mettre au lit, lorsqu'on frappa à ma porte.

J'allai ouvrir.

L'aubergiste se tenait respectueusement sur le seuil.

— Voici un papier qui doit sans doute vous appartenir ; je viens de le ramasser dans la salle où vous avez veillé. En ces temps d'élections, il est bon de ne rien laisser traîner ; soyez sans inquiétude, du reste, je ne sais lire que ma messe.

C'était un billet d'une écriture féminine difficilement formée,

Curieux en grive, je le parcourus.

Le parfum de l'enfance se dégageait de chacune de ces lignes adressées à Paul qui avait sans doute laissé échapper cette missive de sa poche.

Elle disait :

Mon bon frère,

Le couvent est en retraite : j'en suis tout heureuse, et pourtant j'ai pleuré hier. Une petite fille de ma classe, auprès de laquelle j'étais allée m'asseoir pendant la récréation, m'a dit que sa mère lui avait défendu de me parler, parce que je n'étais pas de son rang.

Cela m'a fait beaucoup de peine : mais je n'y pense plus maintenant, puisque j'ai mis mes larmes aux pieds de l'Enfant-Jésus.

Tous les jours, je le prie pour qu'il puisse te continuer le courage de m'élever, et me mettre en mesure de te rendre plus tard par mes soins cette éducation de demoiselle que tu tiens à me donner. C'est lui, sans doute, qui t'a retiré de ces vilains manuscrits qui prenaient des nuits entières à se laisser déchiffrer, pour te faire respirer l'air du repos et de la

campagne. Je l'en remercie, bien que cela puisse paraître un peu égoïste : ta santé, c'est mon avenir.

Papa et maman sont au ciel, et ne cessent de veiller sur nous. Par leurs prières ils ont obtenu que tu continuerais à enseigner aux enfants des familles B*** et G*** ; c'est le pain pour nous, et tu dois être content pour ta petite Noémie.

Travaille, sans trop te fatiguer ; aime moi toujours comme je t'aime, et reviens vite à ta sœur qui t'embrasse.

NOÉMIE ARNAUD.

P. S. — A ton retour, si tu ne m'as pas trop oubliée, je te ferai cadeau d'une jolie paire de pantoufles. J'ai économisé la laine sur l'argent que tu me donnais pour mes menus-plaisirs. J'aime mieux te savoir les pieds chauds, que sentir mes poches pleines de bonbons.

En remettant cette lettre à Paul le lendemain matin, je ne lui cachai pas que je l'avais lue. C'était une indélicatesse dont je n'avais qu'à me féliciter, puisqu'elle me mettait en mesure de pouvoir peut-être lui devenir utile.

Je profitai aussi de l'occasion pour lui expliquer la mission de l'amitié sur terre. Je la lui montrai, toujours attentive et dévouée, veillant soigneusement sur les cœurs blessés par la vie, le Christ auprès de Madeleine, Marie auprès de Jean. Je la lui fis retrouver partout, versant de son urne d'or le baume

consolateur, soulageant et fortifiant au simple toucher de sa robe.

Paul m'écoutait attentivement ; à mesure que je parlais, son caractère fier semblait s'apprivoiser. Tout-à-coup, il me prit vivement la main :

— Henri, tu es plus sage que moi ! mais songe à ce que j'ai souffert, à tout ce que je souffre encore. Lorsque, comme moi, on a vu mourir son père dans le délaissement, lorsque pendant longtemps la faim est entrée dans la mansarde et s'est assise chaque soir au coin du foyer éteint, contemplant de son œil morne ma seule joie ici-bas, ma sœur tombée mourante sur un grabat à peine réchauffé par des haillons, était-il permis de croire que le monde pût contenir autre chose que des larmes ou des crimes ? Je préférais souffrir silencieux, crainte de voir le sarcasme se glisser sous la commisération. J'ai eu tort, puisque je te rencontre aujourd'hui : pardonne-moi.

Ce cœur longtemps contenu débordait enfin.

Une à une je pus examiner attentivement les blessures que la vie y avait ouvertes.

C'était à pleurer comme un enfant.

Depuis sa sortie du collége, Paul avait travaillé sans répit : non seulement il employait ses veilles à reviser les livres de marchands, à déchiffrer pour les amateurs des paperasses jaunies, à poursuivre ses études personnelles ; mais ses jours se passaient à enseigner aux fils de riches familles.

Qu'il fût joyeux, malade ou peu disposé, il fallait chaque matin recommencer à remplir ce tonneau des Danaïdes.

Le grand secret de cette énergie se perdait dans l'avenir de Noémie. Paul voulait en faire ce qu'avait été sa mère, une femme pieuse, dévouée, simple de goût, et songeant plutôt à semer sous ses pas l'affection et le bonheur qu'à plaire, babiller et poser.

Pour arriver à ce but, il s'était identifié au sacrifice, et devant la sœur, le frère était disparu.

Il fallait le voir, l'entendre prononcer son nom pour se rendre compte de l'étendue de cette affection. Deux heures passèrent à bâtir des rêves d'avenir. Noémie en était l'objet, et cette causerie magique eut pour effet d'infiltrer à Paul une verve toute nouvelle.

Il fut superbe d'éloquence, d'activité, ce jour-là et les suivants. Les personnes du comté doivent s'en souvenir encore. Malgré certaines influences à craindre, le moment de la nomination arrivé, l'élection fut enlevée par acclamation.

Le soir de cette journée mémorable, j'entendis M. le député Bour dire à Paul, en lui tapant sur l'épaule :

— Jeune homme, votre avenir est assuré ; j'aurai l'œil sur vous.

IV.

De retour à la ville, je me mis immédiatement en campagne pour trouver une place où Paul pût au moins attendre, sans trop de traverses, la générosité de M. Bour.

M. Martineau, propriétaire du *Drapeau de l' Union*, journal politique, littéraire, agricole, industriel et d'annonces, cherchait alors un assistant-rédacteur.

Je courus lui présenter Paul qui fût immédiatement installé aux appointements de soixante-quinze louis pour l'année. C'était nager en plein Pactole, bien que le flot fût rude à couper, quelquefois.

Personne n'a l'idée du métier que fait l'assistant-rédacteur d'un journal.

Obligé de démolir chaque matin la montagne d'échanges que le courrier empile auprès de son pupitre, il y bèche patiemment, à coups mesurés de ses longs ciseaux, coupant un fait divers par ci, tailladant une variété par là.

Puis ce travail est remplacé par la correction des épreuves et les ciseaux de retraiter devant la plume patiente et attentive qui se promène à droite, à gauche, retouchant, ajoutant, amputant, jusqu'au moment où le temps vient de s'occuper uniquement des annonces du jour.

Que de tact, de délicatesse il faut alors pour arriver à piquer ce nerf caché — la vanité bourgeoise — qui

ne mourra jamais, malgré les nombreuses ventouses appliquées sans cesse à l'endroit où invariablement il prend naissance — le porte-monnaie.

M. Pichette, charcutier, sera incontestablement échevin de la ville. Il faut s'insinuer dans ses bonnes grâces, si on veut les voir réagir sur le journal, sous forme du patronage de la municipalité. On le flattera donc en le faisant passer dans la première colonne, tandisque M. Martineau n'occupera que la seconde. Il est vrai que ce dernier n'a que son corbillard pour vivre.

Le moindre fragment d'avis, la naissance la plus imprévue, les décès à héritages, les plus légers mariages, toute cette partie du journal qui se lit à la vapeur, devient ainsi un mosaïque qu'il faut reconstruire quotidiennement. Cela menace de durer tant qu'elle contiendra tous les jours les noms des heureux quincailliers, des bonnetiers, des cordonniers qui voudront de plus en plus river, coiffer, ou chausser la fortune près de leur comptoir ; tant que l'abonné encouragera l'honnête industrie de M. Martin ; tant que chaque lundi reviendra la nomenclature des hommes et des femmes qui aiment à se dire oui, pour mieux se contredire plus tard ; tant que tous les neuf mois les petits anges quitteront les cieux pour se blottir frileusement au fond d'un berceau.

Un assistant-rédacteur, qui sait bien se tirer de ces écueils, ne tarde pas à conquérir la confiance de son chef.

Elle se manifeste ordinairement par "*l'article à faire.*"

Faire l'article, c'est se mettre à l'ouvrage le soir, pendant que les camarades flânent, fument, causent, prennent l'air, oublient les fatigues de la journée. Les corvées du bureau nous ont abruti, les doigts fatigués refusent de tenir la plume, les yeux lourds et rougis voient danser les lignes qui tombent à grande peine sur le papier; n'importe, il faut faire l'article. Les seules étapes permises sont les minutes d'épuisement où il faut se prendre la tête entre les mains et la presser, afin d'en faire jaillir l'idée rebelle.

Cela sera tant que l'abonné, couché mollement dans son fauteuil, se dira en remettant sur le guéridon, "*Le Drapeau de l'Union :*"

— On n'écrit pas si mal après tout dans mon journal.

Ces bonnes paroles compteront pour une partie du salaire de l'assistant-rédacteur.

Il est vrai qu'il pourra se payer les saluts empressés du député qui veut s'assurer une entrée dans le tirage de demain pour y défendre une de ses mesures. Quand il passera dans la rue, quelques déclassés des lettres admireront silencieusement en lui l'homme qui peut se faire imprimer tous les jours, et le malheureux n'aura pas besoin de pendule pour se tenir éveillé le matin. Dès six heures, le propriétaire enchanté d'avoir reçu la veille les félicitations et le

remboursement d'idées qu'il ne saurait avoir, enverra carilloner à sa porte pour demander de la copie.

Le jour où sa réputation sera usée, où son cerveau desséché et aride ne produira plus rien, *l'article à faire* se fera encore.

Un autre aura remplacé l'assistant-rédacteur dans la machine, et le *Drapeau de l'Union* sortira plus frais que jamais.

Paul avait franchi en huit jours la distance qui sépare la correction des épreuves de l'article à faire.

Sa constitution, déjà façonnée au travail, ne souffrait pas trop de ce régime de forçat : la tâche se faisait à merveille, et M. Martineau frappait son gousset — signe de jubilation chez lui — en songeant à l'excellente acquisition qu'il venait de faire.

Lorsque la caisse chômait, le pauvre garçon avait bien à souffrir quelque peu les brusqueries du propriétaire, mais l'habitude en était venue d'autant plus vite qu'aux jours de liesse et de billion, il fallait — non moindre danger — endurer sans sourciller ses plus minutieuses confidences.

Tout allait donc pour le mieux.

Paul avait le nécessaire : Noémie de jolies robes, de beaux livres et son couvent à volonté, lorsqu'un matin le rédacteur de l'*Etoile Libérale* s'avisa de chercher querelle au *Drapeau de l'Union.*

Dans un de ses articles politiques Paul avait cru bon de dire :

— Le pays ne traversera la crise où il est qu'en se retournant vers le passé. Là, dans la pénombre, il entreverra, sous la garde de Dieu, cette nationalité que nos pères ont conservée, à force d'esprit de sacrifice, de foi naïve et de simplicité de mœurs. Cette vue seule saura le retremper, relever son énergie et lui permettre de parcourir sans trébucher le sentier de l'avenir.

L'*Etoile Libérale* répondait :

— Le passé a vieilli : se baisser et le ramasser, c'est mettre la main sur un meuble vermoulu qui croulerait sous la moindre pression, mêlant sa poussière à la poussière qui le couvrait.

Le progrès, la vapeur, le coton, la melasse, voilà les leviers qui poussent à la force, à la richesse, à l'avenir. Ils ont avantageusement remplacé ces mots creux et surannés que notre confrère du *Drapeau de l'Union* laisse échapper dans son dernier article. Nous l'engageons donc à laisser cette rhétorique de convention dans la *pénombre*, et plus tard, il saura nous remercier de ce conseil, le jour où, riche et indépendant, il lui sera donné de ne plus vendre son beau talent au parti dont il porte le *Drapeau*.

La nécessité, en faisant de Paul un journaliste, lui avait inculqué cette dignité de sentiments, qui malheureusement fait défaut à un si grand nombre de nos folliculaires.

Discuter pour lui, c'était lutter contre un adversaire, avec les armes de l'ancienne chevalerie, la loyauté et la courtoisie.

Ce langage, aux allures de carmagnole, le désarçonna, et la nuit suivante se passa pour lui à tracer une étude vivement touchée du rôle exceptionnel qu'avait à jouer le journalisme dans un pays où sans cesse se coudoyaient antipathies religieuses, sociales et nationales. A lui de battre la marche, en sachant montrer à l'étranger ces formes de politesse exquise qui ne se puisent que dans la conviction, et à bien lui persuader ainsi que le jour où le nombre et la morgue arracheraient la France de notre sol, elle saurait encore y reprendre pied sur ces boutures enfouies dans le guérêt de nos campagnes — la délicatesse et la foi.

Dès six heures du matin, le saute-ruisseau du journal fit son apparition sur le palier, demandant l'éternelle copie.

L'encre perlait encore sur le papier confident de cette digne réponse. Elle se sécha en route.

Resté seul, Paul se jeta un instant sur son lit pour chercher dans le sommeil, un peu de calme à cette agitation fiévreuse d'un cerveau qui s'est livré pendant cinq ou six heures à la gymnastique de l'encrier. L'assoupissement venait de le prendre, lorsque tout-à-coup la porte du garni s'ouvrit et laissa passer la rubiconde personne de M. Martineau.

— Paresseux ! dit-il, en se laissant cheoir sur une chaise, auprès du lit de son employé.

Paul retomba automatiquement sur ses pieds ; son propriétaire ne l'avait pas apprivoisé au luxe de ses visites.

— Ne vous dérangez pas, mon ami, continua la voix mielleuse de M. Martineau. Je viens vous voir au sujet du premier Québec que vous m'avez transmis. Il faudra en faire un autre.

— Me serait-il permis d'en savoir la raison ? reprit la voix mal assurée de Paul qui croyait dormir encore.

— Sac à papier ! elle est simple : je crois cet article un peu sérieux pour mes abonnés. L'occasion est délicieuse pour leur servir un petit scandale, chose dont ils raffolent. J'ai appris au cercle, hier soir, que le rédacteur de l'*Etoile Libérale* s'entête à être ivrogne : il faut profiter de cette faiblesse pour lui monter un éreintement. Tout en faisant rigoler mes lecteurs, vous pourrez lui glisser, sous vent, qu'il vaut mieux savoir se faire payer ses idées que les conserver ainsi dans l'eau-de-vie. Dieu merci ! j'ai l'habitude des affaires, moi. Cela sera prêt vers onze heures, n'est-ce pas ?

Cette proposition trouva Paul attéré. Il resta silencieux quelques secondes, puis relevant lentement la tête, il fixa sur M. Martineau ses yeux gris d'où sortaient des effluves de résolution et d'énergie :

— Ce que vous me demandez là, monsieur, est impossible. J'ai le tort, voyez-vous, d'être assez peu homme d'affaire pour suivre les pulsations de mon cœur. Cela contrarie, il est vrai, les recettes de votre caisse qui ne peut que se gonfler, en restant ouverte aux cancans d'écrivailleurs toujours à l'affut de ce qui se passe dans un pays où chacun connaît

les qualités et les faiblesses de son voisin. Mais pour que pareil malheur ne se renouvelle plus à l'avenir, j'ai l'honneur de vous donner ma démission d'assistant-rédacteur du *Drapeau de l'Union.*

Un geste péremptoire accompagnait ces paroles.

M. Martineau ne se méprit pas sur la nature de sa portée, et reprit le chemin de la rue, murmurant prudemment entre ses dents :

— Têtes chaudes que ces jeunes gens : les vieux ont beau leur montrer l'expérience, cela ne sert à rien. Mais laisse faire, un jour tu t'amortiras bien ! Rien n'assouplit mieux les idées que lorsqu'il faut manger.

Pendant les six mois passés au *Drapeau*, Paul avait, à force de miracles d'économie, réussi à mettre de côté une quinzaine de dollars. Avec cette légère somme, il paya ses dettes flottantes, solda une semaine d'avance à la pension, et se mit en quête de quelque chose à faire. Peu lui importait de voir saigner son orgueil blessé, pourvu que Noémie pût rester au couvent.

Huit jours se passèrent à battre le pavé sans succès.

L'historien, qui autrefois lui faisait copier des manuscrits, était prêt à lui confier de nouveau cette ingrate besogne. Il fallait néanmoins attendre le jour où s'écouleraient les 1000 premiers volumes de ses *Illustrations Canadiennes*, et cela promettait d'être assez long, car on avait à lutter contre un procédé très-ingénieux. Le rare acheteur prêtait

l'ouvrage à ses amis après l'avoir lu, et par cette économique combinaison, une circulation de 200 exemplaires suffisaient au pays.

Quant aux mères de famille, fières d'entendre leurs fils conjuguer avec aplomb le verbe *amo*, elles les avaient jugés mûrs pour le sixième. Partout Paul avait à se heurter ainsi, à ces phrases de politesse banale inventées contre les malheureux, à qui l'on ne veut rien dire, rien promettre, rien donner.

Le cœur s'use vite à ce métier de solliciteur.

Un autre que Paul aurait déjà donné raison aux paroles cyniques de M. Martineau, et peut-être sans Noémie aurait-il succombé ; mais chef de famille, ayant à lui indiquer le sentier de la vie, dès l'enfance il s'était rangé à l'avis du poëte :

Pas de tête plutôt qu'une souillure au front.

La lutte se continua donc jusqu'au jour, où tomba sur sa table la note arriérée d'une semaine de pension.

Alors son courage l'abandonna.

Sans argent, sans espoir d'en gagner bientôt, il offrit en gage sa montre et descendit dans la rue avec la détermination d'aller chez la supérieure du couvent où était sa sœur.

Il lui avouerait tout, la prierait de garder Noémie quelque temps, et fort de la promesse, qu'il comptait en obtenir, il prendrait à pied le chemin des Etats-Unis, pour essayer d'y faire un peu de cet or si nécessaire, écrivait quelqu'un, pour vivre sur terre et dormir dessous.

Je le rencontrai au moment où il s'engageait dans la ruelle qui mène au cloître des Ursulines.

Je ne sais si son air de profonde tristesse me frappa; mais, flairant quelque chose d'inusité, je l'arrêtai.

Après quelques hésitations, Paul m'annonça tout ce qui s'était passé, et je venais de lui faire promettre d'abandonner pour quelque temps sa résolution et d'accepter l'hospitalité de mon garni, lorsque M. Bour, l'air affairé, une liasse de papier sous le bras, — pour la tenue — sortit de son bureau, situé près de là, et nous aborda, souriant, la bouche en cœur :

— Je causais précisément de vous, hier, avec un ministre, dit-il, en s'adressant à Paul. Je lui ai dit que c'était un véritable crime de laisser végéter dans le journalisme une intelligence aussi bien faite que la vôtre pour briller dans l'administration. Comme il lui fallait un secrétaire pour son département, il s'est engagé à mettre ce poste à votre disposition.

Paul était tellement pétrifié d'étonnement que sa mémoire ne pouvait plus lui fournir aucunes paroles de remerciements.

M. Bour attendit un instant l'effet de ses paroles; puis, pressé par un de ses clients, il s'éloigna, en lui faisant un signe amical du bout de la main :

— Ne soyez pas si timide, jeune homme; ce n'est que simple reconnaissance de ma part.

Joyeux nous ne fîmes qu'un bond chez moi.

En route, Paul échafaudait rêves sur rêves.

Depuis longtemps il voulait faire apprendre à Noémie le dessin et la musique, arts pour lesquels se montraient chez elle les plus belles dispositions. Elle aurait des maîtres ; pendant les vacances, il jouirait des progrès de l'année, et cela aurait le bon effet de le distraire d'un long travail littéraire qu'il allait pouvoir mettre sur chantier — travail qu'il portait dans sa tête depuis bien longtemps.

Bref, une quinzaine se passa à bâtir et rebâtir châteaux sur châteaux dans cette malheureuse Espagne qui n'en aura plus bientôt.

Un soir, Paul brodait comme toujours sur l'avenir.

Longtemps il m'avait tenu émerveillé, écoutant avidement un de ces mille et un projets qu'il avait sur Noémie. J'étais encore sous le charme de cette voix vibrante et sympathique, lorsque tout-à-coup sa main qui chiffonnait distraitement le dernier numéro de l'*Etoile Libérale*, se prit à trembler.

Il pâlit ; puis, faisant un effort sur lui-même, m'indiqua silencieusement le fait divers suivant :

— Corruption. — M. Tardy, contre qui M. Bour a lutté si péniblement, il y a quelques mois, vient d'être nommé secrétaire du ministre des Travaux-Publics. Nous tenons de bonne source que ce transfuge de notre parti, s'est laissé séduire par son ancien adversaire. Grâce à ce savant coup de tactique, M. Bour vient de se débarrasser ainsi du seul rival à craindre pour les prochaines élections.

V.

Rien n'atrophie plus vite et plus sûrement notre pauvre nature humaine que la fourberie et le mensonge. Les déceptions, le découragement, les expériences précoces sont autant de fenêtres ouvertes par où pénètre la phthisie du doute, et malheur à l'âme qu'elle caresse de son mortel frisson !

Paul heureusement avait un caractère profondément religieux.

A ses moments de désillusions, il s'était fait une loi de se rappeler cette pensée d'un saint livre, qui l'avait frappé, un jour que le mal allait le gagner :

— Souffrir avec résignation doit être la plus grande ambition de l'homme, car si l'ennui n'était pas un mal, les anges eux-mêmes lui envieraient ce privilége.

Paul se résigna donc et moi j'écoutais son cœur saigner ; car recommencer le métier de suppliant, faire anti-chambre à la porte de ces heureux du monde qui s'enferment aussi hermétiquement dans leur bonheur, que des huîtres dans leurs coquilles, était devenu un poids au-dessus de nos forces réunies.

Il habitait encore ma chambre, n'ayant plus même le courage d'aller voir sa sœur.

Le temps passait toujours, et franchement je ne voyais plus d'issue à cet avenir, lorsqu'une idée soudaine me frappa.

Un matin en allant chez ma mère, je me croisai sur le trottoir avec un gros fournisseur qui s'était enrichi en donnant plus de dîners que de coups de truelles.

Je ne sais trop comment cela me mena à songer au bal qui avait lieu ce soir-là chez Madame Raimbault ; et en arrivant, je priai ma sœur de vouloir bien faire en sorte que Paul y fût invité.

A quatre heures, un billet rose et parfumé comme la main qui l'avait tracé était sur notre table.

En l'ouvrant, mon camarade crut à une mauvaise plaisanterie, mais avant que le feu fût aux poudres, j'entrai de plein pied en matière.

Je débutai en lui démontrant combien il serait difficile de se refuser à la délicate attention de Madame Raimbault. Je lui fis entrevoir les positions, les fortunes, je n'osai dire les mariages, qui s'étaient faits au milieu d'un bal : bref, je finis par enlever la place de vive force, en y laissant tomber le nom de Noémie, et il capitulait bientôt, acceptant comme condition le cadeau d'une paire de gants et d'une cravate, accompagné du prêt d'un habit de louage que j'avais eu le soin de me faire apporter.

Le soir Paul entrait au bal.

La lumière des lustres trahissait bien un peu son air timide ; mais en somme, comme il était joli garçon, cela pouvait passer à la rigueur, parmi les roués de salons, pour prendre de la pose. Dès son arrivée, il fallut subir les présentations d'usage.

Heureusement qu'il connaissait déjà bon nombre d'invités et n'eut qu'à balbutier une dizaine de fois la phrase banale, — enchanté de faire votre connaissance — alternée de vigoureuses poignées de main, distribuées au milieu d'une mosaïque de :

— Vous allez bien ?

— How do you do ?

Ces mots prononcés vaguement lui donnaient le droit de faire comme les autres.

Il pouvait maintenant s'appuyer sur les fauteuils des dames et leur chuchotter des riens à l'oreille, les conduire dans l'embrâsure des fenêtres pour leur y faire attraper un bon rhume, ou mieux encore, leur lire toutes sortes de fadaises rimées, sous prétexte qu'elles gisaient au fond d'un petit papier vert d'espérance sur un lit de dragées.

Je laissai Paul assis sur une ottomane, causant avec la maîtresse du logis, et, tout joyeux, je me perdis dans une salle de jeu, songeant à la jolie tournure que prenait mon projet ; car j'avais un but en insistant autant sur la présence de mon ami à la soirée de Madame Raimbault.

Cette femme, esprit supérieur, jugement sain, fortune superbe, mettait sans cesse ces trois belles choses au service des talents que la misère menaçait d'asphyxier. Son doigt de Samaritain avait relevé une foule d'intelligences, qui, sans lui, se seraient traînées dans la médiocrité, et comme elle avait ce flair

délicat qui caractérise les cœurs sensibles, les excellentes qualités et les hautes capacités de Paul ne manqueraient pas de la frapper.

J'allai, écoutant distraitement la musique des quadrilles, le froufrou des robes de soie, les éclats de rire de la foule, songeant au bonheur que les riches pouvaient semer ici-bas, lorsqu'ils daignaient se rappeler la sainte pensée d'un philosophe :

— Combien de malheureux peuvent être consolés avec peu ! la poussière de fleurs ne suffit-elle pas aux abeilles ?

Insensiblement, cette promenade sentimentale m'avait ramené à mon point de départ.

Paul était encore assis à l'endroit où je l'avais quitté ; Madame Raimbault organisait un lancier.

— Comment, Paul, que fais-tu là ? au milieu de ces joies, de ces bruissements, tu te dresses comme une statue de la mélancolie.

— Je rêve aux curieuses choses qui défilent sous mes yeux depuis un quart-d'heure.

— Mais il s'agit bien de rêver ! il faut danser, mon ami ; je parie que tu as refusé de le faire jusqu'à présent.

— Je n'accepte pas, car je perdrais ; Madame Raimbault a voulu insister, il y a un instant, sur un quadrille : malheureusement, elle n'avait sous la main que deux Canadiennes-Françaises, jolies comme le sont nos compatriotes, mais s'obstinant à causer anglais entre elles et tenant particulièrement à manifester leur regret que les *faaast daaances* ne fussent

pas sur le programme de la soirée. Je me suis épargné cette corvée assez adroitement, et n'y ai guère perdu au change. Vois ce qui se passe à côté de nous.

Un robuste nez rouge surgissant tout étonné au milieu de longs favoris rouges taillés à la Dundreary, se dressait orgueilleusement sous un gigantesque lorgnon. Deux jambes longues et imperceptibles s'échappant d'une tunique rouge, elle aussi, où une asperge aurait été mal à l'aise, servaient de base à cet objet curieux qui représentait le plus interminable des officiers du Royaume-Uni d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse.

C'était un major du 7ème fusilier léger.

Le malheureux, en ce moment, menait une dissertation sur le langage des fleurs, avec une pâle Anglaise qui lui répondait par des questions sur la charge de Balaklava.

Rien de curieux comme les deux idées fixes de ces jouvenceaux sur le retour.

L'un avait le Xérès tendre ce soir-là et s'était juré de faire ce qu'il n'avait entrevu que de très-loin pendant sa carrière militaire — une conquête — Mademoiselle avait la tête remplie du livre à la mode "*Kingslakc's Crimea,*" et, retournant sur le dernier champ de bataille, y tenait solidement son major. Alors celui-ci, bon gré mal gré, enfourchait son coursier pour mieux suivre l'imagination belliqueuse de son interlocutrice; mais infailliblement, il venait se désarçonner sur le bouquet qu'elle tenait nonchalamment à la main, et recommençait à effeuiller d'un

air féroce les pétales d'une rose, roucoulant devant cette marguerite improvisée, le vieux refrain des amoureux transis :

— On m'aime ! beaucoup, passionnément.....

Dans un coin, un groupe féminin tirait à la cible sur la tunique et les décorations du major, faisant converger sur elles toutes les effluves possibles de la coquetterie.

Froid et impassible, il n'en continuait pas moins sa leçon de botanique, abandonnant dédaigneusement le soin de cultiver ces productions coloniales à un gros monsieur chevelu appuyé négligemment sur le manteau de la cheminée, de manière à faire ressortir les avantages de son buste.

Des prunelles veloutées de ce galant obèse semblait ruisseler quelque chose de si parfaitement ridicule, qu'elles me tinrent rivé à leur scintillement pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'un bruit sourd et caverneux vint me les faire oublier complètement.

Il provenait d'une autre espèce de monsieur — jaune cette fois — à l'encolure de gendarme incompris, qui, accoudé doucement sur le piano, frédonnait intrépidement quelque chose entre ses dents.

Tout-à-coup, sa voix se prit à détonner, avec la tristesse d'un ouragan, une douce romance qui se terminait par ce moëlleux quatrain :

Une attachante rêverie
Rappelle à mon cœur ses amours.
Oui c'est à la mélancolie
Que je veux consacrer mes jours !

Il fut suivi par une dame, un peu sur le déclin, qui pianota *amoroso :*

Autrefois un mot de ma bouche
Le rendait ou triste ou joyeux ;
Mais aujourd'hui rien ne le touche,
Pas même un pleur de mes yeux.
Ah ! quand mon âme est accablée,
Quand rien ne saurait la guérir,
Oui, je me croirais consolée,
S'il souffrait de me voir souffrir.

Cette curieuse fantasmagorie paraissait faire douter à Paul de son existence. Il semblait regarder, écouter, suivre tout de l'air indécis d'un fumeur d'opium, lorsque soudain, sortant de sa torpeur, il me prit le bras :

— Viens, Henri ; je me sens chavirer. Des gens intelligents, ou faits pour l'être, passent une soirée à renier la langue de leurs ancêtres, des militaires à causer le langage des fleurs, des femmes à ne rêver rien au-delà de l'uniforme anglais, des hommes sérieux à donner un pli fashionable à leur pantalon, ou à se faire l'écho de la première niaiserie rimée ; et ils appellent cela s'amuser ! Ah ! mon ami, quel guet-à-pens nous attendait sous ces lambris ? Allons ! J'aime mieux me persuader que l'on s'est donné le mot pour me mystifier, et tout le monde ici semble se douter que mon habit n'est pas à moi.

Ce n'était pas le lieu, ni le temps de discuter avec Paul, et, profitant d'une danse assez animée, nous allâmes saluer Madame Raimbault, et discrètement

nous nous préparions à sortir du dernier salon, lorsque je me heurtai sur M. Bour qui venait de la salle des rafraîchissements.

— Toujours passant la vie agréablement, me dit-il, en me serrant la main avec les démonstrations de la plus franche amitié.

Puis, apercevant Paul qui, en le voyant venir à moi, s'était brusquement éloigné :

— Tiens, je ne savais pas que M. Arnaud avait l'habitude de voguer en si haut parage. Je lui ai déjà prédit qu'il ferait son chemin.

— Il n'y a pas à en douter, M. Bour, puisque vous-même l'aviez jugé digne de votre protection.

— Bien, mon ami, bien ; je vous remercie de me rappeler ce léger défaut de mémoire ; je crois, en effet, lui avoir dit, il y a quelques mois, que j'essaierais de le placer au Département des Travaux publics. Mais, mon cher, il m'a été impossible de rendre ce service à votre ami : entre nous, j'avais dans les jambes mon ancien rival d'élection qu'il fallait caser de toute nécessité. Je l'ai fait disparaître, et, Dieu merci, j'ai le champ libre aujourd'hui. Vous comprenez ma position, n'est-ce pas ? D'ailleurs, tout n'est pas perdu ; il se présentera bien encore une autre occasion.

Cet incroyable cynisme dépassait tellement ce que j'avais vu de plus complet en ce genre qu'il me prit par surprise, et à peine trouvai-je une réponse au bonsoir que l'imperturbable député me jeta du bout

des doigts, pendant que j'allais rejoindre Paul, au pied de l'escalier.

Silencieux, nous reprîmes le chemin du logis.

Une profonde misanthrophie nous y attendait ; décidément cette soirée avait eu l'effet d'un verre grossissant où se réflétaient l'homme et ses incompréhensibles faiblesses.

Chez Paul, qui avait eu à souffrir plus que moi des suites de la bêtise humaine, elle se traduisait par un silence dédaigneux. Quant à moi, j'étais en colère perpétuelle avec moi-même, pour avoir mis tant de persistance à conduire à ce bal le pauvre blessé.

Cela aurait duré assez longtemps, si un matin je n'avais jeté les yeux sur le "*Drapeau de l'Union.*"

En tête de son premier-Québec se détachait ce jour-là, en caractères gigantesques, ces mots toujours avidemment accueillis :

CHUTE DU MINISTÈRE.

Le Parlement, s'ennuyant de voir à sa tête les mêmes hommes, s'était payé la veille le joli plaisir de les basculer, et, parmi la liste des nouvelles puissances du jour, figurait orgueilleusement le nom de M. Bour.

Sans souffler mot de mon projet, je sautai sur mon chapeau et d'un trait courus à la résidence du fortuné mortel.

M. Bour avait terminé sa toilette : à midi sonnant, il devait avec ses collègues se rendre à l'Hôtel du Gouvernement, pour y prêter serment en qualité de ministre des Postes. Sa tenue était achevée ; sa chemise à jabot étincelante, son habit superbe, son pas souple comme sa conscience : tout chez lui décélait l'homme arrivé.

Il me reçut avec l'exquise politesse du parvenu — lui assis, moi respectueusement debout — et, de ce petit geste de tête habituel aux ministres, me mit en demeure de lui expliquer brièvement l'objet de ma visite.

Le dialogue ne fut pas long ; je revenais lui rappeler ses promesses de protection envers Paul.

Le moment était venu de le placer, et, comme il faut toujours faire vibrer quelque corde cachée, je lui fis entrevoir dans le lointain la silhouette d'un mien cousin qui pourrait bien avoir quelque velléïté de se présenter dans le comté où l'Honorable ministre devait retourner faire sanctionner par ses constituants l'acceptation de son portefeuille.

M. Bour me promit tout ce que je voulus.

Le mois suivant, le nouveau ministre était acclamé, et son retour en ville nous fut annoncé par une longue enveloppe cachetée au timbre du département des Postes, et portant l'adresse de M. Paul Arnaud.

La reconnaissance s'était fait jour à travers cette nature momifiée par l'ambition, et le ministre s'était enfin souvenu de l'homme modeste, à l'éloquence et

à l'énergie duquel il devait une partie de sa carrière dorée.

Fièvreusement nous décachetâmes le pli officiel.

L'Honorable M. Bour faisait savoir à M. Paul Arnaud, qu'il était nommé facteur du bureau de poste de Québec, avec émargement de cent louis par année.

VI.

Tous les jours, vous croisez sur le trottoir un pélerin allant droit devant lui avec la régularité de l'oiseau de passage, marchant leste et joyeux par la pluie, par le vent, par la neige, par la canicule, et ne s'arrêtant que pour lever de temps à autre le pied de biche d'une porte.

On ouvre : une main blanche apparaît, presse discrètement l'objet reçu ; puis, le voyageur se remet dans l'espace.

A peine, lorsqu'il vous coudoie, lui accordez-vous un regard distrait, et pourtant cet homme a une mission de la Providence.

Voyez le sac de cuir qui pend à son côté : il recèle mystérieusement une partie des joies et des douleurs du quartier.

Maintenant, passez, la tête haute : demain, vous viendrez vous incliner devant lui pour recevoir votre quote-part de ce qui se cache dans sa besace ; car

demain, probablement, le facteur de la poste viendra frapper chez vous.

Humble fonction, classée au rang des plus humbles de l'administration, c'était elle que Paul devait remplir dorénavant, grâce à la munificence de l'honorable M. Bour.

Ce qu'une éducation parfaite, une solide instruction, des manières distinguées, des liens de reconnaissance n'avaient pu obtenir de l'intrigant député, tout occupé de son dangereux rival, M. Tardif, la menace d'un nouveau point noir, prêt à surgir au bord de son horizon politique, l'avait arraché du pusillanime ministre.

Paul commença sur-le-champ à remplir sans fausse honte, sans murmures, les devoirs de son infime charge.

Il avait l'exquise modestie des âmes véritablement supérieures, et, en débutant dans la vie, pauvre, sans influence, sans protecteurs, il s'était énergiquement dicté d'avance ce qu'il devait faire sur terre.

Je dis énergiquement, car il en faut de l'énergie, plus qu'on ne le pense, à celui qui, de gaieté de cœur, se décide à immoler ses rêves de jeune homme, à sacrifier le rang que pouvaient un jour lui donner ses études consciencieuses pour venir, au nom du pain quotidien assuré à ceux qu'il aime, engrener son talent et ses aptitudes au milieu des rouages d'une administration presque toujours lente à découvrir le vrai mérite, presque toujours prête à obéir au

moindre mouvement de rotation imprimé par le bras nerveux de la cabale et de la coterie politique.

En recevant sa nomination, Paul avait quitté, malgré moi, la retraite où je l'avais prié de venir s'abriter contre les mauvais jours.

Il logeait maintenant rue d'Aiguillon, dans un garni où, moyennant une modeste rétribution mensuelle, on lui avait loué deux chambres petites, proprettes, bien aérées et perchées sur le bord d'un toit d'où l'on apercevait — aux jours de soleil — l'un des plus ravissants paysages du Canada : la vallée de St. Charles, avec sa rivière bleuâtre, ses chantiers de construction et ses collines de gazon portant sur leur dos les blancs villages de Charlesbourg et de Lorette.

Là, dans ce nid, heureux et content, il vivait tranquillement, sous l'œil de Noémie qu'il avait fait passer à l'externat du couvent.

C'était maintenant une grande et brune fille, pleine de santé, à l'œil vif, au teint rosé, à l'esprit enjoué, à l'âme sainte. Entre ses heures d'études, elle préparait les deux repas de son frère, faisait son petit ménage, le matin, pendant que Paul était allé au marché : trouvait encore le temps de faire quelque peu de raccommodage ; puis, le pied alerte, le nez au vent, partait trottinant vers les Ursulines, livres et cahiers sous le bras.

Le soir venu, on causait sans amertume, sans préjugés, sans partialité, des échos du monde qui

venaient mourir sur le seuil de la chambrette; et, le lendemain, la journée recommençait par le signe de la croix.

Souvent, en passant par la rue que j'habitais, Paul arrêtait me serrer la main; je continuais à être le confident de ses joies, comme je l'avais été de ses peines et de son délaissement.

Un matin, il me parut plus pensif qu'à l'ordinaire.

Le bruit circulait alors — chaque jour amène le sien, souvent l'antithèse de celui de la veille — que le gouvernement allait enfin réglementer l'importante question du service civil. Il voulait en faire une carrière honorable, et une commission devait être bientôt nommée avec consigne de trier les spécialités par tous les départements, et d'étudier le meilleur mode adopté dans les vieux pays, pour bien faire fonctionner le nouveau système.

Parmi les membres de cette commission, se trouvait un ancien abonné du *Drapeau de l'Union*, grand admirateur des articles de Paul. Il lui avait laissé comprendre — entre la lecture de deux lettres — que dans le cas où le remaniement projeté aurait lieu, il pourrait compter sur son influence pour être attaché à un département où son éducation serait à l'aise, et où il pourrait être certain de voir ses services reconnus par ces périodiques augmentations de salaire toujours si bien accueillies.

Le regard ébloui de Paul plongeait dans l'avenir, en disant ces choses.

Alors il se voyait consacrant la fin de sa jeunesse, tout son âge mûr, aux devoirs de sa charge ; puis lorsque la main de la vieillesse se serait appuyée sur son épaule, il partait pour les Cèdres avec Noémie et achetait la maisonnette où il avait appris ses premières leçons de douleur. Là, il lisait, étudiait, cultivait sans bruit son jardinet, veillait de temps à autre au presbytère et reprenait le lendemain cette vie, jusqu'au moment où, sa mission remplie, il irait se coucher à côté de son père dans le cimetière de la paroisse.

Ces propos que nous menions si lestement ensemble, il les tenait aussi avec Noémie la brune, qui allait grandissant et s'enjolivant à vue d'œil.

Quelquefois Mademoiselle Jeanne, apportant sa laine et son tricot, venait y prendre part : alors la fête était complète.

Petite, maigrette, figure franche et sympathique, nature de sœur de charité, Mademoiselle Jeanne était un de ces types que le vulgaire poursuit de son sarcasme en laissant tomber sur eux, dès que la trentaine a sonné, l'impitoyable nom de vieille fille.

Vieille, elle l'était, malgré ses trente-cinq ans, si l'on peut appeler vieille une femme qui a refusé d'aller s'agenouiller au pied de l'autel, la tête emmaillottée de fausses nattes, le cœur vide, le pied légèrement courbé sur le sentier de la coquetterie, la main délicatement posée sur le bras de l'homme assez riche pour se payer le fantôme de l'amour. Vieille, elle l'était, s'il suffit pour cela d'avoir été froissé par les rudes battements de la conscience humaine ouverte à tous

les vents ; puis, un jour se replier en soi-même, renoncer à jamais à ces joies de la maternité entrevues si souvent au milieu des douces heures de la rêverie, et se consacrer, au nom de Dieu, à l'immense famille de ceux qui pleurent et manquent de tout, excepté de la meilleure part du royaume des cieux.

Le caractère affectueux de Mademoiselle Jeanne l'avait porté naturellement vers Noémie. Restant dans la même maison, elle était venue lui offrir ses services, une après-midi où le nombre de boutons à poser, la quantité de pièces à aligner sur certains vieux habits de Paul, menaçaient d'absorber tout le congé. Gaiement l'ouvrage s'était fait, et depuis ce temps-là, on se voyait chaque jour. Alors les petits soins d'intérieur se donnaient plus minutieusement, les heures où le frère était absent passaient moins longues, et la vieille fille retrouvait dans le regard spontané de Noémie la franchise, le dévouement, l'indépendance de sa jeunesse passée.

Pourtant un soir d'automne, le vent qui jaunit les feuilles, ternit le gazon et tache l'azur du ciel, se prit à souffler sur ce bonheur.

Toute pâlotte, Noémie rentra frissonneuse au logis ; la bise lui avait fait mal, et elle se mit au lit avec les symptômes d'une violente fièvre.

Paul fut debout toute la nuit auprès du chevet de la pauvre petite, faisant des prodiges de tisanes et de médicaments.

Vers l'aube, profitant d'un moment d'assoupissement chez la malade, il descendit frapper chez Mademoiselle Jeanne, l'installa gardienne de son cher hôpital et courut chercher un médecin des environs. Celui-ci prit le pouls de la mignonne endormie, l'éveilla pour examiner sa langue, se consulta un instant en lui-même, et lui déclara qu'il lui était impossible de préciser la nature du mal, avant de l'avoir étudié quelque temps ; en attendant, il prescrivait des fébrifuges et s'engageait à venir le soir même.

La présence de Paul était réclamée dès huit heures du matin par la nature de son service ; le soir, il était libre à six heures.

Ce long espace ne fut qu'une interminable inquiétude pour lui ; la tristesse, l'abattement le suivaient partout ; le gai son des cloches n'avait plus à ses oreilles que le tintement funèbre du glas ; les rires du passant suintaient le sarcasme, et à peine avait-il distribué quelques lettres que déjà sa position lui était apparue comme une horreur. La joie silencieuse de ceux qui décachetaient devant lui leur courrier et en dégustaient lentement les bonnes nouvelles, lui faisait entendre tomber si sonores les larmes qui suintaient le long de son âme !

A son retour, il trouva Mademoiselle Jeanne courbée sur l'oreiller, où sa pensée s'était tenue toute la journée ; elle suivait de l'œil les progrès de la maladie.

Le médecin était debout au pied du lit, se frottant les mains d'un air satisfait ; il venait de découvrir chez Noémie un superbe cas de fièvre typhoïde, un de ces cas qui donnent du fil à retordre à la science. L'état de somnolence alterné de délire, qui avait déjà envahi le système, devait se prolonger jusqu'à la huitième ou neuvième journée ; alors aurait lieu probablement une crise favorable.

Ces nouvelles étaient on ne peut plus tristes ; depuis bientôt quarante-huit heures que durait le supplice de Paul, il ne savait où donner la tête, et maintenant il lui restait la perspective d'une semaine encore de cette vie dont chaque minute était marquée par un gémissement plaintif de sa Noémie, chaque heure par la marche aggravante du terrible et mystérieux virus.

Mademoiselle Jeanne se partagea le jour, et Paul la nuit, pendant cette semaine de douleur, où il fallait non seulement faire le service du bureau mais encore gagner l'argent qui fournissait le vin, la glace, les remèdes si nécessaires pour sauver la précieuse existence en péril. Dans ce partage de tribulations et de fatigues, la sainte fille avait choisi les soins délicats, les petites prévenances, les mille soulagements qu'une main de femme peut seule distribuer ; Paul les préparations de remèdes et les courses du dehors, larmes sous lesquelles se cachaient de nouvelles larmes ; car un matin, ayant besoin d'un peu d'eau pour préparer une potion, il était descendu en quérir chez son propriétaire. Deux commères

assises dans la cuisine causaient des assiduités de Mademoiselle Jeanne.

— A-t-on jamais vu ça, disait l'une, voyez cette pimbèche, comme elle saisit bien l'occasion d'être toujours en haut, sous un prétexte ou sous un autre. La semaine dernière, c'était pour aider la petite à travailler ; aujourd'hui, c'est pour l'aider à mourir.

— Avec ça que le Monsieur n'est pas trop laid, répondit l'autre ; m'est avis qu'il y a quelque chose de louche dans tout cela ; il est temps de descendre la demoiselle dans l'esprit du quartier : sa conduite devient compromettante pour la maison.

Sous ce coup inattendu frappé sur la fille dévouée qui remplaçait sa mère, Paul resta attéré. Lentement il remonta la potion attendue, la remit entre les mains de Mademoiselle Jeanne, et se dirigea vers le département avec la détermination de demander un congé de quelque temps à l'Honorable M. Bour. Cela lui permettrait de se consacrer tout entier aux soins que réclamait l'état de Noémie, et d'éloigner le nuage qui planait sur la tête de la vieille fille, sans qu'elle eût le moindre doute de ce qui s'était passé.

L'Honorable M. Bour était parti de la veille pour assister à un dîner officiel donné à Montréal, en l'honneur d'un honnête banquier de Londres, célèbre, un mois plus tard, par une fantastique banqueroute.

Paul fut reçu par un sous-chef ; celui-ci n'osa prendre sur lui de faire usage d'un privilége que le ministre s'était réservé personnellement.

— Le voyage du ministre ne sera pas long, ajouta-t-il, et il y a tout lieu d'espérer qu'à son retour il se rendra facilement à votre demande.

Le guignon poursuivait Paul ; il sortit tout ruisselant de sueur du département, fit à peine attention à un de ses collègues qui l'arrêta pour lui faire part d'une rumeur concernant certains retranchements projetés par une politique économique aux dépens des petits traitements, et retourna à sa mansarde laissant aux soins d'un camarade le service de la journée.

Noémie était immobile sous sa courte-pointe blanche. Les symptômes de la maladie s'aggravaient avec une rapidité inouïe et elle entrait en agonie.

Bientôt la petite toux sèche, qui s'était manifestée dès le début, cessa ; elle ouvrit lentement les yeux, les referma, poussa un soupir et avec lui la joie, l'amour, la vie, tout ce que Paul aimait sur terre partait pour les cieux.

Dans un coin Mademoiselle Jeanne sanglottait.

Seul au pied de ce lit désolé, les lèvres collées sur le crucifix qui avait reçu le dernier baiser de la mourante, Paul était tombé agenouillé.

En échange de l'espérance, Dieu avait daigné lui envoyer la résignation.

VII.

A peine le fossoyeur avait-il nivelé de sa pelle la tombe de Noémie, qu'une affaire urgente me fit partir pour l'étranger.

Cette absence dura toute l'année.

Dès mon retour, je repris l'excellente habitude que j'avais contractée jadis en compagnie de Paul, d'allumer la pipe quelquefois chez mon ancien professeur de grec, devenu curé d'un de nos centres les plus populeux.

Une de mes premières questions fut de lui demander ce qu'était devenu mon camarade.

— Ah ! mon cher, répondit-il, quelle émouvante histoire que celle de ce cœur si éprouvé et resté si chrétien malgré cela !

Paul n'avait pas achevé de vider sa coupe lors de la mort de Noémie. Il lui restait la lie ; car, retourné au département pour y reprendre son poste, l'honorable M. Bour, content de poser en homme à principes rigides devant un public qui se plaignait depuis longtemps du trop de liberté accordée aux employés, lui fit comprendre qu'un congé pris sans permission de l'autorité n'avait aucune raison de ne pas être illimité.

Ce coup atteignit à peine celui dont le cœur et la pensée étaient tout entiers à sa morte chérie.

Il reprit le chemin de la maison, fit un paquet des hardes de la trépassée, et s'en allait Dieu sait où, lorsque je fis sa rencontre.

J'avais confessé la sœur ; je consolai et reçus le frère chez moi.

Sombre et taciturne pendant les quelques moments qu'il résidait au presbytère, il ne se trouvait à l'aise qu'au cimetière, à l'endroit où son cœur s'était brisé et dissout lentement.

Un soir, au commencement de l'hiver, par un de ces temps où la neige tombe épaisse et humide, Paul revint les pieds trempés, la gorge enrouée. Au milieu de la nuit une violente quinte de toux se déclara, bientôt elle dégénéra en bronchite aïgue, et les secours de l'art se déclarèrent impuissants.

Je pris la place laissée vide par le médecin, et jamais âme de prêtre n'est venue se retremper à mort plus sainte et plus consolante.

Paul Arnaud endurait humblement, sans se plaindre, le mal rapide qui l'emportait, demandant miséricorde à Dieu pour ce péché d'orgueil qui l'avait suivi pendant toute la vie, et pardonnant à son tour à ceux qui l'avaient offensé.

L'agonie fut calme, comme l'est toujours celle de l'homme préparé par l'apostolat de la souffrance.

Les larmes, les chagrins, les tribulations soufferts dignement sur terre, possèdent la vertu attribuée au

verre d'eau de l'Evangile. Ils coulent lentement dans la vie, se dirigeant peu à peu vers l'éternité, et finissent bientôt par être le torrent qui entraîne et porte l'âme purifiée vers son Dieu.

Paul fut enterré pieusement et pauvrement par les soins de Mademoiselle Jeanne, l'amie de sa sœur, devenue ma ménagère. Sa tombe gît, me dit-on, au cimetière Belmont, car le jour de l'enterrement je partis accompagnant l'évêque dans une tournée pastorale.

Le lendemain de ce récit, je cherchais vainement, au milieu des croix plantées à la fin de novembre et au commencement de décembre, celle sous laquelle Paul était venu s'abriter.

Les économies de Mademoiselle Jeanne n'avaient pas été assez fortes pour lui permettre le luxe d'une modeste pierre funéraire, et bien que le fossoyeur eût reçu l'ordre et l'argent nécessaires pour mettre le signe consolant chargé d'annoncer au vivant le lieu où un frère était passé, Paul, enterré dans la fosse commune, avait été négligé, oublié du croque mort.

Autour de moi, les fleurs agaçaient les papillons; les oiseaux gazouillaient, l'herbe poussait touffue et baignée par le soleil. Je tombai agenouillé au hasard dans le champ des tombes. Ma tête s'inclina au milieu de mes souvenirs, et ardemment je priai pour

celui qui, connu maintenant de Dieu seul, s'était endormi là — en quelque part — affaissé sous les blessures de la vie.

***

En m'écoutant, Madame Morin avait laissé tomber "La dernière résurrection de Rocambole" au pied de son fauteuil ; deux grosses larmes s'étaient acharnées à la poursuite du livre.

Je profitai malignement de mon triomphe.

— N'avais-je pas raison de vous dire, Madame, que les histoires, les drames intimes cachés sous la tranquillité apparente de l'existence quotidienne, peuvent, malgré leur simplicité, atteindre aussi sûrement leur but qu'un de ces gros romans de vengeance, d'amour, de rapt, d'assassinat et d'adultère que votre libraire est toujours prêt à servir à ses pratiques ?

La mine entrevue est inépuisable, puisque le pauvre, le déshérité du monde aura une lutte perpétuelle à soutenir contre le riche et le puissant, fort de son égoïsme et de son argent.

L'histoire de Paul se renouvellera souvent d'ici au jour où le globe croulera dans l'espace, et, puisqu'elle a été assez heureuse pour m'attirer votre attention pendant toute une veillée, en souvenir de votre amabilité, j'écrirai ce récit un jour — en dépit des chercheurs d'intrigues, des amateurs de beau style — sans

art, sans suite, sans passion, simplement comme se sont passées la vie et les tribulations qui en font le sujet.

Je choisirai pour cela le moment où, impassible et debout au milieu du naufrage de mes croyances perdues, de mes illusions sombrées, j'entendrai sonner cette heure où Lamartine disait avoir retrouvé le calme dans le découragement accepté, où fatigué, il s'asseyait sur le seuil de sa porte, comme l'ouvrier à la fin du jour, pour voir passer les autres, pensant à tous ceux qui sont déjà passés, et à Dieu seul qui ne passe pas.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE.

I. La Femme à l'Aiguille 1

II. Le baiser d'une morte 12

III. Belle aux cheveux blonds 41

IV. Le père Michel 69

V. Le feu des Roussi 95

VI. Le fantôme de la Roche 120

VII. Mon ami Jean 144

VIII. L'amiral du Brouillard 169

IX. Madeleine Bouvart 196

X. Dodo ! l'enfant ! 221

XI. A la veillée 243

Les Blessures de la Vie 283

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Montréal.—Imprimerie Duvernay, Frères et Dansereau.